VOL. XVII. No. 11 — MONTREAL, DIMANCHE 25 AVRIL, 1920

Abonnements par la poste :

CANADA $2.00
ETATS-UNIS $2.50
UNION POSTALE $3.00

LE NUMERO . . . . . 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et Administration :
43, RUE ST-VINCENT
MONTREAL
TELEPHONE : Main 7460

SERVICE DE NUIT :
Administration, Main 5153.
Rédaction, Main 5121.

REDIGÉ EN COLLABORATION — DROIT AU BUT — L'ORGANE DES JEUNES

LA MAROTTE DE L'INSTRUCTION

Tout homme a sa manie, tout partisan songe à la carotte... ministérielle, tout député a sa marotte. Sans ces petites excentricités ou particularités, la vie chère deviendrait insupportable et on ne la chérirait plus, le parlement serait un dortoir ou une simple école de digestion.

Le dada de Sam Hughes, c'est l'armée et le militarisme; celui de Bickerdike, c'est l'abolition de la peine de mort; celui du Dr Clark, c'est le libre-échange; celui de "Bob" Maclean, c'est la nationalisation des services publics; celui de Rowell, c'est la Ligue des Nations; celui de Nickle, c'est l'abrogation des titres; celui des orangistes, c'est le péril français et le péril romain; celui du Dr Edwards, c'est une commission fédérale d'éducation.

Ce diable d'homme de Dr Edwards ressasse cette rengaine à chaque session, et toujours la Chambre renvoie son projet aux calendes grecques. Si l'on pouvait expédier du même coup le député de Frontenac dans de lointains parages, un coin reculé de la Chine ou une petite île du Japon où sévit la fièvre jaune, le parlement entendrait plusieurs sots discours de moins. Mais les ridicules du personnage ne doivent pas nous rassurer sur son influence. En notre pays, il faut tout craindre d'un imbécile persévérant, il faut se méfier profondément d'une idiotie sérinée sans répit. On a fait des gorges chaudes durant des années de Sam Hughes. Ce toqué du militarisme, ce croque-mitaine orangiste lardé de brocards, semblait assez inoffensif. Cependant ce fantoche a joué un rôle de premier plan. Il a levé et formé plusieurs contingents, il a été un des principaux organisateurs de notre équipée impérialiste. Ce fou a rencontré d'aussi fous que lui et a reçu carte blanche des titres et des honneurs, pour réaliser les rêves de l'imagination dévergondée d'un Bonaparte d'opéra-comique ou d'asile d'aliénés.

La commission fédérale d'éducation chère au Dr Edwards ne verra pas le jour cette année, mais il serait téméraire de faire des prédictions pour l'avenir. Pour mettre le projet au rancart, M. Foster allègue surtout le manque de fonds. Il affirme hautement qu'il n'y voit pas un empiètement sur les droits provinciaux. C'est assez significatif. Le vent souffle vers l'extension des pouvoirs du gouvernement central. Soyons sur nos gardes. Les girouettes parlementaires tournent avec le vent. La guerre a habitué les ministres d'Ottawa à l'absolutisme, à l'omnipotence, à intervenir en tout, à tout conduire. La servilité et la complaisance générales leur ont appris à tout oser. Les unificateurs et les anglicisateurs à outrance ne désarmeront jamais. Par de savants travaux d'approche, ils saperont petit à petit — à moins d'une vigilance toujours en éveil, d'une opposition véhémente — l'autonomie des provinces en matière d'instruction publique. Un Dr Edwards est capable d'opérer sous ce rapport la même révolution que Sam Hughes au point de vue militaire.

Sous couleur de sauver le Canada et de le couvrir de gloire, on l'a presque ruiné et accablé de dettes. Sous couverture d'unité nationale, des énergumènes veulent consommer la désunion nationale. C'est une comédie de voir des messieurs étrangers à l'idéal canadien réclamer à cor et à cri la méthode du creuset américain. Ces jingoes ont les yeux tournés vers Londres comme les musulmans vers l'Orient, à l'heure de la prière, et exigent que les immigrés ne tournent pas les leurs uniquement vers les intérêts matériels. Ces prédicateurs du patriotisme ne soupçonnent même pas ce qu'est le patriotisme. Ces médecins sont des malades et de fieffés charlatans. Prêts à sacrifier le Canada en tout et partout à l'Angleterre, résolus à ne se sacrifier en rien, ils prescrivent aux pauvres diables, racolés à tant par tête aux quatre coins du globe, l'oubli de leur patrie, le reniement de la langue et de l'âme ancestrales, l'immolation d'eux-mêmes et des leurs sur l'autel de l'Empire. Pareils aux purgeurs et aux saigneurs d'autrefois, ils ont une panacée pour tous les maux: l'école nationale, neutre et obligatoire. Ne leur dites pas que cette mesure mettrait le feu aux poudres, ameuterait la minorité contre eux. Vous êtes des obscurantistes, d'étroits provincialistes, des arriérés et des philistins. Il faut l'école nationale uniformément obligatoire et obligatoirement uniforme, "adéquatement" neutre et parfaitement anglaise. Par cette formule américaine, le Canada, mince lisière de territoire habitable de 4,000 milles, faiblement peuplé par des gens de toute origine, très peu en contact à cause de l'éloignement, séparés par les aspirations, par les idées, par les moeurs, corrigera l'absurdité de sa situation géographique, cet insurmontable obstacle à l'unité nationale, cessera d'être un corps inerte et artificiel, trop long et trop faible, trouvera enfin l'âme que les auteurs de la Confédération n'ont pas, su lui insuffler, l'âme vibrante, enthousiaste et fière des nations destinées à vivre, l'âme que la domesticité et le colonialisme endorment et flétrissent.

* * *

L'ineffable Dr Edwards se lamente sur le nombre des illettrés, de la voix lugubre d'un chien qui aboie à la lune. Il se jette vers l'instruction obligatoire, telle une caravane assoiffée vers un mirage au désert.

Cela devient agaçant, à la fin. C'est bien beau de prôner les lumières du siècle, allumeurs d'étoiles, mais commencez donc par donner aux gens instruits les moyens de vivre. Il est loin d'être enviable le sort des infortunés qui ont usé plusieurs culottes sur les bancs d'un collège ou d'une école. On leur a chanté que l'instruction était le plus grand des bienfaits, que c'était le "Sésame, ouvre-toi" du succès, des honneurs et de l'aisance. On leur a ouvert de vastes horizons, on a éveillé en eux des aspirations vers une vie plus luxueuse, plus raffinée, embellie par l'art ou par les lettres. Puis, après les avoir munis d'un diplôme ou d'un parchemin — vulgaire *scrap of paper* — on les jette désarmés dans la vie où une concurrence effrénée les écrase, où le grand nombre de leurs égaux dissipe bien vite leurs naïves illusions de supériorité, où employés de banques, commis, petits fonctionnaires, journalistes, hommes de profession sans clients, ils tirent le diable par la queue à s'écorcher les mains, tandis que les ouvriers gagnent de forts salaires, travaillent et vivent comme des princes.

Avant d'établir l'instruction obligatoire inefficace en pratique — de l'aveu même du Dr Edwards, puisqu'il déplore l'apathie et la faiblesse des autorités ontariennes — que l'on rémunère donc les gens instruits autant que les illettrés ou les demi-illettrés. Payez-nous, apôtres zélés du progrès, ou taisez-vous. Simultanément à votre campagne en faveur de l'instruction obligatoire, lancez une croisade pour améliorer le sort des bacheliers ou des diplômés, sinon vous n'êtes que des farceurs ou d'illogiques bonshommes. Des jeunes gens s'échinent pendant des années sur des manuels scolaires et dépensent des centaines de dollars, pour gagner la maigre pitance d'un garçon d'ascenseur. D'autres jeunes gens, leurs camarades, ne font que passer à l'école, engageant un flirt sans lendemain avec la grammaire ou l'orthographe, et pour avoir eu l'esprit de se faire camionneurs, débardeurs, tailleurs, plombiers, menuisiers, plâtriers, électriciens ou typographes, contractent un beau mariage avec la prospérité ou l'aisance, après d'agréables fréquentations durant l'apprentissage.

Les parias au faux-col bien empesé et à la bourse plate, riches en désirs, gueux en moyens de réaliser leurs rêves, toujours aux abois, toujours réduits aux expédients, pour qui le mariage est un luxe — les gens instruits, à cause de leurs études, à cause de leur situation supérieure à leur avoir, à cause surtout de leur pauvreté, se marient assez tard, quand ils peuvent se marier, et la taxe sur les célibataires les atteint plus que les ouvriers — récoltent du grain pour les greniers célestes ou bien s'enrôlent dans l'armée des mécontents, des révolutionnaires, des fraudeurs, des friponneaux ou des arrivistes.

Le Dr Edwards est un ancien professeur. Au lieu de réclamer l'enseignement forcé et de s'en prendre à la diversité des méthodes, il devrait tonner contre l'uniformité avec laquelle par tout le Canada on traite le personnel enseignant en quantité négligeable. Oui, nous aimons l'instruction, nous sommes férus du progrès. N'avons-nous pas de grosses et spacieuses écoles construites avec de l'argent emprunté? Nos écoles sont tellement grosses, tellement spacieuses que nous n'avons pas d'argent pour payer les instituteurs et les institutrices. Au train où vont les choses, les instituteurs laïques deviendront aussi rares que les domestiques. Ce jour-là, du moins, ils toucheront le traitement qu'ils méritent.

Je m'étonne toujours d'entendre de beaux discours en faveur de l'instruction, et de voir d'autre part qu'on trouve tout naturel que le concierge d'une école soit mieux payé que l'instituteur, homme instruit, distributeur de l'instruction.

Cher Dr Edwards et consorts, apprenez aux Canadiens à aimer le Canada avant tout, à assurer aux hommes instruits une situation digne d'eux, aux instituteurs un traitement convenable, puis nous causerons d'instruction obligatoire et d'écoles nationales.

Etienne ANTHONY.

BILLET DU DIMANCHE

QUEL JOURNAL!

Le Ciel en soit béni! L'Evénement *est toujours le journal humoristique par excellence, la feuille à la tenue impeccable, à la haute inspiration, à la tournure d'esprit si originale.*

Supprimez l'Evénement, *et vous tarissez l'une des sources principales de la rigolade. Privez* l'Evénement *de son picotin, et* l'Evénement *languit, et la langueur de* l'Evénement *fait tomber la province en langueur. Le départ du* Patriote *nous a mis dans des transes!! Sans la science, l'imagination dévergondée et la bouffonnerie impayable du* Patriote, *qu'allait devenir* l'Evénement? *Vaines alarmes! La boutique est pleine de petits Patriotards patriotisants, bien portants, bien repus, bien gorgés, bien gavés, goguenards, brocardeurs, railleurs, persifleurs, loustics, facétieux, plaisantins, délurés, bouffons ébourriffants. Un petit Patriotard a commencé un grand feuilleton qui promettait d'être la chose la plus drôle du monde, mais il a gâché son chef-d'oeuvre et le roman à sensation s'est terminé en queue de poisson, dénouement un peu maigre pour un roman à sensation. Peu importe, beaucoup d'oeuvres ne vivent que par le titre. Le feuilleton du* Patriotard *vivra par le titre. "La Terreur nationaliste" est une trouvaille si imprévue, si cocasse,—songez donc à la conduite des unionistes pendant la guerre,— qu'elle assure l'immortalité au* Patriotard, *fils spirituel du* Patriote.

Une dépêche parue dans l'Evénement *du 19 avril, nous prouve surabondamment que ce journal ne se survit pas à lui-même. Qu'on en juge :*

(Serv. spéc. de l'*Evénement*)

New-York, 19. — *James Markoe,* un médecin bien connu, a été assassiné, hier, alors qu'il assistait au service religieux, dans la très fashionable église épiscopale protestante *de la mort et la vie* à l'hôpital Général.

Quatre filles sont gardées comme témoins. D'après ce que l'on a appris, c'est en voulant défendre son amie qui avait été frappée par un individu *que Vellaine,* fut ainsi attaqué à la pointe du revolver. L'assaillant a pris la fuite et n'a pas encore été découvert.

La police, croyant qu'il se trouvait dans *une maison de la rue Lagauchetière,* voulut y entrer. Un terrible *boule dogue anglais,* attaché par une longue chaine, en gardait l'entrée. Les policiers durent aller se procurer *un lasso pour étouffer la bête* et pouvoir continuer leurs recherches. Cependant l'*homme* ne se trouvait pas dans la maison.

N'allez pas croire que c'est un mastic. *Pas du tout. C'est un morceau humoristique de premier ordre. Relisez-le attentivement et vous y découvrirez avec ravissement un tas d'allusions malignes. D'abord, le tout est une satire amusante de l'incohérence de certains auteurs à la mode. La charge est un peu grosse, je l'avoue, mais c'est une concession au mauvais goût des Canadiens qui préfèrent le burlesque à l'ironie. Telle quelle, sa truculence caricaturale indique à merveille à quelle absurdité aboutit un défaut poussé à l'extrême. Malgré son air badin, l'auteur de ces lignes savoureuses est un moraliste.*

Après avoir jeté une vue d'ensemble sur cet entrefilet, examinons les détails. Le style est déplorable. Le Patriotard *raille notre indigence intellectuelle. Voilà à quelle dégradation le journalisme est tombé chez nous. Heureusement, une vaillante femme, aussi modeste que cultivée, a entrepris de le remettre sur les hauteurs, et par ce geste continue le passé en prolongeant dans un nouveau domaine la tradition de dévouement des Jeanne Mance et des Marguerite Bourgeoys, et prépare un avenir fécond en donnant au féminisme la force d'un exemple.*

L'expression "très fashionable église épiscopale protestante" est évidemment une pointe contre certaines églises entachées par un caractère de mondanité. Le paragraphe suivant est un modèle d'incohérence. Il contient un brocard contre la police. "L'assaillant a pris la fuite et n'a pas encore été découvert." Voilà bien les lenteurs et l'incurie de la sûreté.

Le paragraphe suivant nous transporte brusquement de New-York à Montréal. On recherche l'assassin dans une maison de la rue Lagauchetière. Vous êtes déconcertés, vous ne comprenez plus. Pardi! l'auteur se moque tout simplement d'un travers des Américains ou des Ontariens. On a noirci notre ville à plaisir et elle passe pour le pays de Cocagne des ivrognes, pour une Babylone, pour le refuge de tous les criminels, de tous les vauriens. Un meurtre se commet à New-York et c'est rue Lagauchetière qu'on recherche le misérable. Rapidité merveilleuse des trains! Effroyable réputation de Montréal!

Un Marc Twain tirerait gloire d'avoir brossé le reste du tableau. Jules Fournier n'a pas fait de telles gorges chaudes de son geôlier ou de son juge. En peu de mots, le Patriotard *nous peint la police sous le jour le plus ridicule. Représentez-vous ces gros et gras agents, dont quatre ne peuvent marcher de front dans une rue sans arrêter la circulation, représentez-vous ces agents qui ont flairé la présence de l'assassin dans une maison de la rue Lagauchetière! Ils veulent y entrer, mais "un terrible boule dogue anglais, attaché par une longue chaine" leur montre les dents. (Le bouledogue anglais symbolise probablement John Bull. Quoique loyalistes à tous crins, les plumitifs de* l'Evénement *ont le sourire). Si le bouledogue n'avait pas été enchaîné, quelle catastrophe, mes amis! Les gros policiers battent prudemment en retraite et vont se munir d'un lasso pour étouffer la bête. Imaginez-vous ça! La bête dans cette affaire n'est pas celle qu'on pense. Puis, les agents pénètrent dans la maison : l'homme n'y était pas. Quels imbéciles que ces agents! Quelles poires! . . . . . .*

Je le répète, cet article est un petit chef-d'oeuvre humoristique.

La page de fond de l'Evénement *est supérieure à cette merveille. Quand le* Patriote *y écrit, tous les genres y sont réunis. Les Patriotards sont aussi laborieux que spirituels et aussi spirituels que laborieux. Quelles plumes! Quelle verve! Quelle profondeur!*

Depuis le procès de la femme Gagnon, la feuille unioniste éclipse tous ses confrères. Quelle prose étincelante! Quels collaborateurs! Deux jours de suite, la page de rédaction de l'Evénement *ne renfermait que des articles de journalistes parisiens : Alfred Capus, Léon Daudet, etc. Aucune gazette de Paris ne se pare à la fois d'aussi grands noms. Capus, écrit dans le* Figaro, *Daudet dans* l'Action française. *Allez donc vous frotter à Capus et Daudet,réunis,sous le regard narquois du* Patriote *et des Patriotards.*

Ces malins suivent les conseils du Dr Léo Pariseau : ils vont à Paris. Que dis-je! ils enfoncent cent fois le Dr Pariseau : ils exproprient Paris et le transportent chez eux. Ils n'ont qu'à ouvrir le bec, et la haute culture leur tombe toute rôtie dans le bec!

Quel journal que l'Evénement! *Quel journal bien rédigé et intéressant!*

PIERRE DALBEC.

P. S. — Tuyau de la dernière heure : pendant que Capus et Daudet collaborent à l'Evénement, *les rédacteurs de cette feuille écrivent une brochure sur l'affaire Gagnon. Ce sera intitulé : "Belles-mères, où allons-nous ?"*

LA POUSSIÈRE TRADITIONELLE

JAMAIS NOTRE VILLE MALPROPRE N'A ETE AUSSI MALPROPRE — GARE A LA SEMAINE DES DEMENAGEMENTS !

Le printemps chanté par les poètes rappelle aux Montréalais ces cabotins de troisième ordre qu'une réclame malhonnête transforme en étoiles. Le printemps tel que nous le connaissons ne possède guère de charmes. C'est une saison ingrate, une saison de pluie, une saison de froidure, une saison fantasque, une saison de poussière. La Ville-Poussière que nous habitons n'est jamais si poussiéreuse qu'à cette période de l'année. Toutes les saletés de l'hiver, toute la fange qui encrasse les rues d'année en année, tout le crottin de la chaussée (pardon Apollon; mille excuses à vous Racine, et à vous Lamartine) tous les détritus échappés des poubelles se soulèvent comme un peuple longtemps tyrannisé, se promènent comme des profiteurs enrichis, dansent à tous les vents comme une jeune fille férue du tango ou du *fox-trot.* Et pas d'arrosage, sauf l'arrosage céleste, ou si peu qu'un oiseau pourrait à peine se mouiller les pattes.

Nos administrateurs ont prétendu dernièrement que les employés n'arrosaient pas par crainte que l'eau ne gelât. Cette excuse ne vaut plus, et cependant l'hydrophobie sévit plus que jamais. Surtout dans les petites rues on peut voir un balayage à sec qui est la plus dégoûtante et la plus stupide chose du monde.

Il n'est pas étonnant que notre ville se distingue par la plus forte mortalité infantile du continent. Une dizaine d'employés se mettent à l'oeuvre et en quelques minutes soulèvent un nuage de poussière qui salit les passants, se répand sur les trottoirs, dans les maisons, empoisonne l'atmosphère. Pareille conduite est criminelle.

Comme dans toute grande ville bien administrée, il faudrait un balayage à grande eau, la nuit. Il ne sert à rien de déplacer la poussière; c'est un nettoyage en règle qui s'impose. On s'égosille depuis longtemps à le crier aux autorités. C'est peine perdue. Tant que des experts américains ne l'auront pas dit au prix de l'or, les commissaires feront la sourde oreille.

Notre ville malpropre n'a jamais été aussi malpropre. Que sera-ce donc, dans deux semaines, au beau milieu des déménagements, alors que les chitfons et les déchets de toute sorte s'ajouteront à la poussière traditionnelle, obligatoire et sacrée ?

Le nettoyage des écuries d'Augias était une sinécure en regard du décrottage de Montréal.

RAOUL JOURNET.

NOUS SOMMES DES "QUALITY NIGGERS"

LE NOUVEL AMBASSADEUR ANGLAIS A WASHINGTON NOUS LE RAPPELLE EN NOUS INTERDISANT DE NOUS OCCUPER DE L'IRLANDE.

Sir Auckland Geddes, comme tous les amis de Lloyd George, est un homme remarquable. Le nouvel ambassadeur anglais aux Etats-Unis, fera fureur à Washington, mais n'y fera probablement pas long feu. Outre le titre de *sir* — par quoi l'on reconnait les politiciens, les marchands de pilules ou de bestiaux, les profiteurs, les plats courtisans, etc. — il doit avoir dans ses poches quelque décoration de l'ordre de la Gaffe.

M. Geddes, qui est un homme d'argent, n'a pas encore compris que le silence est d'or. Quel diable de diplomate est-ce là? Les Irlandais mènent une campagne de propagande intense aux Etats-Unis, ils démasquent l'Angleterre que la moitié en est de trop, dénoncent la conduite de l'administration anglaise en Irlande, en Egypte, aux Indes, dévoilent les palinodies et les reniements de Lloyd George, éclairent les plus ignorants, mettent en fuite tous les propagandistes anglais, et à peine débarqué, en secret, au quarantenaire, come un malfaiteur qui fuit une foule hostile, M. Geddes, parvenu et ami de Lloyd George, fait la leçon aux Américains et aux Canadiens, dit un tas de choses extravagantes, plus dignes d'un humoriste que d'un ambassadeur, et dont la fausseté crève tous les yeux.

Ces Européens, ils ne doutent de rien. Ils s'imaginent que l'on prend leurs paroles argent comptant. Au point de vue idées, ils brûlent de prendre une revanche du change si défavorable à leur pays . . . de nous "emplir" pour nous châtier de vider leurs poches.

Sans sourciller, en défiant la contradiction, M. Geddes déclare que les Anglais ont tenté dans la mesure du possible — l'étroitesse de cette mesure rend pessimiste — "de tirer l'ordre du chaos, d'étendre les frontières de la liberté, d'améliorer le sort des opprimés, d'accroitre la prospérité matérielle du monde." Naturellement, John Bull, qui entrave le commerce de l'Egypte, s'efforce d'accroitre la prospérité matérielle de ce pays. De toute évidence, John Bull étend les frontières de la liberté et améliore le sort des opprimés en Irlande et aux Indes. Ce sont des lapalissades. Personne ne cherchera noise à M. Geddes sur ce point. Tout au plus, pourrait-on le chicaner de tenir des propos inutiles.

Mais monsieur l'ambassadeur a lâché une parole malheureuse à l'adresse des Dominions. Quand la loi du *Home Rule* sera en vigueur, a-t-il dit, ce sera le devoir de tous les sujets britanniques non domiciliés en Irlande, de se mêler de leurs affaires et de laisser les Irlandais régler leurs propres problèmes. Monsieur l'ambassadeur a l'humeur plaisante, maigré les petits ennuis que lui causent des patriotes irlandaises. Il pousse même le badinage trop loin.

Les Alliés ont reconnu le principe wilsonien que les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes. Le Canada s'est battu pour la liberté, pour les petites nationalités. Quand il s'est agi de défendre la Belgique, on ne nous disait pas de nous mêler de nos affaires. Non, on voulait soulever le monde entier contre l'Allemagne. Mais dans le cas de la Belgique britannique — "circumstances alter cases" — il faut que le monde entier se tienne à l'écart. Bas les pattes devant le lion britannique!

Nous ne baisserons pas les pattes, fût-ce devant le lion britannique. On ne nous imposera pas par la douceur le bâillon qu'on nous a appuné nation au même titre que la Belgique. Elle a joui de son indépendance avant les Flandres, elle s'honore d'une vieille civilisation, elle est la plus malheureuse et la plus persécutée des nations, elle a manifesté de façon irrécusable sa volonté d'être indépendante, conformément au principe wilsonien que la Grande-Bretagne a reconnu avec ses autres alliées. La question irlandaise est donc une question irlandaise est donc une question-excellence une question impériale. A une époque où les affaires de l'Empire priment les nôtres, à une période de folie où les intérêts mondiaux absorbent l'attention de nos gouvernants au détriment des intérêts caandiens, il serait paradoxal de nous interdire, de nous occuper de l'Irlande. Si les Canadiens sont obligés de verser leur sang et leur or pour l'Empire, ils ont le droit de protester contre la transformation de cet Empire en instrument d'asservissement, de s'indigner contre la présence des chars d'assaut à Dublin contre la déportation des députés ou des patriotes irlandais, contre l'oppression de l'Egypte, contre le massacre d'Amritsar, contre tous les attentats de la force et tous les crimes de l'hypocrisie.

L'admonestation de sir Auckland Geddes nous rappelle un peu brutalement, si nous l'avons jamais oublié, que toutes les tirades sur "l'égalité des nations soeurs" sont les attrape-nigauds, qu'aux yeux des hommes d'Etat anglais nous sommes des *"quality niagers"*, des types dans le genre de Foster, ni plus, ni moins.

Paul CHARDON.

L'ETERNEL PERDANT



Du *St. Louis Post-Dispatch.*

Le contribuable qui n'est ni grand ni petit profiteur souffre d'une guigne noire.

Paré des plumes du paon

Pas plus au sujet de la Ligue des nations qu'au chapitre de la "self determination", Wilson n'a rien inventé. — L'Eglise reconnaît à la société le droit de désigner sa forme de gouvernement.

La foule toujours nombreuse des ignorants volontaires ou involontaires a répandu sur la Papauté, en ces dernières années surtout, des accusations grossières, des insinuations perfides souvent plus dangereuses, qui bien que tombant d'elles-mêmes ont toutefois laissé dans l'âme des gens peu avertis de fausses impressions qu'il convient de rectifier. N'a-t-on pas en effet, au cours de la guerre, soutenu sérieusement que Benoît XV était pro-allemand, qu'il travaillait en sous-main contre les Alliés, et qu'il voulait la paix allemande? La guerre finie, les ennemis de l'Eglise ont changé les chefs d'accusation. On n'entend plus parler du Pape pro-allemand, mais on entend parler du Pape autocrate et opposé au principe de *self-determination.*

L'accusation a été naguère formulée par un publiciste américain. La Papauté, paraît-il, désire que les despotes continuent à gouverner le monde et que les abus d'autorité du Moyen-Age se renouvellent.

L'Eglise soutiendrait des principes incompatibles avec la liberté des peuples.

Et à cette prétendue doctrine du Pape, l'on oppose les flamboyantes (?) clartés des théories wilsonniennes. On croirait que Wilson a tout inventé, même la liberté, et pourtant, la liberté est vieille comme le monde. La *Ligue des Nations,* si elle est nouvelle, quant à l'expression matérielle, ne l'est pas quant à la chose elle-même. Il est banal de répéter après mille autres que la société chrétienne telle qu'elle existait au Moyen-Age constituait une ligue des nations de liens beaucoup plus solides que celle qu'on est encore en voie de construire sans très grand succès.

Mais ce que nous voulons rappeler ici, ce sont les idées qu'a toujours eues l'Eglise sur la nature des sociétés et la gouverne des peuples.

La société est voulue par la loi naturelle, c'est-à-dire par Dieu. Le fait universel est là: les hommes ayant toujours et partout vécu en société, il faut attribuer à la nature seule, cause constante et universelle, cette propension qu'ils ont toujours eue. Du reste, l'homme pour développer ses facultés intellectuelles et morales a besoin du commerce de ses semblables. L'homme vit donc en société, de par la loi naturelle, c'est-à-dire, de par Dieu. La société, par ailleurs, ne peut subsister sans une autorité qui la conduise à sa fin naturelle, la protection des citoyens et le progrès qui lui convient.

Cette autorité vient de Dieu, auteur émmédiat de la société. Le cardinal Bellarmin (De Laicis, chap. 5 et 6), dit en résumé ce qui suit: Comme Dieu est l'auteur de la nature humaine, et comme la vie, dans une société organisée, est nécessaire au plein développement de sa nature, il s'ensuit que le droit de gouverner vient de Dieu.

Mais ce droit existe-t-il immédiatement dans l'individu qui gouverne ou dans la société gouvernée?

Suarez et Bellarmin prétendent que Dieu donne l'autorité d'une manière immédiate à la société, mais de telle sorte que la société en doive remettre l'exercice entre les mains d'une ou de plusieurs personnes. Léon XIII et plusieurs thomistes soutiennent que l'autorité ne réside pas immédiatement dans le peuple mais dans le sujet désigné par la communauté. La différence entre ces deux opinions catholiques ne tire pas à conséquence. Il reste que la communauté a le droit de désigner le sujet de l'autorité et qu'elle a le droit également de déterminer la forme de gouvernement sous laquelle elle veut vivre.

L'Eglise a toujours été de cet avis. Elle ne défend à aucun peuple, pourvu qu'il ait des motifs assez graves, de changer son mode de gouvernement: c'est la reconnaissance du principe de *self-determination.*

Le président Wilson n'a donc rien inventé de neuf quand il a parlé du droit des peuples à se gouverner eux-mêmes. Il a tenté de revêtir à sa manière une idée qu'a toujours propagée l'Eglise depuis sa fondation. Les maitres de la théologie catholique, au Moyen Age, eussent pu en montrer beaucoup au président *Qualorze-points.* Il est bon de le rappeler souvent à certaines gens.

Gérard TREMBLAY.

UN PROVINCIAL AU SÉNAT

M. LYNCH-STAUNTON EST TERRIBLEMENT ARRIERE AU CHAPITRE DES RELATIONS COMMERCIALES AVEC L'ALLEMAGNE.

Les provinciaux retardent toujours sur la ville. Ils ont des modes, des préjugés, des opinions, des points de vue qui datent, qui prolongent le passé de la ville. C'est à la fois un peu ridicule et un peu attendrissant.

D'un peu ridicule et d'un peu touchant, le provincial devient tout à fait bouffon lorsqu'il se met en tête d'être dans le train, lorsqu'il se prend pour l'incarnation du progrès, pour un spécimen du "dernier cri", lorsqu'il se figure que le citadin est le retardataire. Connaissez-vous spectacle plus cocasse? Dans le genre ébouriffant, on ne saurait rencontrer quelque chose de mieux, même chez les grands comiques.

Le Sénat — que les "honorables" me le pardonnent — renferme quelques provinciaux de cette espèce. Ce n'est pas en vain que le fabuliste parle du "train de sénateur" de la tortue. Sauf M. Blondin, précocement vieilli dans les tranchées, au milieu de son régiment, à part quelques autres que la maturité de leur esprit appelait à la Chambre haute, le Sénat se compose généralement d'hommes âgés dont quelques-uns unissent la lenteur à la sagesse. S'il se glisse des provinciaux intellectuels dans cette auguste assemblée, il ne faut pas en tomber des nues.

Bien des gens ignoraient l'existence du sénateur Lynch-Staunton. Ils ont appris en même temps — c'est vraiment trop d'émotions à la fois — qu'au Canada, membre de la Ligue des nations, il existe un M. Lynch-Staunton, que ce M. Lynch-Staunton est sénateur et que ce sénateur est un provincial. En effet M. Lynch-Staunton demande qu'on mette une étiquette sur les produits allemands, pour les faire reconnaitre. Il ne veut pas acheter de produits allemands, se salir les mains et la conscience, il s'étonne que Lloyd George ait renoué les relations commerciales avec l'ennemi d'hier.

Tant de candeur peut-elle entrer dans l'âme d'un politicien ? Mon cher monsieur, tous les discours sur la barbarie allemande, sur les atrocités allemandes, sur l'Allemagne mise au banc de l'humanité, sur l'Allemagne à boycotter éternellement, sur les procès qu'on fe-

(Suite à la 2ème page)

JOHN BULL ET COMPAGNIE

M. Lloyd George se jette dans le camp conservateur et brûle ses vaisseaux. — M. Lloyd George porte avec M. Wilson la responsabilité du fiasco de la conférence de Paris. — M. Lloyd George proclame la guerre des classes. — Les vétérans australiens réclament l'indépendance de l'Irlande. — Une entrevue de Mahammed Saïd pacha avec lord Milner. — Les Français et les Anglais en Egypte.

Dans une réunion privée, à Paris, voici un an, rapporte la *Nation* (3 avril), on a dit à M. Lloyd George, à brûle-pourpoint que les tories s'attendaient à ce qu'il se rangeât carrément dans le camp conservateur. "Ils le pensent? répondit le premier ministre anglais. Eh bien, ils seront peut-être fort désillusionnés".

Après de longues hésitations devant la clôture de l'élement ouvrier et radical, M. Lloyd George s'est avancé résolument dans les "pâturages" conservateurs. La guerre est déclarée entre lui et M. Asquith et se poursuit avec une animosité insolite dans la politique anglaise. M. Asquith a traité son rival de démagogue. M. Lloyd George a riposté avec modestie et fierté que cette expression "a été appliquée à quelques-uns des plus grands hommes de l'histoire". Il a ajouté que "c'est une épithète que des hommes ternes et solennels ont toujours accolée à tout homme qui jouit d'une plus grande popularité qu'eux."

M. Asquith est peut-être terne et solennel, dit la *Nation*, mais son esprit assoupli par la pratique du droit lui fournira sûrement une réponse du tic au tac.

Entre temps, M. Lloyd George dénonce le programme du parti travailliste comme communiste et bolchevik, épithètes semblables à celles dont on le flétrissait à l'époque où il était radical. Cette attitude place M. Asquith dans une situation intermédiaire ingrate. Si le chef libéral défend les travaillistes contre les accusations du premier ministre, celui-ci ne se fera pas scrupule de le traiter de bolchevik. M. Asquith n'a pas de programme bien défini à proposer au lieu de celui des travaillistes.

A tout événement, la *Nation* trouve que M. Lloyd George n'a pas franchi le Rubicon avec son adresse politique coutumière. A force de palinodies, le premier ministre finira par faire connaitre son petit jeu à tout le monde, et il viendra un moment où, pour avoir trompé tout le monde, il ne pourra plus tromper personne.

* * *

Nous avons déjà parlé d'un article de M. Alison Phillips paru dans la *New Europe*. M. Phillips a établi une comparaison entre les délibérations de paix de 1814-1815 et celles de 1918-1920 et a conclu au désavantage de la Conférence de Versailles. Selon lui, la principale cause de l'infériorité de la Conférence de Paris c'est l'entêtement de M. Wilson à insérer le pacte de la Ligue des Nations dans les traités de paix.

M. Alfred Zimmern (*New Europe*, 1 avril) n'abonde pas tout à fait dans ce sens. Il reconnait volontiers la force de la thèse ci-dessus, mais il pense qu'elle prête à confusion. La cause principale du fiasco maintenant admis de la Conférence de Paris, au point de vue de la procédure suivie, c'est la décision (M. Phillips y fait brièvement allusion) de ne pas conclure de traités de paix préliminaires, et "de maintenir un état de guerre avec toutes ses conséquences concomitantes politiques, militaires et économiques, jusqu'à la date finale de l'échange des ratifications, chose non encore réalisée pour quatre des cinq Etats ennemis, au moment où j'écris ces lignes."

Si les Alliés avaient suivi le précédent de 1814, ils auraient conclu des traités de paix préliminaires avec l'Allemagne et ses alliés, en s'inspirant de l'exemple du traité de paix de Paris du 15 septembre 1814, signé six semaines après la cessation des hostilités en France. Ils auraient pu ensuite régler les détails dans une seconde Conférence analogue au Congrès de Vienne. La tradition et les nécessités de l'heure semblaient imposer cette façon d'agir aux hommes d'Etat alliés. Cette politique a été prise en sérieuse considération, à l'époque. Dans son ouvrage *The Peace on the Making*, M. Wilson Harris, correspondant du *Daily News*, à la Conférence de la paix, révèle le fait "qu'à une réunion des délégués alliés convoquée à Versailles pour discuter les conditions de l'armistice (dans les premiers jours de novembre 1918), un délégué qu'on ne nomme pas a proposé *qu'on signât un traité de paix dans le plus bref délai possible*".

M. Harris dit que les Alliés ont repoussé cette proposition en bloc. Il souligne les bienfaisants effets économiques qui eussent découlé de la levée du blocus. Que M. Harris exagère ou non l'étendue de ces effets, au bout de 17 mois on peut juger de la tournure révolutionnaire que les méthodes temporisatrices des délégués de Paris ont imprimée aux événements. M. Harris affirme que c'est le premier ministre anglais qui a contribué dans une large mesure à faire prendre cette décision. M. Lloyd George tenait mordicus à faire des élections qui allaient priver la Grande-Bretagne de représentants autorisés à parler en son nom jusqu'à la fin de décembre. M. Lloyd George voulait se faire réélire en profitant du prestige que lui conférait la victoire. Tant pis pour le traité de paix, tant pis pour les intérêts du monde entier! Le pouvoir avant tout.

"En janvier 1919, d'autre part, après un fatal délai d'environ deux mois, le premier ministre anglais est entré à la Conférence avec des promesses d'élection pendues au cou comme une meule, et les déclarations faites quelques semaines auparavant sur les tréteaux ont empoisonné toute l'atmosphère des débats."

M. Zimmern conclut qu'il est prématuré d'évaluer la perte d'influence morale et de prestige que l'élection de 1918 a entrainée pour l'Angleterre, mais qu'on peut se dire sans se tromper qu'elle a donné une chance désastreuse aux anglophobes et a ressuscité les vieilles expressions : perfide Albion et nation de boutiquiers.

* * *

La *New Europe* (25 mars) prend M. Lloyd George à partie. Elle proteste avec vigueur contre l'insulte gratuite que le premier ministre anglais a jetée à la face de tout le monde ouvrier de son pays, dans son discours du 19 mars. "En identifiant l'élément ouvrier d'abord avec le socialisme, dit la revue, puis avec le bolchevisme, et en appelant le reste de la nation à se rallier contre lui, il proclame la guerre des classes — sous une forme inverse mais avec non moins de précision que Lenine et ses disciples politiques en ce pays. De mémoire d'homme, aucun homme d'Etat anglais n'a commis pareil acte de folie; et son effet sur la situation internationale sera incalculable, à moins que la partie la plus pondérée de chaque parti politique ne réagisse."

L'IRLANDE

Le premier avril, 10,000 vétérans de la dernière guerre, assemblés à Melbourne, Australie, ont adopté une résolution réclamant une complète indépendance pour l'Irlande sous forme de république, de la manière déjà indiquée par la majorité du peuple irlandais. La résolution qui a été transmise à MM. Lloyd George, Asquith et J. R. Clynes, chef travailliste anglais, contient le paragraphe suivant qui est devenu, dit la "News Letter of the Friends of Irish Freedom National Bureau of Information" de Washington, le cri des vétérans de la grande guerre dans toutes les parties du monde : "Nous nous sommes battus pour la liberté et nous demandons qu'on ne refuse pas la liberté à l'Irlande." Parmi les Australiens qui ont signé la résolution, on remarque quatorze soldats décorés de la Croix Victoria, tous d'origine irlandaise.

* * *

Dans la semaine du 6 mars, la police militaire et l'armée d'occupation anglaise en Irlande ont commis 1,422 attentats contre la liberté ou les intérêts des Irlandais. Dans cette huitaine, 918 raids ont été accomplis, 479 arestations opérées, 5 sentences prononcées et 2 déportations ont eu lieu.

L'EGYPTE

Pour se disculper de l'accusation de connivence avec les propagandistes antinationalistes en Egypte, Mohammed Saïd pacha, ancien premier ministre, publie une déclaration dans laquelle il insère le compte rendu d'une interview entre lui et lord Milner. Le compte rendu a paru dans l'*Ahaly*, journal Egyptien et, l'*Egyptian Gazette* d'Alexandrie l'a réimprimé. Nous en donnons la substance.

Lord Milner engage la conversation en disant qu'il ne comprend pas pourquoi les Egyptiens le "boycottent" lorsqu'il a les meilleures intentions du monde. Le mot protectorat prononcé à la Résidence et aux Chambres anglaises est cause de tout le mal. Comment cela? Les Egyptiens savent que la mission Milner prépare un système de protectorat, et ils veulent l'indépendance. Mais le protectorat n'est pas chose nouvelle. Il a été proclamé voici cinq ans. Personne n'a protesté. Le manque de protestations n'entraine pas la prescription du droit.

D'ailleurs Rushdi pacha, Adli pacha et Sarwat pacha, trois ministres qui étaient au pouvoir lors de la proclamation du protectorat, en tiennent pour l'indépendance. On regardait le protectorat comme une nécessité de la guerre. Ces ministres ont ajouté foi à une déclaration de sir Milne Cheetham, à savoir qu'en faisant la guerre, la Turquie avait perdu son droit de suzeraineté sur l'Egypte et que l'Angleterre garderait ce droit en dépôt pour le peuple égyptien.

Nous n'avons pas fait de promesse, dit lord Milner et vous n'avez qu'à relire la proclamation.—Point n'est besoin de la relire ou de recevoir une promesse de vous. La seule assertion faite dans la proclamation que le droit de suzeraineté était un dépôt entre vos mains prouve clairement que vous avez à rendre ce dépôt au propriétaire à sa demande, et nous vous demandons maintenant cette restitution.

—Supposons que nous pliions bagage et partions d'ici vingt-quatre heures, pensez-vous que l'Egypte y gagnerait? — Personne ne vous demande de partir d'ici vingt-quatre heures. On peut s'entendre sur ce point. Mais je vous assure que l'Egypte qui a été indépendante de 1841 à 1882, avec votre appui, gagnerait et ne perdrait pas à se gouverner elle-même.

Je suis prêt à discuter avec tout le monde, si l'on met de côté la question du protectorat. Je voudrais m'entendre avec l'élément éclairé de la population afin que l'Assemblée générale puisse confirmer un accord avant que je le soumette à mon gouvernement. — En premier lieu, nous n'avons pas d'Assemblée générale et ensuite, tout cela est inutile. Personne ne peut discuter avec nous tant que le protectorat subsiste.

—En ce cas, je puis agir autrement, établir le système que je jugerai le meilleur, sans consulter aucun Egyptien, et régler ainsi la question. Mais je n'aime pas à suivre cette méthode. — Il vous sera facile d'établir un système de gouvernement, mais un homme d'expérience comme vous ne sera pas enclin à adopter ce moyen, à imposer de force à 14,000,000 d'habitants un gouvernement qu'ils détestent. En agissant ainsi, vous et votre gouvernement avez plus à perdre que nous.

A la fin de l'interview, lord Milner dit qu'il ignore la délégation présidée par Saad Zagloul pacha. — Mais tous les Egyptiens appuient la délégation, et puisque vous êtes prêt à les écouter, je ne vois pas pourquoi vous établissez une différence entre ceux qui en font ou n'en font pas partie. Ne sont-ce pas tous des Egyptiens? — Je n'ai pas d'objection à les entendre, mais pas en tant que délégation, bien qu'on m'assure que le boycottage commence à céder et que certaines classes d'Egyptiens sont désireuses de faire des déclarations devant la mission anglaise. — Détrompez-vous. Je rencontre des personnes de tout rang, et je suis en mesure de vous affirmer que tous sont unanimes en faveur du boycottage. Quelques individus isolés ne comptent pas.

* * *

M. Oscar Havard a commencé une nouvelle série de lettres d'Egypte dans la "Libre Parole". Dans la première de ces lettres, il dit que la liste des étrangers descendus dans les principaux hôtels d'Alexandrie ou du Caire contient à peine un nom français sur dix mille noms anglais, américains, italiens, grecs, etc. Cela dépend du change. Le billet de banque français a perdu cinquante pour cent de sa valeur. On comprend que dans ces conditions, les touristes de France sont fort rares.

"En revanche, ajoute M. Havard, nos voyageurs de commerce commencent à revenir et pas un d'entre eux ne se repent d'avoir pris le paquebot. Il suffit, paraît-il, de se baisser pour ramasser les commandes. La France et ses produits jouissent dans ce pays d'une popularité immense.

"La violente antipathie que s'est attirée le gouvernement anglais a rejailli sur le marché britannique. La population égyptienne ne se pourvoit qu'à contre-coeur chez nos alliés des articles qui lui manquent. Il ne tient qu'à nos commerçants et qu'à nos industriels de supplanter les fabricants et les marchands anglais dans tous les domaines. Mais il faut se hâter. Si les voyageurs allemands franchissent la mer — et leur invasion ne saurait certainement tarder — nous courons le risque d'être distancés par une concurrence redoutable."

Le publiciste français voit un bel avenir pour les siens en Egypte:

"L'Egypte, francisé par les écoles des Frères, s'offre à l'activité des Français désireux de concourir au développement de la richesse nationale. L'Egypte est un champ incomparable. Nous pouvons, si nous le voulons, faire demain de la vallée du Nil une colonie française. Les plus ardentes sympathies et la fortune nous y attendent."

M. Havard donne ensuite quelques conseils à ses compatriotes qui veulent faire affaires en Egypte. Il faut qu'ils s'assurent d'abord l'aide d'un collaborateur lecantin. "Trois races dominent dans le monde commercial: les Syriens, les Grecs et les Arméniens." Le Grec et l'Arménien s'appliquent aux détails; le Syrien embrasse les grandes affaires. On court à un échec si l'on se passe du secours d'auxiliaires syriens.

En terminant, M. Havard brosse le tableau suivant de la situation égyptienne:

"Depuis 8 heures du matin jusqu'à minuit, les cafés, où siègent en permanence les adversaires de la Grande-Bretagne, ne désemplissent pas. C'est là que les camelots viennent apporter tout d'abord les premiers exemplaires parus des feuilles de l'opposition, feuilles presque toutes rédigées en arabe, sauf le "Journal du Caire" et la "Bourse Egyptienne", publiés en langue française. La presse indigène a soudainement révélé des talents littéraires insoupçonnés. Plusieurs de mes amis, familiarisés avec la langue arabe, me disent que certains publicistes, syriens surtout, rivalisent avec les meilleurs journalistes de Paris. On a été frappé de l'ampleur de leurs connaissances historiques, de la sûreté de leur jugement, et enfin du caractère inénarrable de leurs revendications. C'est moins un conflit de deux programmes qu'un duel à mort de deux races. L'Egypte est une Irlande orientale collée au flanc d'Albion. Tant que la guerre dura, la presse fut, en Egypte comme partout, soumise au régime de la censure. L'année dernière, à la suite des troubles, la presse, remise en possession de tous ses droits, fit claquer ardemment contre le maître le fouet de la satire. Il paraît que le Haut-Commissaire, le maréchal Allenby, n'avait pas prévu ce débordement de sarcasmes et de brocards.

Voici que la presse, à la suite d'un ukase du maréchal, vient de retomber sous la surveillance de l'autorité supérieure. Cet arbitraire désarmera-t-il les contradicteurs?

"La contrainte, a dit Tocqueville, crée une atmosphère où s'exaltent les forts mais où périssent les faibles". Nous saurons bientôt si, chez les Egyptiens, l'âme est vigoureuse ou chétive."

Ernest JUSTEL.

LE TERROIR

SOMMAIRE DU NUMERO DE MARS

	Pages
La famille Hémon, par D. P. . .	321
Ils ne sont pas morts (poésie), Sylvius	324
Missisquoi (conférence), par M. Oscar Boulanger	325
Lorenzo De Nevers (Le Coin des Artistes), par Hormisdas Magnan	336
Petite chronique, par Damase Potvin	342
L'Emigré, Régis Roy	348
O'Neil, par Benjamin Sulte .	352
La nuit sur la Route et sur l'Eau, par Louis Hémon . .	355
Les échos de la Société des Arts, Sciences et Lettres . .	359
Revue des Lectures, par Damase Potvin	365
GRAVURES	
M. Oscar Boulanger (portrait)	325
Le Labour Nivernais	340

Abonnement: Un an, $1.00. Six mois, $0.50. Etranger, $1.50.
Taux d'annonces fournis sur demande.
Adresse: D. Potvin, Sec. de la rédaction, 25, rue Aberdeen Québec.

L'ARMÉNIE ET LE JOCRISSE

Lord Curzon annonce que nous sommes prêts à accepter un mandat pour administrer l'Arménie. Personne ne veut de ce présent encombrant, personne ne veut se charger de la tâche ingrate de maintenir l'ordre à ce coin du monde, de rétablir la concorde entre Turcs et Arméniens. La France s'est défilée, les Etats-Unis se tiennent à l'écart du guêpier européen, la Norvège à qui on vient d'offrir cette responsabilité va probablement faire faux bond à la Ligue des nations.

Faire la police en Arménie n'est pas une mince besogne. Il faudra au bas mot une armée de 40,000 hommes, sans compter les charges financières. Et dire que nos gouvernants ont pris cet engagement en notre nom! La démocratie qui a fait verser tant d'encre et gaspiller tant de salive depuis 1914, n'est qu'un vain mot au Canada. Aux premières menaces de guerre, en promettant à M. Asquith, de son propre chef, sans consulter personne, le concours du Canada à l'Angleterre en cas de conflit, M. Borden a posé un acte d'autocratie devant lequel le tsar ou le kaiser eût reculé, un acte digne du plus absolu des potentats d'Asie. Le gouvernement a suivi avec beaucoup de persévérance l'exemple donné par son chef. L'arrêté ministériel a régné en maitre au pays; le parlement n'a été longtemps qu'un instrument docile, qu'un meuble d'apparât. Nos gouvernants en sont rendus au point qu'ils se croient maitres de disposer à leur gré de nos vies et de notre argent, du sort du Canada et de nos libertés les plus sacrées.

Si nos députés ne sont pas une bande d'eunuques, ils interpelleront au plus tôt nos ministres sur cette question. *Si nos ministres ont pris* l'engagement dont parlent les dépêches, le parlement a le devoir de les désavouer et l'opinion publique l'y contraindra.

Enfin, nous savons quel rôle le Canada va jouer dans la Ligue des nations. Il tirera les marrons du feu pour l'Angleterre. Chaque fois que notre généreuse mère-patrie voudra mettre la patte sur un pays tout en faisant faire la police et encaisser les coups par un autre, elle se servira du Canada, nouvelle "nation" qui a dépensé $1,500,000,000 pour des primes, qui passe pour le jocrisse de l'Empire.

ANTOINE DUCHESNE.

UN PROVINCIAL AU SÉNAT

(Suite de la 1re page)

rait aux criminels de la guerre, étaient pour la galerie, ce sont choses du passé. Lloyd George et ses pareils n'ont jamais pris leurs tirades au sérieux, ou bien ils se sont pipés de mots comme un Numa Roumestan. Ils voulaient exciter la haine du peuple, soulever sa rage, l'exciter pour le maintenir dans la lutte, par tous les moyens, toutes les exagérations, toute l'emphase de rhéteurs. Mais ils n'ont jamais songé sérieusement à renoncer au marché allemand, ils ont au contraire préparé leurs flutes pour devancer leurs concurrents. Comme si l'on boycottait un pays à cause de sa barbarie, comme si les puissances n'ont pas toujours commercé avec la Turquie, cette massacreuse de chrétiens, comme si l'or des bolcheviki pouvait ne pas tenter la haute finance, eussent-ils assassiné des millions de personnes, exécuté mille tsars, commis les crimes les plus affreux!

M. Lynch-Staunton en est encore aux sentiments d'inimitie de 1914 ou de 1917. Affublé de cette défroque, il se croit à la mode et ouvre de grands yeux quand il aperçoit Lloyd George et ses compatriotes étrenner la "dernière création" des grands tailleurs européens, le complet "les affaires sont les affaires". M. Lynch-Staunton, vous êtes gravement comique et comiquement grave. Plus anglais que les Anglais, plus patriote que Lloyd George, vous êtes incomparablement provincial et furieusement colonial, dans la plus péjorative acception du terme.

* * *

Le débat sur les produits allemands et les palinodies de Lloyd George a donné lieu à une vive brise de bec entre le sénateur Fowler et le sénateur Beaubien. Fowler a accusé son collègue d'attaquer la Grande-Bretagne par amour pour la France. Voilà ce bon sénateur Beaubien classé avec les déloyaux, en compagnie de ces galeux de nationalistes! Pourtant, le sénateur Beaubien a affiché très haut son loyalisme durant la guerre. Il a été loyal au point de se déclarer en faveur de la conscription, d'encourir l'impopularité en illustre compagnie, avec le trio Blondin, Sévigny et Rainville. A moins de changer son nom, de s'angliciser jusqu'à la moëlle, de commettre les dernières bassesses, un Canadien français ne saurait pratiquer le franc-parler sans passer pour un traitre. Le sénateur Beaubien qui a fait beaucoup de sacrifices pour ne pas meriter cette appellation l'apprend à ses dépens.

Jules PICARD.

John Bull et nous

Le "Titan fatigué" sur le sort duquel de bonnes âmes ont cherché à nous attendrir durant la guerre a meilleur dos que nous. Tandis que nous entassons déficit sur déficit, que nous accroissons notre dette, que nous accumulons les impôts, que nous nous plaignons de plus en plus de la cherté de la vie, John Bull fait des affaires et paie ses dettes. L'Angleterre va diminuer sa dette de plus de $1,000,000,000, cette année. Le rétablissement de la taxe de 60 p.c. sur les profits excessifs atteste la solidité financière de la Grande-Bretagne.

Nos grands hommes d'Etat trouvent cette situation toute naturelle. Leur politique ne consistait-elle pas à mener le pays à la banqueroute? Pourvu que la mère patrie soit prospère, tout va bien. Nos durs sacrifices n'ont pas été vains.

Ce sont des patriotes. Ce ne sont pas des traitres et des déloyaux comme ces "maudits" nationalistes.

REMY DE GOURMONT

Ce qu'il a été, les raisons du discrédit dans lequel il s'enfonce.

Ce Remy de Gourmont qui, les dernières années de sa vie, se haussait lentement sinon vers la gloire, du moins vers une assez large notoriété, pourquoi depuis sa mort s'enfonce-t-il chaque jour davantage dans l'oubli? *Les Lettres d'un Satyre* parues l'année dernière n'ont suscité aucun réveil de curiosité dans le public; de rares écrivains ont profité de cette occasion pour évoquer la mémoire de celui qui disparut obscuément dans le grand fracas de la guerre.

Certes, les temps troublés que nous vivons sont peu favorables à la méditation sur les morts de la littérature. Mais un homme parfaitement heureux a l'art de mourir au bon moment. Remy de Gourmont n'a pas été, sous ce rapport, un homme favorisé. Le mépris réel qu'il professait pour la gloire provenait sans doute du sentiment vague de sa propre inopportunité.

Chose étrange, si l'on examine de plus près son cas, l'on constate que le discrédit apparent dans lequel il est tombé coincide avec une augmentation certaine du nombre de ses lecteurs. Remy de Gourmont jouit, pour quelques-unes de ses oeuvres du moins, d'une vente sûre. On le trouve maintenant sur des tables où il eut été lui-même bien étonné de le voir: ce sont, il faut bien le dire, quelquefois des tables de nuit. Remy de Gourmont, charmant les loisirs nocturnes de quelques oisifs et servant tour à tour d'apéritif aux rêves agités ou de dérivatif à la chaude insomnie voilà, qui eût fait frémir les mânes des purs symbolistes morts inconnus et sans baptême. Cependant, c'est un fait qu'on ne peut contester; je redoute en le disant de passer pour un calomniateur. Mais enfin, dans les cabinets de lecture de la province qui possèdent leurs coins secrets, Remy de Gourmont a maintenant une place de choix. Soyez sûr que si, par delà notre monde d'apparences, il lui est donné de s'en rendre compte, loin de s'en attrister, il s'en réjouit. Ce sceptique qui n'a jamais savouré les joies fortes de la certitude morale ou philosophique nous a livré toute la sincérité qui était en lui chaque fois qu'il a parlé de l'amour. Or il en parlait avec l'impudence et la précision que les physiologistes les plus froids savent mettre à ce genre de recherches. On ne traite pas impunément un semblable sujet, sur ce plan, sans attirer une catégorie spéciale d'amateurs qui n'ont en général rien à voir avec les belles-lettres. La loi est inexorable, il faut l'accepter telle qu'elle est. C'est tout de même une consolation de se dire que ces lecteurs occasionnels pourront par ce chemin détourné s'enrichir l'esprit et arriver un jour à goûter les grâces certaines d'un style élégant et dépouillé.

Pour revenir au Remy de Gourmont, philosophe et théoricien de la littérature symboliste, il semble bien que son autorité soit ensevelie avec lui. Depuis dix ans, au moins, il se survivait sous cette forme. L'esthétique qu'il avait formulée faisait eau de toutes parts. Les matelots du navire avaient pris pied successivement sur une terre plus ferme. Il n'était plus guère que le capitaine d'un vaisseau fantôme; sa voix ne commandait plus qu'à des morts. A la fin, renonçant à parler au nom d'un groupe dissous, il poursuivait le monologue décevant de ses *Epilogues*, et frappait, chaque quinzaine, les événements de son petit marteau destructeur. Il était comme assis sur un tas de décombres quand il mourut. Tout au plus avait-il achevé la statue de Lilith, mère des volupté stériles et des mornes fureurs sensuelles.

Mais à qui voudra un jour reprendre son oeuvre il apparaîtra comme le Père des hérésies littéraires. Aussi les historiens de la littérature ne pourront le passer sous silence. Ils trouveront au contraire, chez lui, les principales propositions qui ont servi à fortifier dans l'erreur tant de jeunes gens bien doués sous le rapport de la sensibilité et du cerveau et que la passion de l'originalité a détournés des voies moyennes où ils auraient pu honorablement cheminer.

Nul n'a eu plus que lui la haine de la tradition. Et cela était d'autant plus curieux et révoltant qu'il possédait une haute et rare culture. On eût compris à la rigueur, qu'épris l'agnosticisme et nullement convaincu de la valeur absolue que représente la littérature classique aux yeux des orthodoxes, il se réfugiât dans le dilettantisme. Mais il apportait à mier les valeurs littéraires établies et la traditionnelle hiérarchie du Parnasse une fureur d'iconoclaste. C'était une sorte de défroqué des belles-lettres. De même, s'il s'ingéniait à effacer les différences de qualité qu'on a coutume d'établir entre l'âge de Virgile et celui de Lucain par exemple, il cachait mal son désir de placer Lucain au-dessus.

Au fond, esprit superficiel, il ne s'en tint jamais qu'aux apparences. Toute sa force logique, il la puisait dans cette opération arbitraire qu'il a appelée lui-même la dissociation des idées. Rien n'est plus aisé que de le prendre en défaut dans ses exercices de trompe-l'oeil. Lisez, par exemple, dans la *Culture des Idées*, le chapitre intitulé: "Mallarmé et l'Idée de décadence", où il tâche tour à tour de réduire l'idée de décadence à l'idée d'imitation, puis à l'idée d'innovation, contradiction qui lui permet, dans son esprit, de démontrer l'absurdité de la notion de Décadence. Mais à énoncer ces sophismes il mettait une assurance superbe, un ton de hauteur péremptoire bien surprenant chez un homme qui eut toujours l'horreur de la certitude et le mépris de l'évidence.

C'était un hérétique, au sens total du mot. Pour lui, il ne put jamais concevoir la notion du général et de l'universel. La personnalité d'un homme lui paraissait d'autant plus forte qu'il était plus capable de tourner la règle. Il se complaisait dans l'exceptionnel. Exister, intellectuellement s'entend, c'était pour lui se différencier. Il a les plus absurdes qu'on puisse trouver. Ce qui étonne surtout dans un tel livre, c'est qu'on ose l'imprimer.

Le jury de la bourse nationale de littérature a une singulière façon de comprendre la littérature. Et cependant, nous dit M. Rosny aîné, "il est composé d'hommes éminents, la plupart célèbres". On ne s'en douterait pas.

Jean de PIERREFEU.

Elle est bien bonne

Les Sinn Feiners se sont proposés de faire de l'Angleterre la risée de l'Angleterre. Ils s'y appliquent consciencieusement avec la collaboration dévouée des tories et des jingoes anglais. Le verdict du jury de Cork qui accuse de meurtre Lloyd, le chef de l'Empire, lord French et plusieurs hauts fonctionnaires de la police anglaise, en Irlande, est l'un des documents les plus savoureux que nous connaissions.

Curiosités du folklore

Parmi les curiosités du folklore, notons la découverte qu'a faite un érudit belge, M. Haron, en étudiant les légendes et les coutumes des pêcheurs de Blankenberghe. Ces braves gens ont tout simplement supprimé de leur langue le chiffre 30; de 29 ils soutent à 31; il n'est chez eux aucun objet qui se vende trente sous ou trente francs. "Lorsqu'ils doivent prononcer le quantième du mois, et dire, par exemple, le 30 janvier, ils font un effort visible et énoncent le chiffre redouté, mais c'est pour ajouter aussitôt: "Ter eer Gods", en l'honneur de Dieu; cette pratique existe de temps immémorial. Elle a pour but évident de flétrir la trahison de Judas qui vendit son maitre pour trente deniers.

Les Parisiens mangent du lion

Un marchand de gibier de la rue Montorgueil, à Paris, exposait dernièrement à son étalage, une lionne du Soudan, de quatre ans d'âge seulement, qu'il a débitée au prix, vraiment modique par ce temps de vie chère, de 5 francs la livre.

Cette lionne venait d'une ménagerie parisienne où, tout récemment, elle s'étrangla en passant la tête entre les barreaux d'une échelle laissée dans sa cage par des ouvriers peintres. Dans l'impossibilité où l'on se trouva de la dégager, force fut de l'abattre. Et voilà pourquoi quelques douzaines de Parisiens ont mangé l'autre jour de la lionne.

Virginia McLean

Voici le programme qu'exécutera Mlle Virginia McLean, jeune pianiste de 16 ans, le 28 courant, au "Ladies' Ordinary", hôtel Windsor: 1. Concerto italien, Bach (1685-1750); Gigue, Scarlatti (1683-1757); Papillons, op. 2, Shumann (1810-1856); 2. Etude, op. 25, no. 12, Etude, op. 10, No 5, Berceuse, op. 57, Waltz, Chopin, (1810-1849); 3. Au Convent, Borodine; Harmonies du soir, op. No 1, Pachulski; Clair de lune, Debussy, (1852-1918); Jardins sous la pluie, Debussy; 4. Capriccio Brillante, Meldelssohn (1809-1847).



Nouveaux Modèles du Printemps en

CHAPEAUX

MOUS DURS

Pour Hommes

$5.00 et $7.00

Aux hommes qui apprécient le raffinement du style en plus de l'excellence du matériel et de la main-d'oeuvre, voici une occasion exceptionnelle de se pourvoir de couvre-chefs de la meilleure qualité pour le printemps.

Faits de feutre-fourrure de la meilleure qualité, ils représentent le dernier mot de la mode en fait de chapeaux d'hommes. Les styles sont variés et comprennent les meilleures formes du printemps.

L'assortiment de couleurs est aussi suffisamment grand pour permettre une étude attentive dans le choix d'une teinte favorite.

BRUN PHOQUE, ACIER FONCE, PIEDMONT, OLIVE, DYKE ET PERLE.

Ces chapeaux ont été faits pour être vendus à des prix plus élevés. Ils sont marqués des prix spéciaux dans un désir de stimuler les affaires du commencement du printemps.

A. SIGMUND, Enr.

ED. MICHAUD, PROP.

11 BLEURY Près Craig

Tél. Main 6625.

Faites nettoyer et remodeler vos vieux chapeaux dans les plus nouvelles formes, par les seuls specialistes en chapeaux en cette ville.

ADRIEN MICHAUD, gérant.

Pour vous, Mesdames

Lettres à une Lectrice

CCXLII

Quand je la connus, il y a une dizaine d'années, c'était une fillette tout à fait française de langages, d'allures et d'apparence. Elle avait la grâce menue des femmes de sa race, l'esprit de ses ancêtres, le rire délicat de ses aïeules, le goût de toute une lignée de femmes à la fois économes et gracieuses.

Depuis, hélas! comme elle a changé!

Avant-hier, par hasard, dans un établissement public, je me suis trouvée à côté d'une jeune femme mise à l'anglaise et qui parlait anglais à un commis de langue française. C'était dans une maison de direction canadienne-française. On aurait dit que cette jeune femme ne savait pas un mot de français, à l'entendre parler à la jeune fille qui la servait.

Il me vint à l'esprit que je connaissais ce visage un peu mince, ces yeux bleu-cendré, cette chevelure d'un blond mat, le timbre de cette voix. J'eus beau chercher dans ma mémoire, je ne trouvai rien. Cependant, j'avais la certitude de ne pas être à côté d'une étrangère.

Comme je finissais mes emplettes, j'entendis ma voisine dire en anglais à une compagne de type indubitablement anglais, celle-là, à un moment où celle qui les servait s'était éloignée pour trouver un article qu'elles demendaient : "These French-Canadian girls, how stupid they are! They hardly can understand English!"

La réflexion était d'autant plus désobligeante que la jeune fille avait répondu en très bon anglais aux deux acheteuses et qu'elle avait été diligente à les servir. Mais toutes deux, capricieuses, repoussaient l'une après l'autre juste ce qu'elles avaient demandé, trouvant tantôt que cela ne ferait pas, tantôt que cela n'avait pas les dimensions voulues, tantôt que cela coûtait juste le double du prix qu'elles voulaient payer, bien qu'avant de leur montrer le tissu, la jeune fille leur en eût dit le prix le moins élevé.

En fin de compte, ces deux femmes partirent sans rien acheter et sans un mot de remerciement à celle qui, attentivement, avait tâché de prévenir leurs désirs, dans la mesure du possible.

Et, comme je m'en allais à mon tour, j'entendis la commis dire à une de ses compagnes : "Je suis fatiguée de servir cette dame, qui ne me parle qu'anglais quand elle est française et sait parler le français mieux que moi." — "Qui est-ce donc? — Madame X, tu sais, autrefois mademoiselle Jeanne Ygrèque."

C'était la fillette d'autrefois que je retrouvais, ainsi muée, de Française pure race, en Anglaise du type le moins aimable. Et je me rappelai que, devenue jeune fille, lancée dans le monde anglais, où son père fréquentait à raison de ses relations d'affaires, elle avait complètement tourné le dos à ses amies de langue française, et, un après-midi, avait épousé un coureur de dot, superbe jeune animal anglais bien râblé, fort au tennis, au patin, au ski, au yacht, grand amateur de tous les sports, cavalier expert, tout à fait dépourvu d'intelligence cultivée, et qui remplaçait la lecture par une longue fréquentation de tous les alcools anglais, écossais, irlandais et américains.

La fillette d'avant-hier, qui promettait d'être femme délicieuse, est devenue, victime du snobisme, de celles qui tournent le dos à leur race et à leur langue, pour déchoir au rang des assimilées méprisables et méprisées.

La race n'y a rien perdu.

PAULE MANCE.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

IRIS analyse parue sous le nom de GRIS dans le "Nationaliste" du 4 avril. J'avais mal lu le nom écrit illisiblement.

JACQUES HALLYS. — Analyse parue le 11 avril.

GABRIEL DU BOIS n'a envoyé ni timbres, ni coupon de graphologie.

DENISE. — Etude parue le 4 avril.

PAULETTE.— Est-ce votre écriture? Je ne trouve aucune autre Paulette dans ma correspondance.

IGNORANT. — Voulez-vous me donner votre adresse afin que je vous renvoie vingt-cinq sous. Je ne recommence jamais une analyse pour donner plus de détails. J'ai trop de correspondants.

"CE QUE J'AIME". — C'est encore une enfant naïve, franche ; elle a un bon coeur affectueux, un gros orgueil susceptible, une humeur très inégale et beaucoup de caprices. La volonté est précise et ferme. Elle a du bon sens et une belle sincérité qui l'éclaire sur elle-même. L'activité est variable: quand elle est bien disposée, elle travaille avec ardeur, mais elle manque de constance.

QUATRE SOUS. — L'esprit est actif, observateur, délicat et fin. C'est un imaginatif qui a du bon sens et un idéaliste qui est pratique. Le coeur est délicat et très tendre : la sensibilité est vive mais n'affecte ni le jugement ni le sang-froid. Il est discret mais il aime beaucoup à parler, étant sociable, gai, très bienveillant. Le dévouement peut être très grand car il est actif, bon, et l'égoïsme est à peine indiqué. La volonté est vive, impulsive, indépendante. Il a de l'initiative, il aime à discuter, mais tout cela sans dureté ni animosité, jamais. Il a des souplesses habiles et du talent. Humeur capricieuse.

MIREILLE C. — J'ai analysé quand même cette copie et l'analyse a été publiée le 21 mars.

DON FERNANDEZ. — Evidemment très imaginatif, sentimental, délicat, sensible et tendre, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une volonté et une activité très persévérantes, assez de fermeté et de la ténacité. Le coeur est droit et bon. L'esprit est enjoué, un peu léger et superficiel, mais juste et pratique. Ambition, bonne volonté et beaucoup d'optimisme. L'humeur est agréable. L'orgueil un peu vaniteux est bien marqué et il a de la susceptibilité.

MARICHETTE. — C'est une bonne petite nature délicate, affectueuse et sensible. Une réserve timide lui donne une apparence de froideur en dehors de l'intimité. Elle est naturellement portée à se dévouer pour ceux qu'elle aime, elle a le sens pratique mais peu d'ordre actuellement. Volonté douce et passive, un peu hésitante. Elle manque d'initiative, mais elle est routinière et constante. Bonne et généreuse, elle est gentille.

D'UN COEUR PUR. — Elle est sensible, bonne, affectueuse, d'une humeur bien inégale. Elle a peu de volonté: se décide, change d'idée, hésite encore et ne sait jamais ce qu'elle veut. Elle se laisse trop influencer par ceux qui le veulent. Elle est susceptible et un peu orgueilleuse, mais elle n'a pas de vanité et elle est toujours très naturelle. Un manque d'habitude d'écrire rend l'analyse un peu difficile à faire.

J'AI SEIZE ANS. — Vous n'avez donc pas vu que je n'acceptais pas de copie?

Parce que je suis en retard pour vous en avertir, je vous dirai quand même ce que je vois.—Une enfant franche, sensible, bonne et affectueuse, dont la jolie simplicité exclut absolument toutes les formes de l'orgueil. La volonté est précise, ferme, déjà très persévérante. L'activité est égale: elle a du courage et l'initiative se développe. Assez pratique, mais négligente et sans ordre pour le moment. Qu'elle se défie de son imagination qui la porte à certaines exagérations dans son appréciation des autres. Gaie, rieuse, gentiment bavarde mais ni expansive, ni démonstrative.

J. M. Z. — Il est intelligent: imaginatif, un peu sans-gêne, actif, débrouillard, il a l'écriture de ceux qui n'attendent pas la chance, mais la cherchent. L'orgueil accompagne une grande confiance en soi qui peut être nuisible, car l'imagination porte aux illusions et peut lui cacher les difficultés réelles d'une affaire, etc. Le coeur est bon et affectueux. C'est un bon vivant qui veut profiter des joies de la vie. Un peu léger et inconstant. La volonté n'est pas très forte: il manque de résolution; il est obstiné, c'est sa seule force et encore, ne l'est-il pas toujours. Il est très susceptible. L'activité est capricieuse et de la nuance de l'humeur elle-même très variable.

GERMAINE. — Beaucoup de bon sens, de raison et un jugement clair et sûr. Elle est intelligente et elle aurait bien profité de plus de culture. Absolument simple, naturelle et spontanée, elle a un grand charme de sincérité et elle inspire tout de suite la confiance. Bonne, sensible et tendre, mais d'une tendresse très retenue et timide. Ni orgueil, ni vanité. Elle ne pense quaux autres et elle s'oublie sans cesse. Volonté nette, résolue, égale. Idées arrêtées, un peu absolues: elle contredit et discute vivement et avec un peu de raideur et d'entêtement. Nature morale, délicate et élevée.

Jean DESHAYES.

LES FLEURS

Il est si beau de mourir jeune! et de rendre, au Dieu qui nous juge, une vie encore pleine d'illusions!

H. LATOUCHE.

Oh! de l'air! des parfums! des fleurs pour me nourrir!
Il semble que les fleurs alimentent ma vie;
Mais elles vont mourir... Ah! je leur porte envie.
Mourir jeune, au soleil, Dieu! que c'est bien mourir!

Pour éteindre une fleur il faut moins qu'un orage :
Moi, je sais qu'une larme effeuille le bonheur.
A la fleur qu'on va fuir qu'importe un long courage?
Heureuse, elle succombe à son premier malheur!

Roseaux moins fortunés, les vents, dans leur furie,
Vous outragent longtemps sans briser votre sort;
Ainsi, roseau qui marche en sa gloire flétrie,
L'homme achète longtemps le bienfait de la mort!

Et moi, je veux des fleurs pour appuyer ma vie;
A leurs frêles parfums j'ai de quoi me nourrir.
Mais elles vont mourir... Ah! je leur porte envie:
Mourir jeune, au soleil, Dieu! que c'est bien mourir!

Mme DESBORDES-VALMORE.

RECETTES

SOUPE JULIENNE AU RIZ

Pelez et tranchez en tranches bien minces 1 carotte, 1 poireau, 2 pommes de terre, ajoutez 2 cuillerées à soupe de persil haché. Mettez ces légumes dans une marmite, couvrez-les avec deux pintes d'eau chaude, ajoutez 3 cuillerées à table de riz bien lavé ainsi qu'un quart de livre de lard gras, sel, poivre, et laissez cuire 1 heure 1-4. Ce potage fait avec soin est délicieux et hygiénique.

FRAISES DE VIANDE

(Pour les malades)

Enlever à l'aide d'un couteau tranchant ou avec une cuillère d'argent, de la viande prise sur une tranche de boeuf. En faire de petites boulettes, les saler et les faire dorer dans la poêle avec 1-2 cuillerée à table de beurre; servir sur une rôtie de pain beurrée et garnir de persil.

CROQUETTES D'HUITRES

Détail : 4 cuillerées à table de cornstarch, 1 tasse d'eau, 1 tasse d'huitres blanchies et égouttées, 2 branches de persil, sel, poivre, biscuits soda pilés, friture, 1 blanc d'oeuf.

Faire une sauce épaisse avec le cornstarch et l'eau, ajouter les huitres et le persil hachés, bien mélanger et assaisonner. Saupoudrer une planche avec du biscuit pilé, y verser la préparation, rouler en boudins et diviser en boulettes ; passer au blanc d'oeuf, puis au biscuit pilé, déposer sur une assiette. La friture étant chaude, mettre les boulettes dans le panier à friture chauffé d'avance et les faire dorer de belle couleur blonde ; servir sur une feuille de laitue avec une sauce tyrolienne.

TARTE AUX CITRONS

Pâte. — *Détail* : 1 tasse 1-2 de farine, 1-4 cuillerée à thé de sel, 4 cuillerées à table de saindoux, 4 cuillerées à table de beurre, eau froide.

Tamiser la farine avec le sel dans un bol, y mettre le saindoux, l'incorporer à la farine à l'aide de deux couteaux, délayer avec un peu d'eau froide de façon à obtenir une pâte qui ne s'attache pas au sol ; la travailler sur une planche farinée jusqu'à ce qu'elle soit bien lisse, la laisser reposer 1-2 seure. Pendant ce temps laver le beurre à l'eau froide, le mettre dans une serviette, et le battre pour l'attendrir et en faire sortir l'eau. Etendre la pâte avec le rouleau, de façon à obtenir une bande plus longue que large, y mettre le beurre, replier la pâte en deux sur le long, puis en trois, lui donner 2 ou 3 tours comme pour la pâte feuilletée, l'étendre et garnir une assiette à tarte ; piquer la pâte afin qu'elle ne gonfle pas et la faire cuire à four chaud. La retirer et préparer la garniture suivante:

GARNITURE

Détail : 3 cuillerées à table de farine, 1 tasse de sucre, 1 oeuf, blanc et jaune séparé, 1 cuillerée à table de sucre en poudre, zeste de deux citrons, 1-4 tasse jus de citron, 1 cuillerée à thé de beurre, 3-4 tasse d'eau.

Mélanger la farine, le sucre, le jaune d'oeuf, zeste et jus de citrons, et l'eau, faire prendre ce mélange au bain-marie, lorsqu'il est cuit, ajouter le beurre, et remplir la tarte. Monter le blanc en neige, ajouter le sucre en poudre, le disposer sur le dessus de la tarte, et faire dorer au four 3 minutes.

PAMPLEMOUSSE GLACEE

Mettre tremper le quart d'un paquet de deux onces de gélatine dans un quart de tasse d'eau froide, ajouter 1 tasse de jus de pamplemousse, le jus d'un demi citron, agiter pour dissoudre le sucre, puis placer le mélange sur la glace pour le faire prendre à demi. Battre deux blancs d'oeufs, les incorporer à la préparation demi prise. Quand le tout est bien mêlé et que la préparation garde sa forme, la mettre dans des verres garnis de doigts de dame, ou de minces filets de gâteaux. Garnir de rosettes de crème fouettée, fruits confits et angélique.

POTAGE AU LAIT

Faites bouillir du lait, liez-le avec des jaunes d'oeufs et versez cette préparation sur des croûtes de pain sur lesquelles vous aurez remis du sucre en poudre.

BOUILLON RAFRAICHISSANT

Mettez dans une marmite une demi-livre de cou de mouton, autant de rouelle de veau, coupées en petits morceaux, et quatre litres d'eau. Après l'avoir écumé, vous y ajoutez une poignée de cerfeuil, une poignée de douce-amère, un peu de chicorée sauvage et deux petites laitues.

Toutes ces herbes doivent être coupées menues. Faites bouillir pendant trois heures à un feu doux, et passez au tamis: on n'y met que peu de sel.

LES CONTES DU NATIONALISTE

LE JOUEUR D'ORGUE DE BARBARIE

—Maman, regarde donc ce pauvre joueur d'orgue de barbarie. Comme il doit avoir froid! Si on le faisait entrer!

—Voyons, Henriette... tu es folle...

Henriette ne dit plus rien. Elle quitta la fenêtre et retourna se plonger dans la lecture de son roman.

Dehors il faisait un froid de loup. Les passants étaient rares. Et cependant malgré ce froid qui lui gerçait les mains mal cachées dans de mauvaises mitaines, le ménestrel continuait sa sérénade.

De temps à autre, il tapait du pied sur la neige pour se réchauffer.

Le chef couvert d'une casquette crasseuse qui lui descendait sur les oreilles et le front, les cheveux longs, sa barbe blanche toute glacée, le regard terne et éteint, les habits trop grands et râpés, tout son corps recroquevillé, il semblait inconscient de ce qui se passait autour de lui.

Et cependant, à peine avait-il cassé une croûte depuis le matin. La journée n'était pas bonne. Les gens déambulaient sans le voir, pressés de courir au tramway prochain. Et lui, jouait quand même, avec toute la conviction et l'ardeur mécanique de son orgue de barbarie.

De temps à autre, il levait les yeux vers la porte des demeures devant lesquelles il stationnait, dans l'espérance de la voir s'ouvrir, de recevoir des sous de quelqu'un des occupants.

Tout ce qu'il avait recueilli cette journée consistait en un gros deux sous qu'un quidam dérangé dans ses occupations par ses notes criardes lui avait jeté comme on jette un os en pâture à un chien, en lui demandant de décamper au plus tôt.

Tout en tournant la manivelle, il songeait au maigre souper qu'il prendrait dans l'espèce de grenier qui lui servait de logement et qu'il avait loué de société avec un faux aveugle.

Henriette avait continué sa lecture, mais incapable de la poursuivre sérieusement à cause des bribes d'airs vieillots et usés qui lui parvenaient malgré l'épaisseur des murs, était retournée à son poste d'observation. Soudain, elle fut prise de compassion pour le miséreux qui demeurait là, toujours, devant sa porte, et aussi, d'un peu de curiosité. Dans son imagination enfiévrée par les lectures, elle bâtissait déjà avec la vie de cet homme tout un roman probable. Elle crut remarquer, malgré les habits sordides, une taille assez élégante et découvrir, sous le masque d'abrutissement du visage des traits qui jadis devaient être affinés.

—Maman, dit-elle, revenant à la rescousse, nous allons faire entrer ce pauvre homme, veux-tu?

—Ça n'a pas le sens commun, Henriette.

—Mais, oui, je veux qu'il entre. Regarde, il est gelé.

Et comme la mère ne savait rien refuser aux caprices de cette fille unique et gâtée, elle finit par céder après un court refus.

L'homme entra donc. Il déposa son orgue de barbarie dans le corridor, et pénétra dans le "living room" où on le fit s'asseoir.

Il retira ses mitaines et se frotta les mains d'aise. Dès l'abord, il paraissait un peu dépaysé, ses regards ne se portant que sur le tapis; il ne les levait que lorsqu'il répondait et laconiquement aux questions qu'on lui posait. Puis peu à peu, à mesure que la chaleur douce de la pièce l'enveloppait d'un bien-être qu'il avait désappris à connaître, sa timidité disparut: il commença à regarder ses deux interlocutrices en face. Il passa même la main dans ses cheveux hirsutes pour les lisser.

—Maman, si on lui donnait à manger et à boire, dit Henriette, et, se retournant vers le gueux: Il y a longtemps que vous avez pris quelque chose?

Il répondit, dans un français un peu zézayant, qu'il n'avait presque rien mangé depuis la veille.

La mère donna aussitôt des ordres à la bonne qui arriva bientôt avec une bouteille de vin et des victuailles.

En voyant couler dans le verre la liqueur rouge, le regard du ménestrel s'alluma; une flamme de convoitise y brilla. Il tendit la main nerveusement, le vida tout d'un trait et le tendit pour le faire remplir.

A force de l'examiner attentivement, les deux femmes s'aperçurent qu'il n'avait pas une figure vulgaire; les traits étaient même assez délicats, et les yeux noirs auraient été jolis s'ils n'avaient pas été voilés par l'abrutissement. Toutes les deux, poussées par cet instinct de curiosité inhérent à l'âme féminine, eurent la même pensée, le même désir: connaitre son histoire. Car il devait avoir une histoire.

Elles le pressèrent de questions auxquelles il ne répondit que par monosyllabes ; mais bientôt sous l'effet réconfortant du vin qu'il se versait lui-même, il commença d'être plus expansif et raconta sa vie ou plutôt son petit roman. Sa vie en était un dont le dénouement était la position qu'il occupait aujourd'hui. Son histoire, la voici:

* * *

Il était né en Italie, il y avait de cela trente-six ou trente-sept ans. Il ne le savait pas au juste. Depuis quelques années, il avait perdu la notion du temps. Pour lui, les jours se suivaient tous pareils dans leur platitude uniforme.

Son enfance s'était écoulée, bien paisiblement dans un petit village non loin de Milan. Il y avait fait des études assez sérieuses. Ses parents étaient à l'aise. Il avait du talent et promettait d'être un jour une personnalité.

—Oui j'aurais pu devenir quelqu'un, moi, être un avocat illustre... je me destinais au barreau. J'aurais pu faire mon chemin comme plusieurs de mes camarades d'alors... mais... quelque chose est arrivé... qui m'en a empêché.

—Ce fut? demanda Henriette piquée par l'imprévu du récit de l'homme.

Ici, le regard si terne du musicien ambulant fut traversé d'un éclair de haine. Il poursuivit d'une voix rauque et sourde:

—Ce fut une femme...

A la fin de ses études, avant que de s'en aller dans une université commencer ses études légales, il s'était épris d'une jeune fille. Il lui avait dit son amour; elle lui avait confié le sien. Ils s'aimèrent tant et si bien qu'ils se fiancèrent.

Ah! ces jours-là, ce furent les plus heureux de sa vie ou plutôt de la vie de l'autre, car l'être qu'il fut dans ce temps-là était bien mort. Maintenant il n'était qu'une épave, une loque vivante, traînant sa misère et ses haillons loin de sa patrie, sans dignité aucune, sans fierté, sans état, sans nom.

Le temps des vacances fini, la veille même de son départ pour Turin où il devait séjourner comme étudiant, il passa la soirée en compagnie de sa fiancée. Elle lui jura de conserver et de cultiver son souvenir durant les longs mois qu'il habiterait ailleurs, et pour sceller sa promesse, elle lui accorda, pour la première fois, ses lèvres. Il y apposa les siennes, dans une communion d'âme parfaite.

A peine était-il demeuré un mois au loin, que l'ennui, le spleen lui rendirent la vie presque intolérable. Fougueux et impulsif comme il l'était, d'un tempérament ardent et passionné, susceptible à la fois des plus grands enthousiasmes et des dépressions les plus basses, il lui était dur de vivre sans elle. Elle était toute sa vie. Il y pensait le jour, il y rêvait la nuit et son image le poursuivait avec une insistance de jour en jour plus grande.

N'y tenant plus, il monta en wagon un matin, à destination de son village natal. Durant tout le voyage, il se forgea des rêves de félicité et savoura à l'avance le plaisir que sa vue à elle lui procurerait, et de la surprise que son arrivée à l'improviste ne manquerait pas de causer à sa fiancée. Dans les lettres brûlantes qu'elle lui écrivait ne lui confiait-elle pas le vide de son âme, depuis qu'il était parti? Ce fut d'un pas léger qu'il descendit à la petite gare et s'aventura dans l'avenue qui conduisait à sa demeure.

A côté de la maison qu'habitaient les parents de la jeune fille, il y avait un jardin, parsemé de plates-bandes et ombragé de lauriers, au fond duquel se trouvait une charmille recouverte de vignes. Il en fit le tour prudemment, voulant la surprise la plus complète possible. Il était alors vers 8 heures du soir, un peu après le coucher du soleil. Quelques lueurs rouges couleur de sang illuminaient le firmament. Il se rappelait ce détail et revoyait le décor avec une netteté saisissante.

Ici, le joueur d'orgue s'arrêta. Un sourire méchant passa sur ses lèvres qu'il réprima aussitôt ; ses yeux clignèrent sous les sourcils qui se froncaient et, après un moment d'hésitation, il continua son récit, en s'échauffant graduellement, et sous l'effet des nombreuses lampées de vin qu'il avait ingurgitées sans vergogne et des souvenirs qui lui affluaient au cerveau.

Voulant voir si elle était sous la charmille où presque chaque soir elle s'allait reposer, il se dirigea de ce côté, caché par la haie.

Un bruit de voix l'arrêta. Il ne distinguait pas ce qui se disait, mais il avait reconnu le son, argentin, pur, mélodieux de la voix aimée. Il se laissa griser par le charme de cette musique plus suave à son oreille que toutes les autres musiques de la terre réunies. Sa rêverie fut de courte durée. Elle fut interrompue par le son d'une autre voix, une voix d'homme celle-là, qu'il crut reconnaître, celle de l'un de ses meilleurs amis.

Intrigué, retenant son souffle, il s'approcha prudemment, le plus près possible pour surprendre la conversation. Un soupçon l'effleura. Mais non! cela n'était pas possible. Ses lettres dernières étaient si remplies d'amour. S'approchant toujours, il finit par entendre distinctement.

Sa gorge commença à se sécher, ses jambes devinrent de laine, son coeur battit d'un mouvement brusque, et très fortement. A plusieurs moments, il fut obligé de respirer plus longuement pour ne pas s'écraser sur le sol.

Tout l'édifice de son bonheur s'écroulait. Ce qu'ils accomplissaient là tous les deux, elle sa fiancée si douce, si candide d'apparence, lui que jusqu'ici il avait considéré comme un de ses meilleurs amis, c'était le massacre dans le temple. Amour, amitié, fidélité, tout cela tournoyait dans la tête de l'étudiant. Ecrasé devant la réalité de son malheur, il se redressa bientôt, farouche, ayant devant le regard comme une obsession de rouge, de sang, et quand après les aveux d'amour de sa fiancée à son ami et le reniement de son amour pour lui, il entendit le bruit frais et léger de deux lèvres qui se touchent, il sauta la haie d'un geste brusque, saisit l'homme à la gorge, le dégagea de son étreinte, et sauvagement exalté, ses forces décuplées par la colère qui le dominait, l'étendit sur le sol et de ses deux mains crispées l'étrangla. Il ne lâcha prise que lorsque le rival eut râlé son dernier râle. Cette besogne finie, il regarda sa victime, et ricana devant elle. Puis se retournant devant la jeune fille, comme pétrifiée par cette scène, il lui lança une injure sanglante à la figure, la stigmatisant avec un seul mot, mais très énergique qu'il lui cracha avec son mépris, la toisa dédaigneusement, reprit son chapeau, se sauva à toutes jambes. Que lui importait la vie désormais! Trahi dans l'amour, trahi dans l'amitié, son avenir brisé. Un train passait à la gare. Il y sauta. De là, il se dirigea vers un port de mer, d'où il s'embarqua vers l'Amérique.

De déchéance en déchéance, il arriva à un tel degré d'abrutissement qu'il n'eut plus même le courage de travailler. Il s'acheta ce vieil orgue de barbarie et depuis, insensible à la vie extérieure, il joue devant les demeures, automatiquement comme un mannequin perfectionné.

Son récit terminé, l'homme retomba dans son mutisme et son insensibilité. Henriette qui l'avait écouté, avec beaucoup d'intérêt, lui demanda pourquoi une fois loin de son pays, n'ayant rien à redouter de la loi, il n'avait pas voulu se refaire une nouvelle vie.

L'homme la regarda, et fit un geste vague qui signifiait :

—A quoi bon ...! demanda son chapeau et sortit pour trainer de nouveau sa misère par les rues enneigées.

ALCIDE MATAGAN.

Revue trimestrielle canadienne

Le numéro de mars de la *Revue trimestrielle canadienne* est sous presse. Par le caractère sobre et varié du sommaire, que nous publions ici, nos lecteurs pourront constater que cette intéressante revue sait maintenir la haute réputation qu'elle s'est créée dès son premier numéro: Avertissement, la Rédaction; La Journée de huit heures et l'organisation industrielle, Louis Bourgoin; L'électrification des grands réseaux de chemins de fer, Augustin Frigon; Les trois anglicismes, Léon Lorrain; L'influence des forêts sur les sociétés humaines, Paul Descamps ; De la séparation de corps, A.-S. Archambault ; L'habitation à Montréal, Aimé Cousineau; La Chimie pratique et l'enseignement universitaire, J. Flahaut; Revue des Livres: Ce que dit la jeunesse, P.-L. M.; Le risque professionnel, Edouard Montpetit; A Modern french grammar, O. M.; Almanach catholique français, O. M.; Symphonies, P.-L. M.; Anthologie des poètes canadiens, A. A.; Précis illustré de littérature française; Traité de coloration du papier; Revue des Périodiques, Combien a coûté la guerre, Edouard Montpetit ; Vie de l'Ecole et de l'Association.

A l'Immaculée - Conception

Jeudi, 29 avril, les jeunes gens de la congrégation de l'Immaculée-Conception donnent leur euchre au profit des orphelines de la Providence Sainte-Geneviève. A cause du grand nombre de prix que l'on distribuera, les porteurs de cartes voudront bien se rendre de bonne heure, pour que la partie commence à nef heures très précises.

(Communiqué)

Retraites fermées pour jeunes filles

CHEZ LES SOEURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULEE - CONCEPTION, A LEURS MAISONS DE MONTREAL ET DE RIMOUSKI.

Dates des retraites aux deux endroits :

1ère : Du 2 au 6 juillet.
2ème : Du 9 au 13 juillet.
3ème : Du 16 au 20 juillet.
4ème : Du 23 au 27 juillet.

AVIS

Les retraitantes sont priées de se faire inscrire à l'avance, car le nombre des places est limité.

Le premier exercice ayant lieu à 7 h. 30 p.m., elles doivent se rendre au couvent vers sept heures.

Le dernier jour, l'exercice de clôture se terminera assez tôt pour permettre de prendre les trains de la matinée.

Les retraitantes doivent se pourvoir de leur nécessaire de toilette, d'un voile noir et d'un Imitation de Jésus-Christ.

S'adresser au couvent de l'Immaculée-Conception, 314, Chemin Ste-Catherine, Outremont, Montréal, ou au couvent de l'Immaculé-Conception, Rimouski, Qué.

(Communiqué).

Au Jardin de l'Enfance

Dans la salle du Jardin de l'Enfance, située à côté de l'église Saint-Jean de la Croix, l'on jouera, le lundi, 26 avril 1920, "Les Bernier", drame antialcoolique en 3 actes, d'après l'abbé Lemmens, et "Les Diables Rouges", opérette en un acte par Dénéchan. Cette séance aura lieu sous le patronage de M. l'abbé J.-A. Préfontaine, curé. Voici le programme de cette fête:

Ouverture, marche printanière, piano; Les Diables Rouges, opérette. Les élèves de l'école S.J.C.; Chanson comique, M. Gaston Saint-Jacques; Les Bernier, 1er acte, (La faute), les anciens du Patronage; Chanson comique, M. Gaston Saint-Jacques; Les Bernier, 2e acte, (Le martyre), les anciens du Patronage; Chanson comique, M. Gaston Saint-Jacques; Les Bernier, 3e acte, (La réparation), les anciens du Patronage; Bonsoir, bonsoir, Piano. Admission 25 sous; sièges réservés, 50 sous. Lever du rideau à 8 hrs.

(Communiqué)

"La Bonne Fermière"

C'est une revue d'économie domestique et d'agriculture féminine qui intéresse toutes les bonnes ménagères et fermières de langue française. Fondée par le conseil provincial des Cercles de Fermières, elle a pour but de répandre l'enseignement et les idées de cette oeuvre sociale économique. Elle s'occupe donc des soins de la maison et des gens qui l'habitent et de leur développement intellectuel. Le sommaire du numéro d'avril contient les articles suivants : Le remède est en nous, Yolande; Divisions de la maison, Eva Paré; Suzanne chez elle, Marie Favre-Bully; L'air pur, Blanche Lajoie; Renouveau (poème), Alphonse Désilets; Mon jardin, Berthe La Glaneuse; Au cadran des abeilles, Cyrille Vaillancourt; Au potager, Mathurin Labèche; Fleurissons nos parterres, Gabriel Billeault; Avantages que procure la campagne, Rosette Bailly; Pâques dans les bois, Albert Ferland; Bonheur de la vie rurale, Germaine Moisan; Education familiale, abb. Martial Levé; Marie Rollet, Mme Joseph Courteau.

Le prix de l'abonnement est de 50 sous par année. On peut envoyer sa contribution par chèque ou bon postal à *La Bonne Fermière*, 4 1-2, rue Racine, Québec.

(Communiqué)

Coupon graphologique

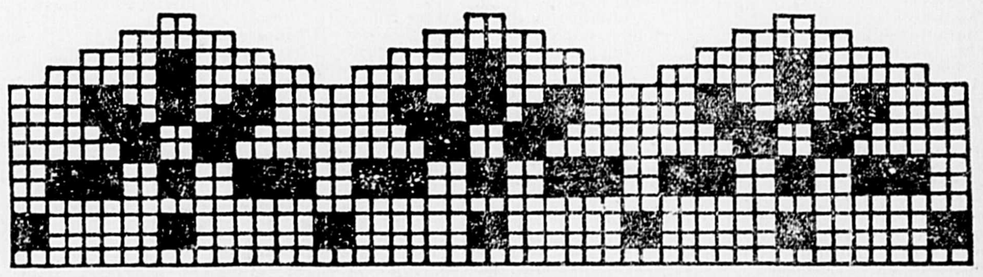
Esquisse graphologique
de JEAN DESHAYES,
— AU —
"NATIONALISTE"
25 AVRIL 1920 ***Bon pour un mois***

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé. Ne pas envoyer de copie.

Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal

CROCHET



Cette dentelle sera bien à propos employée comme garniture de linge (courant) de maison : serviettes, taies d'oreillers, etc., etc.

Confectionner le dessous en satin d'une couleur s'harmonisant avec le reste de la chambre.

THE OTHER SIDE OF THE MEDAL

To the English readers — News and information the press and the news agencies at large hide from their patrons.

NEWS LETTER OF THE FRIENDS OF IRISH FREEDOM NATIONAL BUREAU OF INFORMATION

INTRODUCING MR. DAWSON

If Richard Dawson, whoever he may be, were to dump filth into the streets of any American city, he would be hailed into court as the creator of a public nuisance and of a menace to the public health. Yet this same Richard Dawson — and again we must say, "whoever he may be", for, though it may be a confession of abysmal ignorance, we really don't know him — this same Richard Dawson has just put forth, through the membership of an American publishing house which ought to know better, a volume containing the most disgusting mass of literary offal which it has been our misfortune to run across. The book is one which we have frequently seen mentioned as having been "in preparation". It rejoices in the glorious title "Red Terror and Green, the Sinn Fein-Boishevist Movement". It is meant to be an indictment of Irish Republicanism. In effect, however, it will be helpful to it. No fair-minded American can travel its rivers ofrenom, its valleys of abuse and its hills of ludicrous inference without becoming thoroughly disgusted with the book and with the man who wrote it. Though its avowed purpose is to discredit the established Republican government of Ireland, it fails miserably in its task. Such a failure is it that it is a striking tribute to the truthfulness of Senator Borah's assertion that "Ireland is a litigant with a perfect case". Were it not a gross insult to Professor Turner, we might suggest that Dawson is of the Turneresque School of historical writers. But, where Turner is somewhat subtle, Dawson is ludicrous. A handful of Germans celebrated St. Patrick's Day in Berlin. Dawson cites this as "proof" of an Irish-German alliance. Arthur Griffith and other Irish economists have from time to time talked about "the rights of the people". Hence they are charged with being Bolshevist Allies, because Trotsky and Lenine are found speaking in the same terms. Because James Lintan Lalor, who died about 70 years ago, put forward some theories on land ownership, which Henry George afterwards conveniently borrowed, and which Lenine is reputed to have approved, we are urged to see a deep-laid Bolshevist plot in Ireland at the present day. Because James Connolly, who was shot to death by British soldiers in Dublin, happened to be a Socialist, we are asked to believe that 80 per cent of the Irish people are Bolshevist followers. That which on page 1 is "said to be" the truth, becomes "established fact" when next referred to in the volume. So far as we can recall after a hasty reading, Dawson's written "prooofs" with one exception consist of unauthenticated news-paper articles. The single exception is that in which he cites a supposedly official document which, in fact has no bearing whatever on the case he tries to make. Were it not that the book sells for $2.50, and that no publishing house should be encouraged to publish such stuff, it might be recommended that those desiring to see British propaganda at its best — or worst — look over this most amazing volume. The book is confessedly an English product. It is a monument of gossip and a mausoleum of fact; a mass of rubbish to clutter the library shelf. The literary junk collector should be notified.

* * *

Kipling once wrote that the average English workingman has a vocabulary of "800 words and the expletive". Whether or not this estimate be an accurate one, it is sufficient to prompt a comparison with the Gaelic-speaking residents of Ireland. Douglas Hyde, in the course of his comparatively recent investigations for the compilation of a Gaelic dictionary, discovered, to his amazement that the Gaelic-speaking peasant folk have vocabularies of from 8,000 to 10,000 words. This seems all the more remarkable when it is remembered that Milton used only 9,000 words and even the great Shakespeare no more than 16,000.

Close on the heels of English warnings to the American mercantile marine that any attempt at competition with British commerce in any part of the world would be met with every effort "to crush or mould opposition", comes the news of open commercial warfare by the British against American commerce in the Levant. Recent despatches of the Associated Press report that efforts of American interests to erect temporary transit warehouses in the near East and of the United States Shipping Board to get a footing in Constantinople, are blocked at every turn. The situation at Batoum, where the British are in control seems to be no less unsatisfactory. Even those ships carrying the supplies of the American Committee for Belief in the Near East for free distribution to the Armenians, are forced to pay a transit tax to the Batoum government. The opening of the [illegible] of the Bosphorus and the [illegible] control of Constantinople has brought about a bitter trade war. It is stated that, after Great Britain, the United States has, at the present time, more shipping in Levantine waters than any other nation. The following paragraph from a recent A. P. despatch throws interesting light on the situation: "American good are criticizer adversely by British merchants, who resent the popularity of certain American commodities and try to prove to their trade that other brands are better. Articles are published alleging the poor quality of goods offered by American firms and urging the substitution of British. Some of the papers here print articles advocating the acceptance by the United States of a mandate for the sterile, devastated area, while the other powers divide the rich sections of Turkey and the important strategic points among themselves."

* * *

Strikes are multiplying upon strikes in India. And the repressions of native gatherings grow more bloody with each report. A recent despatch through British sources lists eighty-six strikes in the neighborhood of Jamshedpur. These, it must be remembered are almost exclusively against English-controlled industries. British troops fired twice within the course of one day on crowds of strikers in that city, it is reported, killing seven or eight persons and wounding half a hundred. Upon the theory, evidently, that a bad name sticks to a dog, British reports are now giving space to the power of Bolshevik propaganda among the Indians who object to British rule. When the purpose is to becloud the main issue one name is as good as another, especially when that word happens to be the one which arouses the fiercest popular prejudice of the moment. Elsewhere in this issue there is comment on a case of similarly irresponsible reasoning as applied to Ireland.

The recent annual Congress of the Irish Farmers' Union shows the country, under the stimulus of the Republican Government, awake to its powers and possibilities. Irish farming is at last rising to its own defense against the English controlled trusts. Following the obvious effort of the British Food Control to control the Irish cattle industry out of existence, the "Freeman's Journal" reports a semi-official movement now on foot to get hold of and monopolize the butter and cheese business in Great Britain, with power to exclude Ireland from the combine while compulsorily buying all Irish butter for Great Britain. The Farmers' Union has taken measures against this and other menaces to Irish agriculture. The meat packing factory project in Waterford is to have the full support of the Union not only as a protective measure against official restrictions against trade in live stock but because cold storage facilities will be an asset to many other farming industries beside the dead meat trade. A recent editorial in the "Freeman's Journal" has this to say about the projected packing industry for Ireland: "The dead meat trade will bring about a revolution in Irish farming. It will stimulate still more the turn toward the finishing of stock for the meat market, and this will bring about more tillage to improve the carrying capacity of the land and enable the fattening of stock to proceed with little or no seasonal interruption. It will bring the population back to the country, which will create a market — the home market, the best of all markets — for home industries, and an industrial population will arise and will be the best customers for the produce of the land. The two will be mutually sustaining. The by-products of the dead meat factories will supply the material for many industries, chemical and manual, including hides, horns, hooves, fats, bristles, wool, feathers. It will save farming from the ever-present danger of freedom of entry to the stores from the Dominions. It will protect cattle rearing against the repressive orders that always inflict considerable loss and are a constant menace to its vitality. The factories for dead meat and cold storage and for the manufacture of fertilizers and the National Land Bank for the improvement of Irish landholding and farming conditions are the country's answer to the constant threats in British Government orders against the main source of the country's income."

* * *

The Irish policy of English labor will be formally defined according to recent despatches from England, at the Labor Party Conference to be held in June. The resolution to be submitted at that conference by the Parliamentary Labor Party, according to the indications given by the National Executive will follow the somewhat non-committal attitude adopted by the report of the recent labor delegation in Ireland which, while whole-heartedly condemning the British policy of oppression, contented itself with recommending the "most complete self-determination for Irish people in all Irish affairs". On the other hand, the Independent Labor Party continues to be unequivocal in its endorsement of the Irish Republic. A recent issue of the "Labor Leader", the official organ of the Independents, devotes its front page to an editorial on India and Ireland under the following heading: "WHEN A NATION HAS MADE UP ITS MIND TO ATTAIN ITS FREEDOM THERE IS NO POWER ON EARTH, NO, NOT EVEN GREAT BRITAIN, WHICH CAN STAND IN HER WAY. The only question is: Is that freedom to be obtained with the good will of Britain or not?" The part of the editorial which is devoted to Ireland ends with following sentence: "The British Labor Movement, we repeat, has a heavy responsibility, but it has also a glorious opportunity."

* * *

The individual episodes in the British reign of terror in Ireland are often not without their humorous side. The residence of Major Erskine Childers, D. S. C., recently received a nocturnal visit from a British tank, accompanied by a number of British troops. In the letter of complaint which the Major sent to the British General Headquarters in Dublin, be touched the most important and at the some time the most vulnerable point in the whole British theory of military occupation and terrorism in Ireland. The letter begins by a recital of the circumstances of the raid upon his home. "I received the honor of a visit lastnight from a tank belonging to your command, at the somewhat inconvenient hour of 1 a.m. I do not demur at this. War is war." The letter goes on to tell of the incivility of a young subaltern who stolled into Major Childer's drawing room smoking a cigarette and who, when requested to desist, dropped it, still burning, on the carpet. Then follows this paragraph: "Thepoint may seem trivial. But it is so? When armies are eventually withdrawn from occupied territory — and may I, without the least offense, express the hope that yours will be eventually withdrawn from ours? — it is of the most vital importance to the future relations of the nations concerned that an army should have behind it a record for civility and humanity in the performance of the most obnoxious duties. Surely none can be more obnoxious and more easily provocative of exasperation than these midnight raids upon civilian's houses, about 19,000 of which have taken place, I understand, in the two years, often, as in my case, on false information, and often resulting in indignities and hardships worse than anything I experienced." The reply of this indictment of British policy was a brief note of regret for this single occurence ending with this sentence: "The G. O. C. agrees that you, that such behavior of officers is unbecoming, and he trusts that you will not have cause to complain again". The real causes of Major Childer's complaint have in no way decreased. Each day's news despatches bring stories of terrorized women and children, of outrage committed by the military in private houses far more serious than the disrespect of a lighted cigarette and which, as Major Childer's pointed out, are likely to be contributory causes of a national hatred which may outlive the already failing military occupation of Ireland.

Mr. Lloyd George must be delighted with the terrorism which English armies are carrying on in Ireland. For he is a man who claims to love tumult. "When the world in storm I repoice", he noce said. "I love all this smashing of windows and tumult of nations. I remember the saying of a great Welsh preacher, 'such disturbances of the world always mean some great movement in the realms above' — a reflection on earth of some heavenly strife. I believe that is true". With such a strong spoken love for disturbance, it is natural to assume that Mr. Lloyd George is lending his influence to perpetuate it. But, in spite of the tumult which his cohorts have produced in Ireland, and which is so obviously manufectured that the world knows it for what it truly is, there is in the tremendous upheaval something which portends divine intervention. The justice of Ireland's plea appeals not alone to just men but to just God; and as truly as truth and justice prevail so will Ireland's cause prevail.

Since the beginng of this month President de Valera has addressed the legislatures of two States. On the first day of April he spoke in the house of delegates of the Maryland legislature. The President was met at the Statehouse in Annapolis by a committee of delegates appointed by Speaker Tydings to welcome him. He was at once escorted to the offices of Governor Richie who expressed the deepest sympathy for the Irish people in their struggle for freedom and hoped that the day will soon come when Ireland will take its place among the free republics of the world. On April sixth the Delaware legislature ajourned all other business including a vote on the suffrage amendment, to give hearing to the President of the Irish Republic and to Dr. J. A. H. Irwin, the Presbyterian minister from County Antrim. President de Valera's remark, after his formal address to the legislature, that Irish women already have an equal voice in the Republican government, delighted the number of suffrage advocates who thronged the Statehouse.

Don't thrown this away. Pass it along to a friend.

The Australian Convention of the Australasians of Irish Blood

England's colonists fearlessly declare their purpose to aid Ireland win recognition as a free and independent nation.

"The Dearborn Independent", published by Henry Ford, gives authentic account which should be read by all Americans.

INTRODUCTION

Henry Ford of Detroit has done so many big things for the world that it is difficult to write of him without being tempted to discuss many of the problems his wonderful genius has solved. There are, however, two tasks now occupying much of his attention, viz., (1) building a big auto and tractor plant at Cork, Ireland; and (2) giving world-wide circulation to a clean weekly newspaper, The Dearborn Independent. The Ford editors, realizing the world-wide significance of Ireland's struggle for recognition as a Republic, are publishing much news pertaining to Ireland. In its January 17th edition it carried a comprehensive story of the Irish Race Convention held in Australia, November 3, 1919, which, save in a few American papers, has never been fully reported from a disinterested, impartial viewpoint. The Friends of Irish Freedom, National Bureau of Information, believing that the report in Mr. Ford's paper should be widely read, has reprinted it. It will give Americans a splendid vision of what is transpiring in a British Dominion.

DANIEL T. O'CONNELL,
Director.

IRISH IN AUSTRALIA DEMAND FREEDOM FOR ERIN
(By J. Grattan Grey).

Melbourne, Australia, December— (By Mail).

Monday, November 3, 1919, long will be remembered as the day of the most important event that has yet occurred in the historical annals of the Irish race at the antipodes. People of Irish birth and descent assembeld in thousands to proclaim their earnest sympathy and co-operation with the people of Ireland in their demand for self-determination in the government of their own country.

Convened by the Most Reverend Dr. Mannix, Catholic Archbishop of Melbourne, the Irish-Race Convention could not have been more thoroughly representative of the whole of Australasia, lay, and clerical. Specially appointed delegates poured into Melbourne from every part of the Australian Continent, from the far-off Dominion of New Zealand and from the island state of Tasmania, which was intimately associated with Ireland in the days when, known by its original name of Van Diemens Land, it was the place of enforced exile of such self-sacrificing Irish patriots as William Smith O'Brien, John Mitchell, John Martin, Thomas Francis Meagher (after his escape to America, known there as "Meagher of the Sword"), and other transported leaders of the 1848 movement; and in later times of John Boyle O'Reilly and other prominent Irishmen connected with the Fenian rising, who were sent to Tasmania, and some also to Western Australia, under various sentences.

Altogether, about two thousands delegates gravitated to Melbourne, accompanied by members of the whole Australasian hierachy — archbishops, bishops, deans, priests, college professors in holy orders and secular, bringing in their train Irishmen from all points of the compass who although not officially appointed delegates, desired to take part in this monster demonstration on behalf of their native land.

And let there be no misapprehension about the matter. Although for the greater part essentially Catholic in its composition, the huge demonstration was so divested of any purely religious or sectarian attributes that thousands of Irish Protestants, many of them natives of Ulster or descendants of Ulstermen, raised their voices, both at the convention and at the great open-air assemblage in the evening, in support of the resolutions which voiced the Australasian sentiment of self-determination for Ireland.

A few weeks before, the announcement was made by the Most Reverend Dr. Mannix that the convention would be of the greatest importance to all interested in the Irish question.

"If public opinion counts for anything," he said, "the convention is going to give Lloyd George and those associated with him in England *something to think about*. If they fail to hear the voice of the convention, the people participating in it will never settle down to perfect peace till justice is done to that little country to which they owe so much.

"When America voiced an opinion of self-determination for Ireland, Sir Edward Carson said that she ought to mind her own business. Englishmen did not tell America to mind her own business when they were running away before the Germans, calling to America for assistance. Then they were mute and plausible. He did not know whether America was minding her own business when she came into the war, but she certainly was when edeavoring to bring John Bull to his duty. If the public opinion of the Commonwealth and the Dominions of New Zealand and of South Africa is to count for anything, Mr. Lloyd George and some other people in England will, as a result of the convention, have plenty of food for thought. It will be, without doubt, the most representative meeting yet held in Australia. If those people in London refuse to listen to the demand of the Irish-Race Convention, then those people can take it for granted that the people of Australasia, of America, and of South Africa will never settle down to perfect peace till justice has been done to Ireland. Not only are the people of America and of South Africa hostile to England, but there is not one of the small nations which is favorable to her, or would take part with her against Ireland."

It was at first intended that the convention should meet in the Cathedral Hall, but large as it is, it was considered to be too small to accommodate the two thousands delegates and the thousands of others who were anxious to be present. Therefore the spacious auditorium in Collins street was secured for the purpose. I was fortunate in being one of those to whom invitations were issued by Archbishop Mannix. I say fortunate, because I would not have missed such an exhibition of downright earnestness and fervent patriotism for more than I can tell, to say nothing of the exceptional flow of oratory and the outbursts of cheering that frequently took place when telling points were made by the speakers. The whole atmosphere of the convention brought vividly to my mind my personal recollections of that great convention in the Round Room of the Rotunda, in Dublin, toward the end of 1900, when John Redmond was appointed leader of the Irish Parliamentary party in the British House of Commons.

Arriving at the Auditorium, a considerable time in advance of the hour fixed for the opening of the convention, I found pouring into the building as fast as the crowded condition of the entrances would permit, a stream of orderly and well-dresed men and women which bore a considerable resemblance to the crowd I saw just nineteen years ago streaming into the Round Room of the historic Rotunda to take part in the national demand for Home Rule and the election of Redmond, upon the healing of the split in the Irish party to the position of leadership formerly held by such men as Parnell, Isaac Butt, Vincent Scully and Justin McCarthy. Things have changed a good deal since then upon the Irish question, alike in Ireland, itself and throughout Australasia. In both hemispheres, the demand is no longer simply for Home Rule, but for independence and self-determination for Ireland. There, as in Australasia, the claim for independence is based not only upon racial and geographical grounds sufficient in themselves to confer upon Ireland a distinct and separate nationality, but also upon the results of the parliamentary elections in Ireland last December, and upon the repeated declarations made during the war and after the signing of the armistice, that one of the objects of the war was to secure self-determination for the smaller nations. Therefore, the people of Ireland and their kindred in Australasia call upon the Allies and the United States to prove the sincerity of their declaration by granting self-determination to Ireland, which has a stronger claim upon the bestowal of such a grant than those smaller nations to which self-determination has been given, although they do not, like Ireland, stand alone in the midst of an ocean, but are created by the disruption of two central powers which have emerged from the war so disastrous for themselves.

To the strains of the band stationed in front of the Auditorium, playing "The Wearing of the Green" and other national airs, the swelling crowd continued slowly to work its way into the building until there was not a vacant space left even for standing room in the passages. On the ground floor every seat had its occupant, and the two galleries overhead (one above the other), reserved principally for the accommodation of women, were filled to their capacity. Many hundreds were unable to obtain admission.

As the procession ascended the stairway, and those forming it took the places allotted to them on the spacious stage, the whole audience rose to its feet and sang "God Save Ireland" with great precision and enthusiastic earnestness. Then followed a most telling and eloquent opening address by Archbishop Mannix, which he began by saying that they were assembled there for a declared and definite purpose — to support Ireland's claim as expressed at the last general election in Ireland. This was no time for halting words or balanced phrases, he said. They were with the Irish people or against them. They would help them openly or leave them to their fate. They were not there through hate of any land or any people, no matter how deeply they and their fathers had been wronged. They were there for love of Ireland. In pleading Ireland's cause they claimed that they were helping to remove the blackest stain upon the Empire to which these southern lands belonged, and for whose honor and existence they had fought. The Irish question was not a mere Imperial matter, much less a domestic question for British politicians to temporize with and wrangle about. It was a question in which America and the nations were vitally interested, and with which the lasting peace of the world was very intimately bound up. Ireland and Irish Australia had no reason to be ashamed of the chairman either as Premier of Queensland or as the prospective Prime Minister of the Comonwealth.

England was equally bound by every obligation of honor and of gratitude to listen when Australia and New Zealand demanded freedom for Ireland. They fought side by side with England for the Empire. They fought for the freedom of the Belgians and the Poles and the Jugo-Slavs, but 60,000 Australians and other thousands of New Zealanders did not give their lives that Ireland's chains might be more firmly riveted than ever. They were there to support the policy which the Irish people adopted deliberately and with striking unanimity at the last general election. For them to attempt to revise that policy or to suggest an alternative would be an impertinence at any time, but especially now when self-determination — which was really Sinn Feinism — was on everybody's lips. Ireland claimed the right to live her own life and shape her own destiny without interference from outside. She stood apart in blood and race soul and ideals. Ireland's right to walk her own way unfettered did not come from President Wilson or the "Big Four," and it could not be taken from her either in Paris or in Washington. Ireland under English rule never had any inducement to part with her nationhood. Her faith was banned, her trade was stifled, her people impoverished, buried in paupers' graves, or driven as exiles to the ends of the earth. She was ruled with a rod of iron in the interests of a petted minority, alien in blood and faith and sympathy. Was it any wonder that in these circumstances every generation in Ireland had its own uprising, in which Ireland fell back, bled and exhausted, but sullen and expectant of another opportunity and a better day? At the present moment they were told that the King's Writ did not run in Ireland, and that the Irish people were no more reconciled to English rule than they were in the days of Oliver Cromwell of pious memory.

At the present moment it took 100,000 British troops to keep up the pretense of maintining English rule, and in the face of this what was Englad's answer? Either more tanks and machine guns, or else the promise — a promise from those by whom Ireland had been many times betrayed — of some paltry concession, provided that it met with the approval of that small minority in whose interests Ireland was held and tortured. English rule in Ireland was condemned by its fruits. Those who knew the true significance of Easter Week and of the present military domination in Ireland would be ready to say, although they had no special sympathy for Ireland, that the time had passed when the world should tolerate this tragedy of English rule in Ireland. At all events, Ireland had turned her back upon beggarly concessions and halting and blundering attempts to mitigate the evils of foreign and hostile rule. Her objection was—this he said deliberately—not really to bad government from outside, but to any government from outside. Her motto was "Ireland a nation, self-governed, peaceful, reliant, progressive, friendly with all nations without exception, seeking no quarrel with any of them, but brooking no interference from them in her own national affairs."

President Wilson said that there ought to be no lasting peace that "does not accept the principle that governments derive all their just powers from the consent of the governed." That was Ireland's case in a nutshell. On that principle Ireland based her claim for self-determination, and for the indictment she laid against England, to which indictment England had offered no answer but the rattle of English guns. Must it be said, in spite of all our godly posturing, that after all, might still was right when might was in British arms and Ireland had no stronger weapon than a righteous cause? England, knowing that she had no case, barred the door of the Peace Conference against Ireland, and once again "might was right," and that at the Conference which was to end all wars as well as the martyrdom of the weak nations. For more than 700 years England had been made to feel that Ireland was a nation. English politicians had tried every means of extinguishing the national spirit, but on their own confession they were no nearer to success then in the days of Oliver Cromwll. They were so solicitous for Ireland's welfare that they feared that Ireland could not stand alone—that Ireland could not do without her fairy godmother—who had been squandering her wealth to support her poor relation. Ireland had counted the cost, and she would take the risk and relieve the fairy godmother of her self-imposed task.

They pretended to believe that in independent Ireland the Protestant minority would be made to suffer. Their susceptibilities for minorities elsewhere were not so keen and tender, but Irish Catholics had this to their credit — that they had never persecuted their fellow-countrymen for conscience's sake. They said that England could not tolerate at her very door the setting up of a free, independent and probably hostile state. That argument they could also understand, but they marveled at the audacity in bringing it forward. It meant once more that where England was concerned might was right; that, being a strong nation, she had the right to seize any territory that she thought would give her greater security in her island home or in her far-reaching dominions. It would give her the right to seize, if she were able, and fortify the Belgian and the French coasts, as well as the Irish. There was no reason for thinking that an independent Irish republic would be hostile to England, or to any other nation. Even if she were, those who were so insistent on the League of Nations, and so hopeful of its results, might have had the fairness to admit that a league that was going to keep the whole world in order should be able to shield England from the attacks of her little neighbor, and to keep that little island in the Atlantic in order.

The fact was that Ireland, like Australia, was a peace-loving country. In war and in peace, in working for material good, or in facing a common danger, England could surely expect more help from a friendly independent neighbor than from a hostile Ireland held down by force, from a sullen Ireland, within the Empire but not to it. England, or rather English politicians, had laid down the principle that Ireland could not have the benefit of any act for her better government, unless that act had the approval of a certain small minority in the northeast corner of Ireland. By adopting that principle, or because so many of England's politicians adopted it, England had put Ireland outside the British Constitution. In acting in this undemocratic manner England had not merely based herself but had violated the root principles of the British Constitution. By her own deliberate act England had now placed Ireland outside the pale of the British Constitution and, having done so, England was surprised that she was taken at her word.

At the conclusion of Archbishop Mannix's address, the immense audience rose and waving hats and handkerchiefs, cheered the popular prelate for several minutes. Then the Archbishop invited the ex-Premier of Queensland, Mr. T. J. Ryan, to take the chair, and that gentleman was vociferously cheered on doing so. He made a very eloquent speech, punctuated from time to time by loud cheers, and concluded by calling upon Archbishop Redwood, of Wellington, New Zealand, to move the first resolution.

Archbishop Redwood was accorded a most enthusiastic reception. He said that although he was an Englishman he was, on the Irish question, by conviction and sentiment, as Irish as the best Irish themselves. He knew the lamentable story of Ireland's wrongs and woes for many centuries at the mands of the misgovernment of England. By England he meant the goverment, not the English people at large. The vast majority of Englishmen had been craftily and systematically kept in the dark regarding Ireland. They were helpless victims of a false tradition, of accumulated lies and misrepresentations for centuries. At the back of the misgoverning gang in England there had been the venal and corrupt press misleading the people, and at the same time there had been a suppression of every argument for Ireland's right of self-determinationn and national independendence. All good Australasians ought to be Sinn Feiners. We were told that the object of the war was the utter destruction of Prussianism, but the small nation at England's door was the goaded victim of the most barefaced resolution, in which was incorporated that the "delegates to the Australasians Irish Race Convention, assembled in Melbourne, affirm the right of the people of Ireland to choose their own form of government and to govern their country without interference from any other nation."

(Issued by the Section of Information, Williard De Lue, Chief Friends of Irish Freedom, National Bureau of Information).

MME A. L. Wildrick, de Los Angeles, Cal., dit qu'elle passait la moitié de son temps au lit, et qu'avant de prendre du Tanlac elle n'avait pu trouver aucun soulagement. Elle déclare qu'elle se porte aussi bien que jamais, et qu'elle a engraissé de quinze livres.



La déclaration remarquable qui suit fut formulée tout récemment par Madame A. L. Wildrick, qui demeure au No 222 rue North Alvarado, Los Angeles, dans la Californie. Madame Wildrick est âgée de 69 ans, et est la mère de sept enfants. Sa photographie est publiée plus haut.

"Depuis un an ou plus", dit Madame Wildrick, "ma santé était très mauvaise. Je souffrais surtout d'indigestion chronique, et mon état était tel que je devais passer *la moitié de mon temps au lit*. Tous les remèdes que je pris n'y firent rien, et je devins si nerveuse que parfois je savais à peine ce que je faisais. Je n'avais plus d'appétit, et souffrais terriblement d'indigestion presque tout le temps, et mon état physique était devenu lamentable. S'il m'arrivait de manger quelque peu, j'en éprouvais après des douleurs atroces et je dois vous dire que je déclinais rapidement.

"Eh bien, je ne peux trouver de mots propres à exprimer l'état misérable dans lequel j'étais, ou pour vous dire ce que le Tanlac a fait pour moi, car je me sens mieux portante, aujourd'hui, que jamais. Je n'ai pris que trois bouteilles et demie de ce médicament, et j'ai engraissé de quinze livres, et tous me disent que je n'ai jamais eu aussi bonne apparence depuis des années.

"Depuis que j'ai pris du Tanlac, j'ai constaté que plusieurs de mes amis intimes en prennent aussi, et tous me disent qu'ils en sont charmés. Je suis certainement heureuse de pouvoir recommander le Tanlac, et d'en louer la qualité. Oui, je veux aussi que vous vous serviez de ma photographie, afin que mes amis voient comme je me porte bien. Quiconque pourrait me voir maintenant après m'avoir vue il y a quelques semaines, serait sûrement convaincu que le Tanlac doit réellement être un médicament merveilleux."

Le Tanlac est maintenant en vente à Montréal dans les pharmacies du Dr Leduc ; dans les pharmacies de MM. Quenneville, Guérin et Bélanger, et dans les pharmacies Jassbys ; à Verdun, chez M. Henri-P. Fabien, pharmacien ; à Lachine, chez M. Henri Le Cavalier, pharmacien, et à Longueuil, chez M. J.-A. Huot, sous la direction personnelle d'un représentant spécial du Tanlac. (ann.)

Kamenev, le "Bonaparte rouge"

Cette armée (bolchevik) si déréglée, à quoi doit-elle ses succès? demande le "Matin". Seulement à l'incapacité et à la faiblesse de ses adversaires? Peut-être un peu, mais surtout et d'abord à la haute valeur de son chef.

Derrière Trotzky, qui commande officiellement les troupes bolcheviks, il y a son chef d'état-major, Kamenev, ancien colonel breveté de l'armée régulière, un homme celui-là, qui a atteint de force morale que de connaissances techniques. Ce maître de la situation militaire de la révolution, généralissime de fait, quelques-uns l'appellent déjà le "Bonaparte rouge".

De Bonaparte pourtant, il n'a ni la jeunesse, ni l'ambition. Mais on veut exprimer de cette façon la considération très grande qu'on a pour lui.

Feuilleton du NATIONALISTE

ROBUR-LE-CONQUÉRANT

Par JULES VERNE

10 SUITE

Oui ! ce fut un deuil général, et le mot deuil n'est pas exagéré, car, à part quelques cerveaux brûlés comme il s'en rencontre même aux Etats-Unis, on n'espérait plus jamais revoir ces deux honorables citoyens.

Cependant, après son passage au-dessus de Paris, on n'entendit plus parler de l'*Albatros*. Quelques heures plus tard, il avait été aperçu au-dessus de Rome, et c'était tout. Il ne faut pas s'en étonner, étant donnée la vitesse avec laquelle l'aéronef avait traversé l'Europe du nord au sud, et la Méditerranée de l'ouest à l'est. Grâce à cette vitesse, aucune lunette n'avait pu le saisir sur un point quelconque de sa trajectoire. Tous les observatoires eurent beau mettre leur personnel à l'affût nuit et jour, la machine volante de Robur-le-Conquérant s'en était allée ou si loin ou si haut, — en Icarie, comme il le disait, — qu'on désespéra d'en jamais retrouver la trace.

Il convient d'ajouter que, si sa rapidité fut plus modérée au-dessus du littoral de l'Afrique, comme le document n'était pas encore connu, on ne s'avisa pas de chercher l'aéronef dans les hauteurs du ciel algérien. Assurément, il fut aperçu au-dessus de Tombouctou ; mais l'observatoire de cette ville célèbre, — s'il y en a un, — n'avait pas encore eu le temps d'envoyer en Europe le résultat de ses observations. Quant au roi du Dahomey, il aurait plutôt fait couper la tête à vingt mille de ses sujets, y compris ses ministres, que d'avouer qu'il avait eu le dessous das sa lutte avec un appareil aérien. Question d'amour-propre.

Au delà, ce fut l'Atlantique que traversa l'ingénieur Robur. Ce fut la Terre de Feu qu'il atteignit, puis le cap Horn. Ce furent les terres australes et l'immense domaine du pôle, qu'il dépassa, un peu malgré lui. Or, de ces régions antarctiques, il n'y avait aucune nouvelle à attendre.

Juillet s'écoula, et nul oeil humain ne pouvait se vanter d'avoir même entrevu l'aéronef.

Août s'acheva, et l'incertitude au sujet des prisonniers de Robur demeura complète. C'était à se demander si l'ingénieur, à l'exemple d'Icare, le plus vieux mécanicien dont l'histoire fasse mention, n'avait pas péri victime de sa témérité.

Enfin les vingt-sept premiers jours de septembre s'écoulèrent sans résultat.

Certainement, on se fait à tout en ce monde. Il est dans la nature humaine de se blaser sur les douleurs qui s'éloignent. On oublie, parce qu'il est nécessaire d'oublier. Mais, cette fois, il faut le dire à son honneur, le public terrestre se retint sur cette pente. Non! il ne devint point indifférent au sort de deux blancs et d'un noir, enlevés comme le prophète Elie, mais dont la Bible n'avait pas promis le retour sur la terre.

Et ceci fut plus sensible à Philadelphie qu'en tout autre lieu. Il s'y joignait, d'ailleurs,de certaines craintes personnelles. Par représailles, Robur avait arraché Uncle Prudent et Phil. Evans à leur sol natal. Certes, il s'était bien vengé, quoique en dehors de tout droit. Mais cela suffirait-il à sa vengeance? Ne voudrait-il il pas l'exercer encore sur quelques-uns des collègues du président et du secrétaire du Weldon-Institute? Et qui pouvait se dire à l'abri des atteintes de ce tout-puissant maître des régions aériennes ?

Or, voilà que, le 28 septembre, une nouvelle courut la ville. Uncle Prudent et Phil Evans auraient reparu, dans l'après-midi, au domicile particulier du président du Weldon-Institute.

Et le plus extraordinaire, c'est que la nouvelle était vraie, quoique les esprits sensés ne voulussent point y croire.

Cependant il fallut se rendre à l'évidence. C'étaient bien les deux disparus, en personne, non leur ombre... Frycollin lui-même était de retour.

Les membres du club, puis leurs amis, puis la foule, se portèrent devant la maison de Uncle Prudent. On acclama les deux collègues, on les fit passer de main en main, au milieu des hurrahs et des hips !

Jew Cip, était là, ayant abandonné son déjeûner — un rôti de laitues cuites — puis, William T. Forbes et ses deux filles, miss Doll et miss Mat. Et, en ce jour, Uncle Prudent aurait pu les épouser toutes deux, s'il eût été Mormon ; mais il ne l'était pas et n'avait aucune propension à le devenir. Il y avait aussi Truk Milnor, Bat T. Fyn, enfin tous les membres du club. On se demande encore aujourd'hui comment Uncle Prudent et Phil Evans purent sortir vivants des milliers de bras par lesquels ils durent passer en traversant toute la ville.

Le soir même, le Weldon-Institute devait tenir sa séance hebdomadaire. On comptait que les deux collègues prendraient place au bureau, Or, comme ils n'avaient encore rien dit de leurs aventures,--peut-être ne leur avait-on pas laissé le temps de parler? — on espérait aussi qu'ils raconteraient par le menu leurs impressions de voyage.

En effet, pour une raison ou pour une autre, tous deux étaient restés muets. Muet aussi le valet Frycollin, que ses congénères avaient failli écarteler dans leur délire.

Mais ce que les deux collègues n'avaient pas dit ou n'avaient pas voulu dire, le voici :

Il n'y a point à revenir sur ce que l'on sait de la nuit du 27 au 28 juillet, l'audacieuse évasion du président et du secrétaire du Weldon-Institute, leur impression si vive quand ils foulèrent les roches de l'île Chatam, le coup de feu tiré par Phil Evans, le câble tranché, et l'*Albatros,* alors privé de ses propulseurs, entraîné au large par la brise du sud-ouest, tandis qu'il s'élevait à une grande hauteur. Ses fanaux allumés avaient permis de le suivre pendant quelque temps. Puis, il n'avait pas tardé à disparaître.

Les fugitifs n'avaient plus rien à craindre. Comment Robur aurait-il pu revenir sur l'île, puisque ses hélices devaient encore être hors d'état de fonctionner pendant trois ou quatre heures ?

D'ici là, l'*Albatros,* détruit par l'explosion, ne serait plus qu'une épave flottant sur la mer, et ceux qu'il portait, des cadavres déchirés que l'Océan ne pourrait pas même rendre.

L'acte de vengeance aurait été accompli dans toute son horreur.

Uncle Prudent et Phil Evans, se considérant comme en état de légitime défense, n'avaient pas eu un remords.

Phil Evans n'était que légèrement blessé par la balle lancée de l'*Albatros.* Aussi tout trois s'occupèrent de remonter le littoral avec l'espoir de rencontrer quelques indigènes.

Cet espoir ne fut pas trompé. Une cinquantaine de naturels, vivant de la pêche, habitaient la côte occidentale de Chatam. Ils avaient vu l'aéronef descendre sur l'île. Ils firent aux fugitifs l'accueil que méritaient des êtres surnaturels. On les adora, ou peu s'en faut. On les logea dans la plus confortable des cases. Jamais Frycollin ne retrouverait une pareille occasion de passer pour le Dieu des noirs.

Ainsi qu'ils l'avaient prévu, Uncle Prudent et Phil Evans ne virent pas revenir l'aéronef. Ils devaient en conclure que la catastrophe avait dû se produire dans quelque haute zone de l'atmosphère. On n'entendrait plus parler de l'ingénieur Robur ni de la prodigieuse machine que ses compagnons montaient avec lui.

Maintenant il fallait attendre une occasion de regagner l'Amérique. Or, l'île Chatam est peu fréquentée des navigateurs. Tout le mois d'août se passa ainsi, et les fugitifs pouvaient se demander s'ils n'avaient pas changé une prison pour une autre, dont Frycollin, toutefois, s'arrangeait mieux que de sa prison aérienne.

Enfin, le 3 septembre, un navire vint faire de l'eau à l'aiguade de l'île Chatam. On ne l'a pas oublié, au moment de l'enlèvement à Philadelphie, Uncle Prudent avait sur lui quelques milliers de dollars papiers — plus qu'il ne fallait pour regagner l'Amérique. Après avoir remercié leurs adorateurs qui ne leur épargnèrent pas les plus respectueuses démonstrations, Uncle Prudent, Phil Evans et Frycollin s'embarquèrent pour Aukland. Ils ne racontèrent rien de leur histoire, et, en deux jours, ils arrivèrent dans la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Là, un paquebot du Pacifique les prit comme passagers, et, le 20 septembre, après une traversée des plus heureuses, les survivants de l'*Albatros* débarquaient à San Francisco. Ils n'avaient point dit qui ils étaient ni d'où ils venaient ; mais, comme ils avaient payé d'un bon prix leur transport, ce n'est pas un capitaine américain qui leur en eût demandé davantage.

A San Francisco, Uncle Prudent, son collègue et le valet Frycollin prirent le premier train du grand chemin de fer du Pacifique. Le 27, ils arrivaient à Philadelphie.

Voilà le récit compendieux de ce qui s'était passé depuis l'évasion des fugitifs et leur départ de l'île Chatam. Voilà comment, le soir même, le président et le secrétaire purent prendre place au bureau du Weldon-Institute, au milieu d'une affluence extraordinaire.

Cependant, jamais ni l'un ni l'autre n'avaient été aussi calmes. Il ne semblait pas, à les voir, que rien d'anormal fût arrivé depuis la mémorable séance du 12 juin. Trois mois et demi qui ne paraissaient pas compter dans leur existence !

Après les premières salves de hurrahs que tous deux reçurent sans que leur visage reflétât la moindre émotion, Uncle Prudent se couvrit et prit la parole :

"Honorables citoyens, dit-il, la séance est ouverte.

Applaudissements frénétiques et bien légitimes ! Car, s'il n'était pas extraordinaire que cette séance fût ouverte, il l'était du moins qu'elle le fût par Uncle Prudent, assisté de Phil Evans.

Le président laissa l'ethousiasme s'épuiser en clameurs et en battements de mains. Puis il reprit :

"A notre dernière séance, messieurs, la discussion avait été fort vive *(Ecoutez, écoutez)* entre les partisans de l'hélice avant et de l'hélice arrière pour notre ballon le *Go a head ! (Marques de surprises).* Or nous avons trouvé moyen de ramener l'accord entre les avantistes et les arriéristes, et ce moyen, le voici: c'est de mettre deux hélices, une à chaque bout de la nacelle !" *(Silence de complète stupéfaction).*

Et ce fut tout.

Oui, tout ! De l'enlèvement du président et du secrétaire du Weldon-Institute, pas un mot ! Pas un mot de l'*Albatros* ni de l'ingénieur Robur! Pas un mot du voyage ! Pas un mot de la façon dont les prisonniers avaient pu s'échapper ! Pas un mot enfin de ce qu'était devenu l'aéronef, s'il courait encore à travers l'espace, si l'on pouvait craindre de nouvelles représailles contre les membres du club !

Certes, l'envie ne manquait pas à tous ces ballonistes d'interroger Uncle Prudent et Phil Evans ; mais on les vit si sérieux, si boutonnés, qu'il parut convenable de respecter leur attitude. Quand ils jugeraient à propos de parler, ils parleraient, et l'on serait trop honoré de les entendre.

Après tout, il y avait peut-être dans ce mystère quelque secret qui ne pouvait encore être divulgué.

Et alors Uncle Prudent, reprenant la parole au milieu d'un silence jusqu'alors inconnu dans les séances du Weldon-Institute:

"Messieurs, dit-il, il ne reste plus maintenant qu'à terminer l'aérostat le *Go a head* auquel il appartient de faire la conquête de l'air. — La séance est levée."

XVIII

QUI TERMINE CETTE VERIDIQUE HISTOIRE DE *L'ALBATROS* SANS LA TERMINER

Le 29 avril de l'année suivante, sept mois après le retour si imprévu de Uncle Prudent et de Phil Evans, Philadelphie était tout en mouvement. Rien de politique pour cette fois. Il ne s'agissait ni d'élections ni de meetings. L'aérostat le *Go a head*, achevé par les soins du Weldon-Institute, allait enfin prendre possession de son élément naturel.

Pour aéronaute, le célèbre Harry W. Tinder, dont le nom a été prononcé au commencement de ce récit, — plus un aide-aérostier.

Pour passagers, le président et le secrétaire du Weldon-Institute. Ne méritaient-ils pas un tel honneur ? Ne leur appartenait-il pas de venir en peisonne protester contre tout appareil qui reposerait sur le principe du "Plus lourd que l'air?"

Cependant, après sept mois, ils en étaient encore à parler de leurs aventures. Frycollin lui-même, quelque envie qu'il en eût, n'avait rien dit de l'ingénieur Robur ni de sa prodigieuse machine. Sans doute, en ballonistes intransigeants qu'ils étaient. Uncle Prudent et Phil Evans ne voulaient pas qu'il fût question d'aéronef ou de tout autre appareil volant. Tant que le ballon le *Go a head* ne tiendrait pas la première place parmi les engins de locomotion aérienne, ils ne voulaient rien admettre des inventions dues aux aviateurs. Ils croyaient encore, ils voulaient croire toujours que le véritable véhicule atmosphérique, c'était l'aérostat et qu'é lui seul appartenait l'avenir.

D'ailleurs, celui dont ils avaient tiré une vengeance si terrible, — si juste à leur sens, — celui-là n'existait plus. Aucun de ceux qui l'accompagnaient n'avait pu lui survivre. Le secret de l'*Albatros* était maintenant enseveli dans les profondeurs du Pacifique.

Quant à admettre que l'ingénieur Robur eût une retraite, une île de relâche, au milieu de ce vaste océan, ce n'était qu'une hypothèse. En tout cas, les deux collègues se réservaient de décider plus tard s'il ne conviendrait pas de faire quelques recherches à ce sujet.

On allait donc enfin procéder à cette grande expérience que le Weldon-Institute préparait de si longue date et avec tant de soins. Le *Go a head* était le type le plus parfait de ce qui avait été inventé jusqu'à cette époque dans l'art aérostatique, — ce que sont un *Inflexible* ou un *Formidable* dans l'art naval.

Le *Go a head* possédait toutes les qualités que doit avoir un aérostat. Son volume lui permettait de s'élever aux dernières hauteurs qu'un ballon puisse atteindre, — son imperméabilité, de pouvoir se maintenir indéfiniment dans l'atmosphère ; — sa solidité, de braver toute dilatation de gaz aussi bien que les violences de la pluie et du vent ; — sa capacité, de disposer d'une force ascensionnelle assez considérable pour enlever, avec tous ses accessoires, une machinerie électrique qui devait communiquer à ses propulseurs une puissance de locomotion supérieure à tout ce qui avait été obtenu jusqu'alors. Le *Go a head* avait une forme allongée qui faciliterait son déplacement suivant l'horizontale. Sa nacelle, plate-forme à peu près semblable à celle du ballon des capitaines Krebs et Renard, emportait tout l'outillage nécessaire aux aérostiers, instruments de physique, câbles, ancres, guides-ropes, etc., de plus, les appareils, piles et accumulateurs qui constituaient sa puissance mécanique. Cette nacelle était munie, à l'avant, d'une hélice, et, à l'arrière, d'une hélice et d'un gouvernail. Mais probablement, le rendement des machines du *Go a head* devait être très inférieur au rendement des appareils de l'*Albatros.*

Le *Go a head* avait été transporté, après son gonflement, dans la clairière de Fairmont-Pary, à la place même où s'était reposé l'aéronef pendant quelques heures.

Inutile de dire que sa puissance ascensionnelle lui était fournie par le plus léger de tous les corps gazeux. Le gaz d'éclairage ne possède qu'une force de sept cents grammes environ par mètre cube, — ce qui ne donne qu'une insuffisante rupture d'équilibre avec l'air ambiant. Mais l'hydrogène possède une force d'ascension qui peut têre estimée à onze cents grammes. Cet hydrogène pur, préparé d'après les procédés et dans les appareils spéciaux du célèbre Henry Giffard, emplissait l'énorme ballon. Donc, puisque la capacité du *Go a head* mesurait quarante mille mètres cubes, la puissance ascensionnelle de son gaz était quarante mille multipliés par onze cents, soit de quarante-quatre mille kilogrammes.

Dans cette matinée du 29 avril, tout était prêt. Dès onze heures, l'énorme aérostat se balançait à quelques pieds du sol, prêt à s'élever au milieu des airs.

Temps admirable et fait exprès pour cette importante expérience. En somme, peut-être aurait-il mieux valu que la brise eût été plus forte, ce qui aurait rendu l'épreuve plus concluante. En effet, on n'a jamais mis en doute qu'un ballon pût être dirigé dans un air calme ; mais, au milieu d'une atmosphère en mouvement, c'est autre chose, et c'est dans ces conditions que les expériences doivent être tentées.

Enfin, il n'y avait pas de vent ni apparence qu'il dût se lever. Ce jour-là, par extraordinaire, l'Amérique du Nord ne se disposait point à envoyer à l'Europe occidentale une des bonnes tempêtes de son inépuisable réserve, et jamais jour n'eût été mieux choisi pour le succès d'une expérience aéronautique.

Faut-il parler de la foule immense réunie dans Fairmont-Park, des nombreux trains qui avaient versé sur la capitale de la Pensylvanie les curieux de tous les états environnants de la suspension de la vie industrielle et commerciale qui permettait à tous de venir assister à ce spectacle, patrons, employés, ouvriers, hommes, femmes, vieillards, enfants, membres du Congrès, représentants de l'armée, magistrats, reporters, indigènes blancs et noirs, entassés dans la vaste clairière ? Faut-il décrire les émotions bruyantes de ce populaire, ces mouvements inexplicables, ces poussées soudaines qui rendaient la masse palpitante et houleuse ? Faut-il chiffrer les hips ! hips ! hips ! qui éclatèrent de toutes parts comme des détonations de boîtes d'artifice, lorsque Uncle Prudent et Phil Evans parurent sur la plate-forme, au-dessous de l'aérostat pavoisé aux couleurs américaines? Faut-il avouer enfin que le plus grand nombre des curieux n'était peut-être pas venu pour voir le *Go a head,* mais pour contempler ces deux hommes extraordinaires que l'Ancien Monde enviait au Nouveau ?

Pourquoi deux et non trois ? Pourquoi pas Frycollin? C'est que Frycollin trouvait que la campagne de l'*Albatros* suffisait à sa célébrité. Il

avait décliné l'honneur d'accompagner son maitre. Il n'eut donc point sa part des acclamations frénétiques qui accueillirent le président et le secrétaire du Weldon-Institute.

Il va sans dire que, de tous les membres de l'illustre assemblée, pas un ne manquait aux places réservées en dedans des cordes et piquets qui formaient enceinte au milieu de la clairière. Là étaiet Truk Milnor, Bat T. Fyn, William T. Forbes, ayant au bras ses deux filles, miss Doll et miss Mat. Tous étaient venus affirmer par leur présence que rien ne pourrait jamais séparer les partisans du "Plus léger que l'air !"

Vers onze heures vingt, un coup de canon annonça la fin des derniers préparatifs.

Le *Go a head* n'attendait plus qu'un signal pour partir.

Un second coup de canon retentit à onze heures vingt-cinq.

Le *Go a head*, maintenu par ses cordes de filet, s'éleva d'une quinzaine de mètres au-dessus de la clairière. De cette façon la plate-forme dominait cette foule si profondément émue. Uncle Prudent et Phil Evans debout à l'avant, mirent alors la main gauche sur leur poitrine, — ce qui signifiait qu'ils étaient de coeur avec toute l'assistance. Puis, ils tendirent la main droite vers le zénith, — ce qui signifiait que le plus grand des ballons connus jusqu'à ce jour allait enfin prendre possession du domaine supra-terrestre.

Cent mille mains se portèrent alors sur cent mille poitrines, et cent mille autres se dressèrent vers le ciel.

Un troisième coup de canon éclata à onze heures trente.

"Lâchez tout !" cria Uncle Prudent, qui lança la formule sacramentelle.

Et le *Go a head* s'éleva "majestueusement". —— adverbe consacré par l'usage dans les descriptions aérostatiques.

En vérité, c'était un spectacle superbe! On eût dit d'un vaisseau qui vient de quitter son chantier de construction. Et n'était-ce pas un vaisseau, lancé sur la mer aérienne ?

Le *Go a head* monta suivant une rigoureuse verticale, — preuve du calme absolu de l'atmosphère, — et il s'arrêta à une altitude de deux cent cinquante mètres.

Là, commencèrent les manoeuvres en déplacement horizontal. Le *Go a head*, poussé par ses deux hélices, alla au-devant du soleil avec une vitesse d'une dizaine de mètres à la seconde. C'est la vitesse de la baleine franche au milieu des couches liquides. Et il ne messied pas de le comparer à cette géante des mers boréales, puisqu'il avait aussi la forme de cet énorme cétacé.

Une nouvelle salve de hurrahs monta vers les habiles aéronautes.

Puis, sous l'action de son gouvernail, le *Go a head* se livra alors à toutes les évolutions circulaires, obliques, rectilignes, que lui imprimait la main du timonier. Il tourna dans un cercle restreint, il marcha en avant, en arrière, de façon à convaincre les plus réfractaires à la direction des ballons, — s'il y en avait eu !... S'il y en avait eu, on les aurait écharpés.

Mais pourquoi le vent manqua-t-il à cette magnifique expérience? Ce fut regrettable. On aurait vu, sans doute, le *Go a head* exécuter, sans une hésitation, tous les mouvements, soit en déviant par l'oblique comme un navire à voiles qui marche au plus près, soit en remontant les courants de l'air comme un navire à vapeur.

En ce moment, l'aérostat se releva dans l'espace de quelques centaines de mètres.

On comprit la manoeuvre. Uncle Prudent et ses compagnons allaient tenter de trouver un courant quelconque dans de plus hautes zones, afin de compléter l'épreuve. Du reste, un système de ballonneaux intérieurs analogues à la vessie natatoire des poissons et dans lesquels on pouvait introduire une certaine quantité d'air, au moyen de pompes, lui permettait de se déplacer verticalement. Sans jamais jeter de lest pour descendre ni perdre de gaz pour monter, il était en mesure de s'élever ou de s'abaisser dans l'atmosphère, au gré de l'éaronaute. Toutefois, il avait été muni d'une soupape à son hémisphère supérieur, pour le cas où il eût été obligé à quelque rapide descente. C'était, en somme, l'application de systèmes déjà connus,mais poussés à un extrême degrē de perfection.

Le *Go a head* s'élevait donc en suivant une ligne verticale. Ses énormes dimensions diminuaient graduellement aux regards, comme par un reflet d'optique. Ce n'est pas ce qu'il y a de moins curieux pour les spectateurs, dont les vertèbres du cou se brisent à regarder en l'air. L'énorme baleine devenait peu à peu un marsouin, en attendant qu'elle fût réduite à l'état de simple goujon.

Le mouvement ascensionnel ne cessant pas, le *Go a head* atteignit une altitude de quatre mille mètres. Mais, dans ce ciel si pur, sans une traînée de brume, il resta constamment visible.

Cependant, il se maintenait toujours au-dessus de la clairière, comme s'il eût été attaché par des fils divergents. Une immense cloche eût emprisonné l'atmosphère qu'elle n'aurait pas été plus immobilisée. Pas un souffle de vent ni à cette hauteur ni à aucune autre. L'aérostat évoluait sans rencontrer aucune résistance, très rapetissé par l'éloignement, comme si on l'eût regardé par le petit bout d'une lorgnette.

Tout à coup, un cri s'éleva de la foule, un cri suivi de cent mille autres. Tous les bras se tendirent vers un point de l'horizon. Ce point, c'était le nord-ouest.

Là, dans le profond azur, est apparu un corps mobile qui s'approche et grandit. Est-ce un oiseau battant des ailes les hautes couches de l'espace? Est-ce un bolide dont la trajectoire coupe obliquement l'atmosphère? En tout cas, il est doué d'une vitesse excessive, et il ne peut tarder à passer au-dessus de la foule.

Un soupçon, qui se communique électriquement à tous les cerveaux, court sur toute la clairière.

Mais il semble que le *Go a head* a vu cette étrange objet. Assurément, il a senti qu'un danger le menace, car sa vitesse est augmentée, et il a pris chasse vers l'est.

Oui! la foule a compris! Un nom, jeté par un des membres du Weldon-Institute, a été répété par cent mille bouches :

"L'*Albatros !*... L'*Albatros !*..."

C'est l'*Albatros*, en effet ! C'est Robur qui reparaît dans les hauteurs du ciel ! C'est lui qui, semblable à un gigantesque oiseau de proie, va fondre sur le *Go a head !*

Et pourtant, neuf mois avant, l'aéronef, brisé par l'explosion, ses hélices rompues, sa plate-forme coupée en deux, a été anéanti. Sans le sang-froid prodigieux de l'ingénieur, qui modifia le sens giratoire du propulseur de l'avant et le changea en une hélice suspensive, tout le personnel de l'*Albatros* eût été asphyxié par la rapidité même de la chute. Mais, s'ils avaient pu échapper à l'asphyxie, comment lui et les siens ne s'étaient-ils pas noyés dans les eaux du Pacique ?

C'est que les débris de sa plate-forme, les ailes des propulseurs, les cloisons des roufles, tout ce qui restait de l'*Albatros*, constituait une épave. Si l'oiseau blessé était tombé dans les flots; ses ailes le soutinrent encore sur les lames. Pendant quelques heures, Robur et ses hommes restèrent d'abord sur cette épave, puis, dans le canot de caoutchouc qu'ils avaient retrouvé à la surface de l'Océan.

La Providence, pour ceux qui croient à l'intervention divine dans les choses humaines, — le hasard, pour ceux qui ont la faiblesse de ne pas croire à la Providence, — vint au secours des naufragés.

Un navire les aperçut, quelques heures après le lever du soleil. Ce navire mit une embarcation à la mer. Il recueillit non seulement Robur et ses compagnons, mais aussi les débris flottants de l'aéronef. L'ingénieur se contenta de dire que son bâtiment avait péri dans une collision, et son incognito fut respecté.

Ce nacire était un trois-mâts anglais, le *Two Friends*, de Liverpool. Il se dirigeait vers Melbourne, où il arriva quelques jours après.

On était en Australie, mais encore loin de l'île X, à laquelle il fallait revenir au plus tôt.

Dans les débris du roufle de l'arrière, l'ingénieur avait pu retrouver une somme assez considérable, qui lui permit de subvenir à tous les besoins de ses compagnons, sans rien demander à personne. Peu de temps après son arrivée à Melbourne, il fit l'acquisition d'une petite goélette d'une centaine de tonneaux, et ce fut ainsi que Robur, qui se connaissait en marine, regagna l'île X.

Et alors, il n'eut plus qu'une idée fixe, une obsession: se venger. Mais, pour se venger, il fallait refaire un second *Albatros*. Besogne facile, après tout, pour celui qui avait construit le premier. On utilisa ce qui pouvait servir de l'ancien aéronef, ses propulseurs, entre autres engins, qui avaient été embarqués avec tous les débris sur la goélette. On refit le mécanisme avec de nouvelles piles et de nouveaux accumulateurs. Bref, en moins de huit mois, tout le travail était terminé, et un nouvel *Albatros*, identique à celui que l'explosion avait détruit, aussi puissant, aussi rapide, fut prêt à prendre l'air.

Dire qu'il avait le même équipage, que cet équipage était enragé contre Uncle Prudent et Phil Evans en particulier, et contre tout le Weldon-Institute en général, cela se comprend, sans qu'il convienne d'y insister.

L'*Albatros* quitta l'île X dès les premiers jours d'avril. Pendant cette traversée aérienne, il ne voulut pas que son passage pût être signalé en aucun point de la terre. Aussi voyagea-t-il presque toujours entre les nuages. Arrivé au-dessus de l'Amérique du Nord, en une portion déserte du Far-West, il atterrit. Là, l'ingénieur, gardant le plus profond incognito, apprit ce qui devait lui faire le plus de plaisir d'apprendre: c'est que le Weldon-Institute était prêt à commencer ses expériences, c'est que le *Go a head*, monté par Uncle Prudent et Phil Evans, allait partir de Philadelphie à la date du 9 avril.

Quelle occasion pour satisfaire cette vengeance qui tenait au coeur de Robur et de tous les siens! Vengeance terrible, à laquelle ne pourrait échapper le *Go a head!* Vengeance publique, qui prouverait en même temps la supériorité de l'aéronef sur tous les aérostats et autres appareils de ce genre !

Et voilà pourquoi, ce jour-là, comme un vautour qui se précipite du haut des airs, l'aéronef apparaissait au-dessus de Fairmont-Park.

Oui ! c'était l'*Albatros*, facile à reconnaître, même de tous ceux qui ne l'avaient jamais vu !

Le *Go a head* fuyait toujours. Mais il comprit bientôt qu'il ne pourrait jamais échapper par une fuite horizontale. Aussi, son salut, le chercha-t-il par une fuite verticale, non en se rapprochant du sol, car l'aéronef aurait pu lui barrer la route, mais en s'élevant dans l'air, en allant dans une zone où il ne pourrait peut-être pas être atteint. C'était très audacieux en même temps très logique.

Cependant l'*Albatros* commençait à s'élever avec lui. Bien plus petit que le *Go a head*, c'était l'espadon à la poursuite de la baleine qu'il perce de son dard, c'était le torpilleur courant sur le cuirassé qu'il va faire sauter d'un seul coup.

On le vit bien, et avec quelle angoisse ! En quelques instants l'aérostat eut atteint cinq mille mètres de hauteur. L'*Albatros* l'avait suivi dans son mouvement ascensionnel. Il évoluait sur ses flancs. Il l'enserrait dans un cercle dont le rayon diminuait à chaque tour. Il pouvait l'anéantir d'un bond, en crevant sa fragile enveloppe. Alors Uncle Prudent et ses compagnons eussent été broyés dans une effroyable chute !

Le public, muet d'horreur, haletant, était saisi de cette sorte d'épouvante qui oppresse la poitrine, qui prend aux jambes, quand on voit tomber quelqu'un d'une grande hauteur. Un combat aérien se préparait, combat où ne s'offraient même pas les chances de salut d'un combat naval, —le premier de ce genre, mais qui ne sera pas le dernier, sans doute, puisque le progrès est une des lois de ce monde. Et si le *Go a head* portait à son cercle équitorial les couleurs américaines, l'*Albatros* avait arboré son pavillon, l'étamine étoilée avec le soleil d'or de Robur-le-Conquérant.

Le *Go a head* voulut alors essayer de distancer son ennemi en s'élevant plus haut encore. Il se débarassa du lest qu'il avait en réserve. Il fit un nouveau bond de mille mètres. Ce n'était plus alors qu'un point dans l'espace. L'*Albatros*, qui le suivait toujours en imprimant à ses hélices leur maximum de rotation, était devenu invisible.

Soudain, un cri de terreur s'éleva du sol.

Le *Go a head* grossissait à vue d'oeil, tandis que l'aéronef reparaissait en s'abaissant avec lui. Cette fois, c'était une chute. Le gaz, trop dilaté dans les hautes zones, avait crevé l'enveloppe, et, à demi dégonflé, le ballon tombait assez rapidement.

Mais l'aéronef, modérant ses hélices suspensives, s'abaissait d'une vitesse égale. Il rejoignit le *Go a head*, lorsqu'il n'était plus qu'à douze cents mètres du sol, et s'en approcha bord à bord.

Robur voulait-il donc l'achever?... Non!... Il voulait secourir, il voulait sauver son équipage !

Et telle fut l'habileté de sa manoeuvre que l'aéronaute et son aide purent s'élancer sur la plate-forme de l'aéronef.

Uncle Prudent et Phil Evans allaient-ils donc refuser les secours de Robur, refuser d'être sauvés par lui? Ils en étaient bien capables! Mais les gens de l'ingénieur se jetèrent sur eux, et, par force, les firent passer du *Go a head* sur l'*Albatros*.

Puis, l'aéronef se dégagea et demeura stationnaire, pendant que le ballon, entièrement vide de gaz, tombait sur les arbres de la clairière, où il resta suspendu comme une gigantesque loque.

Un effroyable silence régnait à terre. Il semblait que la vie eût été suspendue dans toutes les poitrines. Bien des yeux s'étaient fermés pour ne rien voir de la suprême catastrophe.

Uncle Prudent et Phil Evans étaient donc redevenus les prisonniers de l'ingénieur Robur. Puisqu'il les avait repris, allait-il les entraîner de nouveau dans l'espace, là où il était impossible de le suivre?

On pouvait le croire.

Cependant, au lieu de remonter dans les airs, l'*Albatros* continuait de s'abaisser vers le sol. Voulait-il atterrir? On le pensa, et la foule s'écarta pour lui faire place au milieu de la clairière.

L'émotion étati portée à son maximur d'intensité.

L'*Albatros* s'arrêta à deux mètres de terre. Alors, au milieu du profond silence, la voix de l'ingénieur se fit entendre.

"Citoyens des Etats-Unis, dit-il, le président et le secrétaire du Weldon-Institute sont de nouveau en mon pouvoir. En les gardant, je ne ferais qu'user de mon droit de représailles. Mais, à la passion allumée dans leur âme par le succès de l'*Albatros*, j'ai compris que l'état des esprits n'était pas prêt pour l'importante révolution que la conquête de l'air doit amener un jour.

Uncle Prudent et Phil Evans, vous êtes libres !"

Le président, le secrétaire du Weldon-Institute, l'aéronaute et son aide, n'eurent qu'à sauter pour prendre terre.

L'*Albatros* remonta aussitôt à une dizaine de mètres au-dessus de la foule.

Puis, Robur, continuant :

"Citoyens des Etats-Unis, dit-il, mon expérience est faite; mais mon avis est dès à présent qu'il ne faut rien prématurer, pas même le progrès. La science ne doit pas devancer les moeurs. Ce sont des évolutions, non des révolutions qu'il convient de faire. En un mot, il faut n'arriver qu'à son heure. J'arriverais trop tôt aujourd'hui pour avoir raison des intérêts contradictoires et divisés. Les nations ne sont pas encore mûres pour l'union.

"Je pars donc, et j'emporte mon secret avec moi. Mais il ne sera pas perdu pour l'humanité. Il lui appartiendra le jour où elle sera assez instruite pour en tirer profit et assez sage pour n'en jamais abuser. Salut, citoyens des Etats-Unis, salut !"

Et l'*Albatros*, battant l'air de ses soixante-quatorze hélices, emporté par ses deux propulseurs poussés à outrance, disparut vers l'est au milieu d'une temptête de hurrahs, qui, cette fois, étaient admiratifs.

Les deux collègues, profondément humiliés, ainsi que tout le Weldon-Institute en leur personne, firent la seule chose qu'il y eût à faire: ils s'en retournèrent chez eux, tandis que la foule, par un revirement subit, était prête à les saluer de ses plus vifs sarcasmes, justes à cette heure !

. . . . . .

. . . . . .

Et maintenant, toujours cette question: "Qu'est-ce que ce Robur? Le saura-t-on jamais ?"

On le sait aujourd'hui. Robur, c'est la science future, celle de demain, peut-être. C'est la réserve certaine de l'avenir.

Quant à l'*Albatros*, voyage-t-il encore à travers cette atmosphère terrestre, au milieu de ce domaine que nul ne peut lui ravir? Il n'est pas permis d'en douter. Robur-le-Conquérant reparaitra-t-il un jour, ainsi qu'il l'a annoncé? Oui! Il viendra livrer le secret d'une invention qui peut modifier les conditions sociales et politiques du monde.

Quant à l'avenir de la locomotion aérienne, il appartient à l'aéronef, non à l'aérostat.

C'est aux *Albatros* qu'est définitivement réservée la conquête de l'air!

FIN

Le Nationaliste commencera la semaine prochaine la publication d'un feuilleton que tous nos lecteurs goûteront. Ce sera l'oeuvre d'un des conteurs modernes les plus dramatiques et les plus originaux. : : : :

LA VIE SPORTIVE

LE RECORD DE GEO. CARPENTIER

Voici le record complet du boxeur français, Geo. Carpentier, qui est actuellement aux Etats-Unis :

Georges, né à Lens, le 12 janvier 1894. Taille : 1 m. 70.—Poids : milourd.

	Rondes
1907——Paris, G. p. Bourgeois	4
1907—Béthune, G. p. Wétinck	4
1908—Paris, K. O., Monereau	3
1908—Maisons, G. dis. Salmon	13
1908—Maisons, K. par. Salmon	18
1908—Paris, G. p. Lépine	6
1908—Paris, N. Legrand	6
1908—Lens, N., Legrand	20
1909—Lens, G. p., Legrand	14
1909—Paris, G. p., Simon	10
1909—Lille, K. O., Dorgueille	11
1909—Lille, N., Paul Til	20
1909—Paris, G. p., Dorgueille	10
1909—Paris, G. p., Ledoux	15
1909—Paris, G. p., Gaillard	6
1909—Paris, G. p., Paul Til	10
1909—Paris, K. par Gloria	6
1909—Paris, G. p., Achalme	10
1909—Roubaix, G. p., Cheveau	6
1909—Maubeuge, K. O. Lampin	8
1909—Roubaix, G. p., Relinger	6
1909—Lille, K. O., Wétinck	1
1909—Hénin, K. O., Lampin	7
1910—Paris, G. dis. Young Warner	7
1910—Lens, G. p., Gaillard	10
1910—Bruxelles, K.O., Wally Pickard	8
1910—Liège, K.O., Lampin	8
1910—Bruxelles, P.p., Buck Shine	10
1910—Liège, K.O., H. Marchand	7
1910—Paris, P. ab., Young Snowball	3
1910—Paris, N., Paul Til	15
1910—Cabourg, G. arr., Cuny	8
1910—Cambrai, K.O., Young Warner	5
1910—Bruxelles, N., Audouy	10
1910—Paris, G. p., Perey Wilson	10
1910—Paris, K.O., Jim Campbell	5
1910—Bruxelles, G.p., Demlen	10
1910—Paris, G.p., Jack Daniels	10
1911—Lens, K.O., Brochet	7
1911—Paris, G. arr., Geo. Randall	10
1911—Paris, K. O., Cco. Randal	5
1911——Paris, P. p., Henri Piet	10
1911—Paris, G.p., Jack Daniels	10
1911—Paris, G. p., Young Nipper	8
1911—Paris, G.p., Jack Meekins	10
1911—Roubaix, G.p., Sid Stagg	10
1911—Bruxelles, G.p., Geo. Colbourne	10
1911—Paris, C.p., Frank Loughrey	15
1911—Paris, G. ab., Eustache	16
1911—Paris, K.O., Jack Goldswain	4
1911—Cabourg, G.p., Evernden	15
1911—Trouville,P.ab., Dixie Kid	5
1911—Londres, G.p., Sid Burns	15
1911—Londres, G. ab., Young Josephs	10
1911—Lille, K.O., Lacroix	9
1911—Boulogne, K.O., Théo. Gray	9
1911—Paris, G.p., Harry Lewis	20
1912—Monaco, K.O., Jim Sullivan	2
1912—Paris, G.p., George Gunther	20
1912——Marseilles, K.O., Hubert Roc	6
1912—Paris, G.p., Willie Lewis	20
1912—Dieppe, P. dis. Frank Klaus	19
1912—Paris, P. ab., Papke	17
1913	
Janv. 8, Paris, G. arr. Marcel Moreau	8
Fév. 12, Paris, K. O. Bandsman Rice	2
Mars 17, Nice, G. p, George Gunther	15
Juin 1er, Gand, K. O. Bombardier Wells	4
Juin 29, Bordeaux, G. ab. Lurie	4
Oct. 11, Paris, G. p. Jeff Smith	20
Dec. 8, Londres, K. O. Bombardier Wells	1
1914	
Janv. 19, Nice, K. O. Pat O'Keefe	2
Mars 21, Paris, P. p. Joe Joannette	15
Avril 13, Blois, K. O. O'Mara	2
Avril 14, Paris, K. O. Geo. Mitchell	1
Juillet 16, Londres, G. dis. Gunboat Smith	6
Juillet 26, Bordeaux, G. dis. Kid Jackson	4
1919	
Juillet 19, Paris, K. O. Dick Smith	8
Sept. 29, St-Sébastien, K. O. Croisilles	2
Déc. 4, Londres, K. O. Joe Beckett	1
1920	
Janv. 10, Bordeaux, K. O. Blink McCloskey	2

Explication des abréviations :
G. *p.*: gagné aux points.
P. *p.*: perdu aux points.
K. O.: gagné par "knock-out".
K. *par.*: perdu par "knock-out".
G. *ab.*: gagné par abandon.
P. *ab.*: perdu par abandon.
G. *arr.*: gagné par arrêt de l'arbitre.
G. *dis.*: gagné sur disqualification.
P. *dis.*: perdu par disqualification.
N.: match nul.
Le numéro qui suit chaque nom indique le nombre de rondes.

Les dates ont été choisies

Au moins qu'une loi ne soit passée défendant les courses cette saison, la première réunion à Montréal aura lieu à la piste Mont-Royal, à partir du vendredi après-midi, le 14 mai, jusqu'au vendredi suivant, le 24. La direction du Back River Jockey Club a annoncé, hier, que des bourses élevées seront offertes pour les courses réservées aux chevaux nés au Canada. Une équipe d'hommes est déjà à l'oeuvre depuis plusieurs jours et la piste sera en excellente condition pour l'ouverture de la réunion qui marquera la reprise du sport des rois.

CIGARETTES DE VIRGINIE





MILLBANK

D'un Arôme doux - 10 pour 15 sc

Les débuts de la ligue de la Cité

Les clubs du circuit du président Thibault inaugurent leurs séries cet après-midi.

La saison de la ligue de baseball de la Cité s'ouvrira dimanche à 1 h. 30 au Mile-End, alors que les deux parties suivantes seront disputées :

Saint-Henri vs Lachine.
Saint-Arsène vs Indiens.

M. Adélard Fortier lancera la première balle et il aura comme receveur pour la circonstance le député Aurèle Lacombe.

Les arbitres seront Billy McEwen et Armand Gauthier.

Les équipes pour dimanche seront les suivantes :

Saint-Henri — Carter, cubain de 190 livres, et Degonde, lanceurs; "Pitou" Fortin, receveur; Williams, 1b.; Royer, 2b.; Kenney, ss.; Nick Carter, 3b.; Bellemare, Grégoire, Ducharme, Walsh et Pilon, champ.

Lachine — Capistran, lanceur; Ready, receveur; Lewis Miller, 1b.; Dan Price, 2b.; Silver, ss.; Brook, 3b.; Charley Jacobs, cf. Rosaire Larivière, rf.; Masson, lf.

Saint-Arsène — Wingo, receveur; Olivier, lanceur; Larry Carmel, 1b.; E. Singher, 2b.; Oscar Major, ss.; Ubald Rose, 3b; Pigeon, Marion, Gravel, Collin, Lafrance, Pelletier, Vallières, P. Singher et Gingras, champ.

Indiens — Strong, de Pittsburg, receveur; Kibbee, J. Malcolm Fraser, Woods et Ernie Palmer, lanceurs; McInnis ou McKey, 1b.; Donahue, de Seattle, de la ligue de la C-te du Pacifique, 2b.; Hamilton, ss.; Laing, 3b.; Waddell, Brown, Thompson, Chalmers, Douws et Gauthier, champ.

Une bonne fanfare sera sur le terrain.

LA LIGUE INDÉPENDANTE FERA SES DÉBUTS AU NATIONAL

Quatre puissantes équipes se feront une lutte royale. — Le maire Martin lancera la première balle, à 1 heure 30.

Le maire Martin a été invité à lancer la première balle, qui marquera l'ouverture de la saison de la Ligue Indépendante, demain après-midi, à 1 h. 30, auterrain du National. Notre premier magistrat est un fervent du sport et de l'athlétisme, et il ne laisse passer aucune occasion de le témoigner. Ainsi donc à 1 h. 30 bien précise, demain après-midi, la voix des arbitres annoncera que les Indépendants ont inauguré leur saison 1920 et que la course au championnat est ouverte.

Les clubs en lice le seront dans l'ordre suivant :

Royal-Canadien vs Crescent.
Lachine vs Métropole.

Nous avons donné, hier, la liste des joueurs, qui prendront part aux joutes de demain. Nous insisterons spécialement sur les batteries, qui seront en fonctions, dans le présent article afin de démontrer la valeur et l'importance de ce premier programme. Le Royal Canadien enverra le fameux Henri Clément dans la boite, tandis que Art. Mullen, des Indiens, recevra ses balles, derrière le marbre. Du côté des Crescent, le gérant Whalen choisira entre Désaulniers, qui a fait si bien l'an passé, et Guillaume, également une étoile. Bobby Smith sera probablement derrière le marbre.

Pour le Lachine, Lionel Desjardins aura probablement le premier choix, et on sait que Lionel est un artiste de la boite. Courval, une sensation, et Elton, le magnifique lanceur des White Sox, de Lachine, l'an passée, seront aussi là pour prêter main-forte à Desjardins, au besoin. Larivière, le frère de Wingo, sera le receveur du Lachine, et on le dit aussi fort que son frère. Le Métropole aura dans Duchesnil, Deschamps, Lahaie et Bernard, un quatuor exceptionnel de lanceurs, tandis que le département des receveurs n'est pas à plaindre avec Dupiessis et Charette, ce dernier des Trois-Rivières.

Bref, la ligue Indépendante ménage du sport de première classe à ses partisans, demain, au National. On est prié de noter que la première partie commencera strictement à 1 h. 30 et que la suivante commencera un quart d'heure après la fin de la première. Les portes seront ouvertes à midi et demi, et la fanfare sera là pour égayer les spectateurs. En foule donc, au National, demain après-midi.

LE PROGRAMME DE LA SEMAINE AU NATIONAL

Liste et horaire des événements de la semaine, commençant le dix-neuvième jour d'avril 1920.

LUNDI, 26 AVRIL 1920

1 h. p.m. à 4 h. 30 p.m. — Section Féminine. — Tennis, Gymnase, Bain.
5 h. p.m. à 6 h. 30 p.m.—Culture Physique. — Hommes d'affaires et Professionnels.
7 h. 30 p.m. à 9 h. p.m.—Section Féminine. — Gymnase.
9 h. p.m. à 10 h. 30 p.m.—Section Féminine. — Bain.
10 h. 30 p.m. à 11 h. 30 p.m. — Bain, Messieurs.

MARDI, 27 AVRIL 1920

1 h. p.m. à 3 h. p.m. — Section Scolaire. — Gymnase.
3 h. p.m. à 5 h. p.m. — Section Scolaire — Bain.
5 h. p.m. à 6 h. 30 p.m.—Culture Physique. — Hommes d'affaires et Professionels.
7 h. 30 p.m. à 9 h. p.m.—Section Féminine. — Gymnase.
9 h. p.m. à 10 h. 30 p.m.—Section Féminine. — Bain.
10 h. 30 p.m. à 11 h. 30 p.m. — Gymnase, Ballon au Panier, Partie de Ligue.
10 h. 30 p.m. à 11 h. 30 p.m. — Bain, Messieurs.

VENDREDI, 30 AVRIL 1920

5 h. p.m. à 5 h. 30 p.m.—Culture Physique. — Messieurs — Cours Privés.
5 h. 30 p.m. à 6 h. 30 p.m.—Culture Physique. — Hommes d'affaires et Professionnels.
8 h. — Quilles: — Ligue des Maisons d'affaires.
8 h. 15 p.m. à 9 h. 15 p.m. — Culture Physique — Classes Générales.
9 h. p.m. à 10 h. 30 p.m.—Boxe dans la salle du jeu de Balle au Mur.
9 h. 15 p.m. à 10 h. 15 p.m.—Entrainement aux performances, Lutte, Ballon au Panier.

SAMEDI, 1er MAI 1920

9 a.m. à 12 h. a.m.—Section Scolaire. — Gymnase et Bain.
2 h. p.m. à 4 h. p.m.—Inscription et Révision des Fiches individuelles.
4 h. p.m. à 6 h. p.m.—Entrainement aux performances. — Ballon au Panier.
8 h. 15 p.m. à 9 h. 15 p.m.—Culture Physique.—Classes Générales.
9h. 15 p.m. à 10 h. 15 p.m. — Ballon au Panier, Partie de Ligue, Escrime.

DIMANCHE, 2 MAI 1920

2 h. p.m. à 4 h. p.m.—Entrainement aux performances.
2 h. p.m. à 6 h. p.m.—Bain.
3 h. p.m. à 4 h. p.m.—Boxe dans la salle du jeu de Balle au Mur.
4 h. p.m. à 6 h. p.m.—Gymnase.—Pratique Ballon au Panier.

MERCREDI, 28 AVRIL 1920

1 h. p.m. à 4 h. 30 p.m.—Section Féminine.—Tennis, Gymnase, Bain.
5 h. p.m. à 6 h. 30 p.m.—Culture Physique. — Hommes d'affafires et Professionels.
8 h. p.m. à 10 h. p.m.—Courses Handicap. — Natation.
8 h. 15 p.m. à 9 h. 15 p.m.—Culture Physique.— Classes Générales.
9 h. 15 p.m. à 10 h. 15 p.m. — Ballon au Panier. — Senior.

JEUDI, 29 AVRIL 1920

1 h. p.m. à 3 h. p.m. — Section Scolaire. — Gymnase.
5 h. p.m. à 5 h. 30 p.m.—Culture Physique. — Messieurs. — Cours Privés.
5 h. 30 p.m. à 6 h. 30 p.m.—Culture Physique. — Hommes d'affaires et Professionnels.
8 h. 15 p.m. à 9 h. 15 p.m.—Culture Physique. — Classes Générales.
9 h. 15 p.m. à 10 h. 15 p.m.—Pratique de Ballon au Panier, Junior. Lutte, Escrime.
9 h. 30 p.m. à 10 h. 30 p.m.—Boxe dans la salle de Jeu de Balle au Mur.

MERCREDI, 28 AVRIL 1920

1 h. p.m. à 4 h. 30 p.m.—Section Féminine.—Tennis, Gymnase, Bain.
5 h. p.m. à 6 h. 30 p.m.—Culture Physique. — Hommes d'affafires et Professionels.
8 h. p.m. à 10 h. p.m.—Courses Handicap. — Natation.
8 h. 15 p.m. à 9 h. 15 p.m.—Culture Physique.— Classes Générales.
9 h. 15 p.m. à 10 h. 15 p.m. — Ballon au Panier. — Senior.

JEUDI, 29 AVRIL 1920

1 h. p.m. à 3 h. p.m. — Section Scolaire. — Gymnase.

LA PSYCHOLOGIE DU RÊVE

CURIEUSE ET SAVANTE ETUDE

Un homme dort, et dans son sommeil agité il arrive que sa nuque vient à toucher le rebord de son lit de fer; aussitôt, sur cette sensation métallique, il rêve et voit, comme dans un kaléidoscope, la Révolution tout entière: Mlle de Sombreuil avalant un verre de sang pour sauver son vieux père, André Chénier sur la charrette, le tribunal, Fouquier-Tinville, l'échafaud, et lui-même sur la planche fatale, la lunette fermée autour de son cou. A cette impression violente, il s'éveille, et se trouve la tête entre les barreaux de son lit... On connait cet exemple souvent donné pour expliquer, par une cause physique, non discernée dans le sommeil, la contexture de nos songes. Et nous y pensions malgré nous, peut-être à cause du pittoresque de la leçon, tout en lisant le curieux et savant ouvrage que M. Albert Kaploun vient de consacrer à l'étude du rêve (1). Bien que toutes ses déductions soient tirées d'observations scientifiques minutieusement provoquées et contrôlées, il ne s'agit pas dans cet intéressant travail, d'exemples anecdotiques, mais seulement d'une étude des divers état psychiques qui déterminent les rêves, de leur rapport avec le réel, tel que nous le concevons dans l'état de veille et de ce qui subsiste des opérations de l'esprit dans le sommeil, lorsque l'activité de l'esprit est réduite à sa partie la plus automatique, la plus inconsciente.

M. Kaploun a été amené à étudier tout le mécanisme de la pensée, tel qu'il s'y trouve impliqué: il a examiné les faits fournis par une observation personnelle de cinq ans, envisagés sous trois angles différents, étudiant d'abord la croyance, la perception et le jugement, la rétention des connaissances et la mémoire; enfin l'affectivité et la motricité; se gardant avec soin de se laisser entraîner à conclure hâtivement ou selon une thèse préconçue, et, pour ne tabler que sur des faits parfaitement sûrs, en écartant les observations étrangères. Pour se faire mieux entendre, M. Kaploun a été conduit à distinguer les caractères de la vie psychique et les opérations de l'esprit en état de veille : c'est ainsi qu'il les décompose en tension de veille ou attitude interrogative, qui maintient les connaissances acquises. Ces connaissances sont en nous, sous-jacentes, latentes, toutes prêtes à se réaliser dans notre esprit, dès que notre pensée les évoquera selon ses besoins. L'esprit ne pouvant s'occuper à la fois que d'un objet précis, déterminé, systématisé, on suppose que l'esprit à une pointe laquelle vient désigner comme une flèche indicatrice chacun des objets auxquels il a tour à tour affaire. Cette "pointe de l'esprit" est mobile, et c'est sa mobilité qui fait croire que la conscience contient à chaque instant une multiplicité de faits. Cette multiplicité existe, mais elle est successive. La fonction explicatrice de l'esprit sera le phénomène qui consiste à établir le rapport des éléments épars dans la pensée et l'objet central de cette pensée.

Dans la conscience à l'état de veille, l'analyste doit discerner le "moi central", permanent, indépendant de la tension et que le sommeil n'éteint pas, et le "moi automatique" qui contient la tension et dont le rôle est de surveiller inconsciemment la réalité, de produire les réactions affectatives et d'adapter dans l'état de veille nos pensées, nos sentiments et nos actions à cette réalité. Or, si, quand on veille, ces deux moi sont réunis (c'est le "moi de veille"), ils sont séparés dans le sommeil; d'où pour le dormeur, perception et connaissance vagues du réel, sans que ce travail sous-conscient du moi automatique pénètre directement dans son esprit: il n'y accède que transposé. Si, par contre, la tension du moi automatique est trop forte, l'union des deux moi s'effectue — et l'on se réveille.

Dans le sommeil, le moi automatique fournit quelques connaissances, mais fort incomplètes. La tension tombée, le système de la réalité a disparu pour faire place à ce monde irrationnel du rêve où l'imagination forme et entretient à son gré ces êtres illusoires ou réels, entre lesquels nous n'établissons plus de différence, tout fait rêvé étant pensé comme réel. Ce monde du rêve est distinct du réel et se suffit à lui-même; les notions d'espace et de temps y sont transposées, par réaction du moi central qui les utilise dans le sens de son rêve; nos connaissances latentes s'en emparent, d'où l'illusion que nous reconnaissons, que nous localisons les objets et les personnes dont nous rêvons.

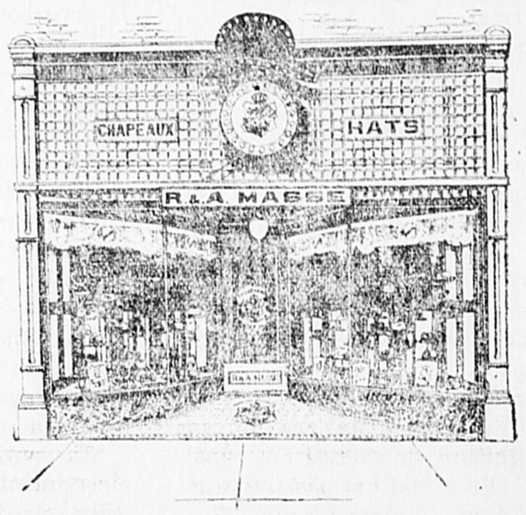
Mais ici, les connaissances latentes sont confondues dans le sommeil par suite du dédoublement des deux moi.

On se borne à signaler ici quelques-unes des idées nouvelles exposées par M. Kaploun dans son très intéressant petit livre et groupées selon ses observations par rapport à la perception, à l'intelligence, à l'activité rationnelle, à la vie motrice et affective. Philosophe, M. Kaploun ne peut s'empêcher de conclure, mais tout en faisant raisonnablement le départ nécessaire entre une conception psychologique fondée sur l'examen des faits positifs et une conception métaphysique, et c'est pour se rencontrer avec M. Bergson. Il admet que "l'esprit est toujours la totalité de ses connaissances" mais qu'il ne pense qu'à une chose à la fois, et que c'est la présence (consciente ou inconsciente) des connaissances qui constitue la nature même de la substance psychique. Au reste, M. Kaploun, fort prudent quant à la métaphysique, se borne à suggérer simplement une notion approximative de la nature ou de la pensée et de ses rapports avec le moi automatique. Il estime que l'on sait si peu de chose sur la "substance", la nature profonde de l'âme, que l'on en parlera toujours trop catégoriquement. Si les faits positifs sont certains, la vérité métaphysique ne l'est pas: il faut se contenter de l'effleurer sans l'obscurcir par le moindre dogmatisme et espérer, après beaucoup d'autres, "qu'elle nous récompensera peut-être de notre discrétion en soulevant légèrement, un jour, un coin de son voile".

E. H.

(1) Albert Kaploun. Psychologie générale tirée de l'étude du rêve. (Payot, in-18) Paris.

Où les beaux CHAPEAUX se vendent



D'où Viennent les Beaux Styles

Notre collection exclusive ne comprend que les marques les meilleures et les plus en vogue.

BORSALINO—STETSON—KNOX
MALLORY—CHRISTY'S—BERG

R. & A. MASSE

255-EST, SAINTE-CATHERINE.
Tél. Est 3096.

"PRINCE" c'est le chapeau

que portait le Prince de Galles, l'automne dernier, à Montréal. — C'est aussi le CHAPEAU très en faveur ce printemps.

Nous avons aussi en magasin les chapeaux dans les marques les plus en vogue.

CHEMISES NOUVELLES ET BLAZERS

Vous devriez les voir. D'un fini soigné, ces articles — de nuances diverses — se recommandent par leur utilité, pour ne rien dire de leur valeur intrinsèque.

VOYEZ NOS VITRINES

G. A. DUCHARME & CIE

Immeuble Dandurand—Rue Ste-Catherine est, angle St-Denis

Birmingham, 23. — (S.P.A.) — D'après les nouvelles qui viennent de l'Alabama, du Mississipi et du Tennessee, les tornades qui ont passé sur ces Etats, mardi, ont fait 233 victimes. Cinq cents familles sont sur le pavé. Les dégâts s'élèvent à $2,000,000.



Dr L.-P. BOUTIN
DENTISTE
Angle Mont-Royal et Papineau.
Tél. St-Louis 6211.

Gilets Blancs
(ou de couleur)

Pour médecins,
Pharmaciens,
Comptables,
Commis, etc

Tous les points,
Tous les prix,
Tous les styles.

Constamment en magasin.

J. L. LAROCQUE
30, *Carré Chaboillez.*
Tél. Main 1683-7816.

TOUTES LES DERNIÈRES NOUVELLES DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

LES PETITS SECRETS DE FRENCH

Où l'on voit que l'on en découvre de belles dans le courrier de Dublin Castle, dont les Sinn Feiners se sont emparés récemment. — Le meilleur service secret.

Dublin, 24 (S. P. A.)—Deux mois à peine se sont écoulés depuis que les Sinn Feiners ont volé les sacs de malle de Dublin-Castle. Le correspondant d'un journal de Londres dit que les gens qui ont saisi le courrier de Dublin-Castle, ont atteint plus rudement le gouvernement que s'ils avaient gagné une bataille rangée contre les troupes d'occupation. Les révolutionnaires savent maintenant quelle est l'opinion de tel et tel individu. Ils savent encore les noms de ceux qui aident la police et les autorités. En conséquence ceux qui sont en relations plus ou moins éloignées avec le gouvernement (et il y a aujourd'hui tout un service secret d'établi) où dont les noms ont pu être mentionnés dans les rapports confidentiels, sont pris de frousse. Ils comprennent qu'ils sont sous la menace de vengeances terribles qui peuvent être exercées en tout temps et n'importe où.

L'un des plus penauds n'est autre que le lord lieutenant dont quelques-unes des lettres d'amour sont tombées aux mains des sinn-feiners. Les patriotes de Dublin ont imprimé et distribué quelques-unes de ces épitres, les plus ardentes. Un de ces billets doux vient de la femme titrée d'un grand seigneur anglais non moins titré. Et l'on va disant à Dublin, que du sac volé sortiront probablement plusieurs divorces.

Il est un fait c'est que le Sinn Fein a un service secret mieux organisé que celui du gouvernement. Chaque fois que le gouvernement tente une opération secrète dans le but de mater le Sinn-Fein, on s'apperçoit que cette association avait pris les devants et avait déjà devancé le coup. Et Dublin-Castle frappe dans le vide. Le gouvernement est bien forcé de se rendre compte que tout son service, même secret est un livre ouvert pour le Sinn-Fein. Ainsi, récemment, les Sinn-Feiners ont appris que le gouvernement se proposait de saisir les dépôts des Sinn efiners dans les banques et ils ont eu soin de les retirer six jours avant que le gouvernement ne commence à les saisir. Et les rieurs n'ont pas été du côté de Dublin-Castle.

LES IRLANDAIS DU CANADA S'ORGANISENT

Une entrevue de M. H. J. Trihey. — L'"Irish Canadian National League" tiendra un grand congrès cet été, au cours duquel elle décidera des meilleures méthodes à prendre pour aider la cause irlandaise. — Le comité d'organisation de la Ligue. — Ses progrès.

Le représentant du *Devoir* et du *Nationaliste* a eu l'avantage de rencontrer, ce matin, M. H.-J. Trihey, c. r., président du comité d'organisation de l'*Irish Canadian National League*. La formation de l'*Irish Canadian League* fera époque dans l'histoire des Canadiens Irlandais ; elle marque un réveil des aspirations irlandaises ou plutôt elle est une manifestation vivante de ces aspirations que l'absence d'une organisation aux cadres solides laissait ignorer.

L'*Irish Canadian National League*, nous le verrons plus loin, manifestera sa vitalité en réunissant pour cet été probablement, un congrès général de la Ligue, afin d'établir les méthodes les plus aptes à réaliser les buts qu'elle se propose et surtout de trouver les moyens les plus efficaces de faire reconnaître le droit moral et légal qu'à l'Irlande de se voir appliquer le principe de *self-determination*.

M. Trihey, très aimablement, nous a raconté les débuts de la nouvelle ligue et nous a dit le but qu'elle poursuit. L'*Irish National League* ne date que de trois mois à peine. Cependant elle existe et elle offre ce qui est plus important, de grandes promesses de survivance.

Avant d'établir la ligue actuele, les Canadiens irlandais de Montréal ont formé un comité d'organisation qui sera chargé de provoquer l'établissement des succursales de la ligue par tout le Canada. En effet, cette ligue ne vise pas qu'à réunir les citoyens irlandais de Montréal; elle veut unir solidement tous les Irlandais du pays. Le comité d'organisation s'est mis à l'oeuvre avec ardeur. Une première section de l'Association est établie à Montréal, depuis quelques semaines. Elle vit et renforce chaque jour ses cadres par l'adhésion de nouveaux membres. M. P. Keane a été élu président de la section montréalaise de l'*Irish Canadian National League*.

Voici les noms des officiers du comité d'organisation: M. H.-J. Trihey, c. r., président; M. H.-J. Kavanagh, c. r., vice-président; secrétaire, M. T.-P. Tansey; assistants-secrétaires, MM. J.-P. Lamly et M.-J. Scott; trésorier, M. Léon Ryan. Le comité exécutif est composé comme suit: MM. Jas.-J. Guerin, médecin; P.-M. Wickham, R.-E. Cox, W.-M. Weir, Peter Doyle, P. Keane, Thos. Kierans, John Loye, J.-J. Gallagher, Thos.-J. Coonan; Mlles M. Sheridan, M. Poupore, L. McCabe, M. Dunn et Sarah Tansey.

Quels sont les principaux buts de l'*Irish National League*? La série de résolutions adoptées par la section de Montréal, nous les indique clairement. Nous en donnons la traduction le plus fidèlement possible. "Les membres de l'organisation ont le désir: (a) de servir la patrie canadienne; (b) de procurer le bonheur social et politique à son peuple et de répandre une connaissance plus intime des privilèges, des droits et des devoirs que comporte la qualité de citoyen canadien; (c) de renforcer, et de défendre le point de vue irlandais dans la détermination des espérances et des aspirations du peuple canadien; (d) de renseigner l'opinion publique sur tous les sujets qui peuvent nuire à la réalisation de ces buts; (e) de coopérer avec tous les autres Canadiens pour qui la loyauté n'est pas un vain mot, dans les efforts patriotiques et convenables qu'ils font dans le but de servir le Canada.

Un dernier article retlatif à la question d'Irlande, a été modifié et remplacé par la résolution suivante, qui a été adoptée par la sanction montréalaise de l'*Irish Canadian National League*, à son assemblée du 27 février dernier.

"Déplorant profondément la situation actuelle et les conditons qui prévalent dans notre mère-patrie aimée, l'Irlande; tout émue des conséquences déplorables, mais inévitables de la tentative de gouverner le peuple irlandais d'une manière autre que celle qu'il désire; convaincue que la nation irlandaise doit être libérée des mesures et des méthodes de gouvernement fondées sur de fausses conceptions et sur les exigences de la politique; convaincue aussi qu'elle doit obtenir la liberté politique; croyant que les animosités qui ont eu leur source dans le passé, disparaîtraient aussitôt qu'un sentiment meilleur se répandrait dans le monde et que le coeur et l'esprit des Irlandais s'emploieraient à travailler au bonheur présent et futur de la nation:

Cette première réunion de la section montréalaise de cette ligue veut que le premier congrès ait lieu l'été prochain, et qu'on y discute, pour la bien déterminer, quelle est la méthode la plus pratique de satisfaire les besoins domestiques et d'encourager les Canadiens à reconnaître promptement les droits moraux et légaux que possède le peuple irlandais de jouir du "self-determination".

Cette résolution indique clairement un des buts les plus intéressants de la Ligue: aider l'Irlande à obtenir la reconnaissance de son indépendance. Le congrès que l'on annonce pour cet été déterminera la politique que doit suivre l'association pour accomplir cette tâche qu'elle assume.

Ce congrès, à n'en pas douter, aura de grands succès. De Vancouver à Halifax, nous dit M. Trihey, les adhésions nous arrivent nombreuses. Dans quelques mois, toutes les provinces canadiennes auront dans leurs limites, de nombreuses sections de la Ligue. Actuellement, nous le disons plus haut, la Ligue n'est encore qu'en voie d'organisation; elle sera vraiment puissante dans quelques mois et surtout après le congrès de cet été.

Il sera intéressant de suivre les activités de l'"Irish Canadian National League" et de noter les services qu'elle rendra à la cause de l'Irlande persécutée.

La Ligue a déjà posé un acte qui révèle bien son caractère patriotique. C'est elle qui a pris l'initiative de faire célébrer la messe de lundi pour le repos de l'âme de ceux qui sont morts pour la patrie irlandaise.

LA GRAND'MESSE DE LUNDI

Une grand'messe solennelle sera chantée, lundi matin, en l'église St-Patrice, pour le repos de l'âme des morts pour l'Irlande. Mgr Donnelly, curé de Saint-Antoine, officiera, assisté comme diacre et sous-diacre du chanoine McCrory et de l'abbé O'Rourke, chancelier de l'archevêché. On a pris les précautions pour avoir un office à l'extérieur sur les terrains en face de l'église, car on prévoit que tous les assistants ne pourront prendre place à l'intérieur.

La France auprès du Vatican

Paris, 24. — (S.P.A.) — M. Charles Jonnart, ancien ministre des Affaires étrangères, a été nommé par le gouvernement français, ambassadeur extraordinaire auprès du Vatican. Lorsque les questions résultant de la reprise des relations diplomatiques entre la France et le Vatican auront été réglées par M. Jonnart, un ambassadeur permanent sera probablement nommé.

EN VIGUEUR LE PREMIER MAI

LES ADMINISTRATEURS IMPOSERONT LE REGLEMENT DE LA CIRCULATION, SAMEDI PROCHAIN. — LA COOPERATION DES POLICIERS. — LES PRINCIPALES RESTRICTIONS.

Samedi prochain, 1er mai, le règlement de la circulation entrera en vigueur. Voici ce qu'il comporte:

Désormais, les automobiles, les voitures, les motocyclettes et tout autre véhicule ne pourront stationner plus de trente minutes dans les rues formées par le quadrilatère Craig - McGill - des Commissaires - Saint-Gabriel ; en dehors du quartier des affaires, les mêmes restrictions s'imposent pour quelques grandes artères, comme la rue Ste-Catherine de la rue Guy et l'avenue Papineau, la rue Sherbrooke, entre l'avenue Union et la rue Saint-Denis, le boulevard Saint-Laurent, de la rue Craig à la rue Sherbrooke.

Le règlement pourvoit au choix des endroits où les automobiles pourront être laissées sans inconvénient pour la circulation, comme le Champ de Mars, la place Youville, la place d'Armes.

En outre, le règlement établit que, dans certaines rues, la circulation ne se fera que dans une seule direction, rue Notre-Dame, de l'ouest à l'est, à partir de la rue McGill jusqu'au palais de justice; rue Saint-Jacques, de l'est à l'ouest, à partir du palais de justice à la rue McGill; rue Clark, du nord au sud, de la rue Ontario à la rue Craig; la rue Saint-Urbain du sud au nord de la rue Craig à la rue Ontario.

Voici les prescriptions principales du règlement:

"Article 6a. — Aucune voiture ne doit stationner en aucun temps sur les rues Côté et Chenneville, entre les rues Craig et Vitré, ni sur le côté nord de la partie de la rue Notre-Dame, comprise entre les rues Saint-Jacques et McGill, ni sur le côté sud de la partie de la rue Saint-Jacques, comprise entre les rues Notre-Dame et McGill.

"Article 6b. — Sauf les restrictions contenues dans l'article précédent et dans l'article 6c, les voitures ne peuvent stationner plus longtemps que trente minutes.

(a) sur les rues ou parties de rues comprises dans l'arrondissement borné par et y compris la rue Craig à la rue des Commissaires ; la rue des Commissaires, de la rue McGill à la rue Saint-Gabriel; la rue Saint-Gabriel, de la rue des Commissaires à la rue Craig; la rue Craig, de la rue Saint-Gabriel à la rue McGill;

(b) sur la rue William, de la rue McCord à la rue McGill;

(c) sur la rue Sainte-Catherine, de la rue Guy à l'avenue Papineau ;

(d) sur la rue Windsor, sur toute son étendue;

(e) sur la rue Peel, entre la rue Sainte-Catherine et la rue Burnside;

(f) sur la côte Beaver Hall, de la rue Latour au Square Phillip;

(g) sur le boulevard Saint-Laurent, entre la rue Craig et la rue Sherbrooke;

(h) sur la rue Sherbrooke, entre la rue Saint-Denis et l'avenue Union

"Les voitures qui chargent ou déchargent, ou qui livrent ou reçoivent des effets ou marchandises peuvent, si la chose est absolument nécessaire, stationner pendant plus de trente minutes sur les rues ou parties des rues sus-mentionnées, pourvu, cependant, que ces opérations s'exécutent sans aucune interruption.

"Article 6c. — Nonobstant les dispositions de l'article 6A, il est permis de laisser stationner des voitures aux endroits suivants:—

(a) Le long de la bordure, sur le côté ouest et sur le côté est de la Place d'Armes, et sur le côté sud du square de la Place d'Armes, le long de la bordure de pierre qui entoure le dit square;

(b) Sur le côté ouest du boulevard Saint-Laurent, entre les rues des Commissaires et Notre-Dame;

(c) Sur la partie ouest du Champ de Mars;

(d) Sur la rue Saint-Pierre, entre la rue des Commissaires et la place Youville;

(e) Au centre de la place Youville.

"Le surintendant de police peut, cependant, en aucun temps, s'il le juge n'ecessaire, défendre temporairement aux voitures de stationner à aucun des endroits ci-dessus mentionnés.

"Article 6D. — Aucune voiture ne doit stationner, dans la cité de Montréal, à moins de quinze pieds de l'intersection d'une rue lorsqu'il n'y a pas d'arrêt de tramways d'indiqué, et s'il y a un arrêt de tramway, des voitures ne doivent pas stationner du côté où le dit arrêt de tramway se trouve, excepté à une distance d'au moins quarante-cinq pieds de telle intersection de rue.

"Article 6E. — La circulation et le stationnement des voitures aux endroits ci-dessus mentionnés doivent se faire de la façon qui sera indiquée par les officiers de police, et les conducteurs de voitures doivent, dans l'intérêt du bon ordre, se conformer en tout point aux ordres et aux instructions qui leur seront donnés par les dits officiers de police.

"Article 6G. — Les dispositions du présent réglement ne s'appliquent pas aux postes de fiacres, d'auto-taxis ou d'automobiles de louage légalement établis par la ville."

Mort accidentelle

Le coroner a tenu, samedi matin, une enquête sur les circonstances de la mort de l'agent de police Wilfrid Ladurantaye, électrocuté, hier soir, rue Rachel est. Le verdict déclare que la mort a été accidentelle.

UN ACCORD EST CONCLU

ON DIT QUE MILLERAND ET LLOYD GEORGE SE SONT ENTENDUS SUR L'ATTITUDE A PRENDRE A L'EGARD DE L'ALLEMAGNE. — UNE CONFERENCE DE DEUX HEURES.

San-Remo, 24 (S. P. A.)— MM. Millerand et Lloyd George sont tombés d'accord au sujet de l'attitude que les Alliés prendront envers l'Allemagne, quant à ce qui regarde l'exécution du traité de paix.

PAS DE SEANCE REGULIERE

San-Remo, 24 (S. P. A.) — Les membres du conseil suprême n'ont pas tenu de séance régulière, ce matin; ils voulaient auparavant s'entendre sur les points essentiels qui allaient être discutés au sujet de l'exécution du traité de paix.

MM. Millerand et Lloyd George ont discuté pendant deux heures ; au bout de ce temps on a dit qu'ils s'étaient entendus sur les principaux points qui ont traité au désarmement, aux réparations et à l'action commune des Alliés, à l'égard de l'Allemagne. L'entente intervenue entre MM. Millerand et Lloyd George sera soumise au conseil suprême demain.

Les Alliés ont décidé de commencer incessamment à calculer la somme qu'ils devront demander à l'Allemagne comme réparation.

Le gouvernement allemand aura la permission d'envoyer dans quelque temps des représentants auprès du conseil suprême et ces représentants pourront faire des propositions. Ces représentants rencontreront probablement le conseil suprême à Bruxelles.

Cette entente conclue entre les représentants de la France et de la Grande-Bretagne a été faite à la suite d'une discussion qui a duré trois heures. MM. Millerand et Lloyd George se sont déclarés très satisfaits des résultats de la conférence.

ON CHERCHE LE MOYEN

San Remo, 24. — (S.P.A.) — Sir John Bradbury, représentant de la Grande-Bretagne dans la commission des réparations, accompagné des représentants américains, est arrivé à San-Remo pour renseigner le conseil suprême sur la possibilité de faire livrer aux Alliés du charbon par l'Allemagne.

DE LA BESOGNE POUR NOS ÉDILES

LE CONSEIL SE REUNIT LUNDI, AVEC UN FEUILLETON CHARGE. — LE REGLEMENT DES LOGEMENTS OUVRIERS.

Les conseillers municipaux se réunissent, lundi, pour disposer de multiples questions inscrites à l'ordre du jour. Huit projets de règlement figurent au feuilleton.

Au nombre des plus intéressants se trouve celui d'un emprunt de trois millions pour la construction de logements ouvriers, dans les limites de la métropole. C'est la procédure obligée; à cette conditions seulement, la Législature avancera l'argent que lui a remis le gouvernement fédéral.

Il semble bien entendu que Montréal et le district de Montréal ne bénéficieront que d'un tiers à peine du dix millions offert à la province de Québec, pour l'établissement de logements ouvriers. Comme la crise de l'habitation est fort aigüe à Montréal, l'on se demande avec anxiété ce que peuvent faire trois millions de dollars pour suffire aux besoins d'une population de 250,000 âmes, pratiquement sans foyer.

Avec $3,000,000, on peut ériger cinq à six cents maisons, tandis qu'il faudrait 25,000 logements au bas mot. Aussi, le pessimisme gagne-t-il rapidement et les commissaires, et les échevins et les promoteurs du projet.

Un autre règlement a subir la sanction du conseil, est celui qui consiste à élever le fonds de roulement (working capital) de la ville, de trois millions à six millions, en attendant que les propriétaires intéressés, come dans le cas des travaux de pavage par exemple, remboursent la ville, en versements annuels.

Les administrateurs réclament un crédit de $600,000, pour l'achat d'arroseuses, de balayeuses automatiques, et de matériaux divers, et également une somme de $500,000 pour les améliorations urgentes à l'aqueduc.

D'autres règlements projetés concernent les produits alimentaires et les plombiers.

La motion de M. Dubeau, au sujet du site à donner à la future Université de Montréal, reviendra encore sur le tapis; elle figure à l'ordre du jour depuis bientôt cinq mois.

Enfant tué par un auto

Sherbrooke, 24. — (D.N.C.) — Nous avons à enregistrer, aujourd'hui, un triste accident survenu rue Wellington, près du château Frontenac, hier après-midi, vers 5 heures. Un enfant de 6 ans, Forrest Shorten, fils de S. H. Shorten, employé au bureau de poste local, et demeurant au No 79a, rue Laurier, se fit écraser à mort par une automobile on ne sait pas encore dans quelles circonstances. La petite victime fut aussitôt transportée au Sherbrooke Hospital dans l'ambulance-automobile. Elle expira, ce matin, à 8 heures, au même hôpital, et son corps repose à la morgue Lord. A 4 heures, cet après-midi, on enquêtera au poste No 1, afin de déterminer la cause exacte et les responsabilités découlant de ce fatal accident.

On ne sait pas encore avec certitude le nom de celui qui conduisait l'automobile qui écrasa le jeune Shorten.

UNE DÉCADE DE MALAISE

C'EST AINSI QUE M. COPP, DEPUTE DE WESTMORLAND, NOMME LA PERIODE DE DIX ANS QUI S'EST ECOULEE DEPUIS LA DEFAITE DE LAURIER. — LES CAUSES, LES EFFETS ET LES REMEDES.

Le député de Westmorland aux Communes, M. Copp, l'hôte d'honneur du Reform Club, samedi, a traité de la politique au Canada depuis dix ans. Il avait intitulé sa causerie "une décade de malaise au Canada". Cette décade de malaise est celle qui date de la défaite du gouvernement Laurier. Il a énuméré les causes de ce malaise, leurs effets et les remèdes qu'il faudrait y apporter.

M. Copp est un libéral et, comme tel, il regrette la défaite de M. Laurier en 1911. Cette défaite, dit-il, est venue à la suite d'une campagne menée contre Laurier et la religion catholique dans les provinces anglaises et contre Laurier et l'impérialisme dans la province de Québec. De là date cependant le malaise que nous ressentons. C'est pendant cette période que s'est produit le malaise senti dans les rangs des agriculteurs et des ouvriers. Plus tard vinrent les soldats de retour du front qui s'aperçurent que le gouvernement les trompait. Tout cela crée une situation à nulle autre pareille et dont se ressent la vie économique et commerciale du pays.

M. Copp prétend que le gouvernement actuel ignore les droits du peuple. Cela a commencé avec la guerre et s'est continué depuis. En 1916, alors que les élections auraient dû avoir lieu, il rappelle qu'au caucus tenu par les libéraux, M. Laurier s'opposa au prolongement du terme parlementaire. Plusieurs libéraux étant divergents, on résolut d'acquiescer. Par un marché intervenu entre les deux partis au Canada, les droits du peuple étaient une première fois lésés.

Les droits du peuple ne furent pas plus sauvegarder lorsque vinrent les élections de 1917. On sait comment elles ont été tenues. Le malaise a grandi tellement que les ouvriers, les agriculteurs et les soldats ont dû s'organiser pour se protéger.

Les effets de ce malaise c'est que pas un seul homme d'affaires ne peut, à l'heure actuelle, organiser quoi que ce soit, ne sachant trop ce que deviendra son industrie ou son commerce. La vie économique du pays se trouve presque paralysée.

Le seul remède à tout cela c'est de revenir au gouvernement constitutionnel. Le gouvernement unioniste ne représente plus l'opinion du peuple. Il a été élu sur un programme définitif. Cette question est maintenant réglée; il ne lui reste plus qu'à aller devant le peuple pour faire renouveller son mandat. Actuellement l'électeur n'a plus confiance en ceux qui le gouvernent. Un pays ne peut plus marcher quan dil est dans une situation comme celle qui nous est faite par le gouvernement actuel.

M. Copp termine en énonçant les principes du parti libéral et croit que ce sont encore ces principes qui seront de nature à ramener la paix et l'harmonie dans notre pays qui ne peut progresser sans cela.

Les Juifs de Hongrie se plaignent

Budapest, 24 (S. P. A.)—Le comité juif de Budapest a envoyé un communiqué à la conférence de la paix, à Paris, dans lequel il accuse le gouvernement hongrois de comploter le massacre des Juifs. Il dit qu'un grand nombre de Juifs ont été massacrés et jetés en prison. Les enfants juifs se voient refusés l'entrée à l'école et le commerce juif est paralysé par les autorités. Le communiqué en question mentionne le fait que depuis quelques semaines, 800 Juifs ont disparu de Budapest.

La santé publique

QUEBEC NOMME DES MEDECINS POUR FAIRE LA SURVEILLANCE.

Québec, 24 (S. P. A.)—Le gouvernement provincial a nommé les médecins suivants pour surveiller les maladies vénériennes dans la province: le Dr A. Simard, de Québec; le Dr S. Boucher et le Dr H.-A. Hutchison, de Montréal; le Dr A.-D. Desloges, Ranger et Saint-Piere, de Montréal.

La grève se continue

Chicago, 24. — (S.P.A.) — La grève des cheminots du district de Chicago se continue. Les grévistes paraissent déterminés à lutter jusqu'à ce que les compagnies leur accordent ce qu'ils demandent. De leur côté, les compagnies de chemins de fer s'organisent pour remplacer les grévistes et ils disent que le trafic est presque normal sur presque tous les réseaux de la région de Chicago.

Les grévistes ont décidément rejeté l'autorité de leurs chefs d'union, lorsqu'ils ont refusé pour la seconde fois, hier, de retourner au travail.

Acquitté

Dublin, 24 (S. P. A.)—M. John Madden, qui était accusé du meurtre du sergent Brady, à Lerry, dans le Tipperary, l'automne dernier, a été acquitté aujourd'hui. Le juge en chef a approuvé le verdict du jury.

LA JOURNEE D'ETUDE

Réunion annuelle des cercles d'études féminins à l'Ecole d'Enseignement Supérieur. — Lectures de rapports et allocutions.— S. G. Mgr Gauthier présent.

Samedi matin, à l'école d'Enseignement Supérieur, rue Sherbrooke, s'est tenue la première séance de la *Journée d'étude* annuelle de la Fédération des Cercles d'études des jeunes canadiennes-françaises.

Le comité de la *Journée d'étude* est formé comme suit: présidente, révérende mère Sainte-Anne-Marie, directrice générale des études à la Congrégation de Notre-Dame; secrétaires, Mlles L. Bélanger, du cercle Notre-Dame; B. Faille, du cercle Jeanne-Mance; A. Foucault, du cercle de l'Ecole de l'Enseignement Supérieur, et S. Girard, du cercle Notre-Dame; rapporteuse, Mlle Aurore Lesage, du cercle de l'Enfant-Jésus.

Les déléguées dont les noms suivent, représentent les divers cercles affiliés à la Fédération des cercles d'études: Cercle d'études Notre-Dame, Montréal, Mlle M. Gérin-Lajoie et Georgette Lemoyne; cercle Notre-Dame, section des élèves de l'Ecole d'Enseignement Supérieur, Mlles Hélène de Passillé et A. Meunier; cercle Jeanne-Mance, Montréal, Mlles R. Cléroux et A. Coderre; cercle Marguerite Bourgeoys, Sherbrooke, Mlle A. Campbell et Mme Annette Codère; cercle d'études des oeuvres économiques de la Fed-Nat. S.-Jean-Baptiste, Mlle Maria Auclair; cercle de l'Enfant-Jésus, Montréal, Mlles Albertine Méthot et A. Gauthier; cercle *"Les amies"* de Montréal, Mlle M. Gérin-Lajoie; cercle d'études des Institutrices, Montréal, Mlles A. Beaudry et Irène Lesage.

Nous n'avons pu nous procurer les noms des déléguées du cercle Notre-Dame du Cap, Cap de la Madeleine.

Mlle Gérin-Lajoie fut nommée présidente de la réunion et Mlle Georgette Lemoyne, secrétaire. Ce conseil est chargé de tout ce qui concerne les divers travaux de la *"Journée d'étude"*.

On procéda ensuite à l'élection des membres du comité central. Ce comité, formé de six membres choisis parmi les déléguées des divers cercles de la Fédération, et nommé pour une année, est spécialement chargé de la régie générale, de la propagande, de l'organisation de la "journée d'études" annuelle, des oeuvres qui sont du domaine des cercles, et du développement de vie d'études dans les cercles.

Mlle Gérin-Lajoie a été nommée présidente pour l'année 1920 ; les autres membres sont Mlles Georgette Lemoyne, Irène Lesage, Thérèse Ferron, Rita Lanctot et Mme Annette Coderre.

Mlle Georgette Lemoyne, secrétaire du conseil fédéral de 1919, a donné ensuite le rapport des travaux faits à la dernière "journée d'études", tenue au mois de mai de l'an dernier.

On en vint ensuite au projet d'affilier la Fédération des cercles d'études, à la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. Devant les multiples avantages que retirerait la Fédération des cercles d'études, cette mesure a été acceptée à l'unanimité.

L'admission des cercles d'études franco-américains n'a pu être faite, ces cercles étant mixtes. Cependant la Fédération sera heureuse de les admettre lorsque ces cercles en feront une demande expresse et seront prêts à accepter les règlements de la Fédération, qui ne permettent que les cercles féminins.

Le rapport financier indique cette année un surplus net de $20.35. Il convient de souligner dans le rapport du cercle Notre-Dame, par Mlle M.-A. Madore, le don de $50 à l'Université.

Les rapports des divers cercles furent ensuite présentés. Tous montrent le bon travail qui a été accompli pendant l'année.

La séance de cet avant-midi s'est terminée par le compte rendu de l'enquête faite sur le fonctionnement de la Fédération dans le but de remédier aux lacunes, et d'améliorer le recrutement et les méthodes de travail dans les cercles.

Les séances de la "journée d'études" se continuent dans l'après-midi. Nous regrettons de ne pouvoir qu'énumérer le programme : allocution de bienvenue par Mlle Hélène de Passilé, de l'Ecole d'Enseignement Supérieur; par Mlle G. Lemoyne; lecture du rapport du comtié central; compte rendu de l'enquête faite durant l'année sur l'enseignement secondaire, par Mlle Irène Lesage, du cercle de l'Enfant Jésus.

Mgr Gauthier, recteur de l'Université prononcera le discours de clôture. Samedi soir, après la bénédiction du Très Saint-Sacrement, a eu lieu la consécration de tous les cercles au Sacré-Coeur de Jésus.

Le châtiment de Caillaux

Paris, 24 (S. P. A.) — M. Jules Steeg, ministre de l'Intérieur, a envoyé, ce matin, le préfet de police de la Seine à Neuilly, pour faire part à M. Caillaux, de la décision de la Haute Court, au sujet de la défense, de demeurer dans certains endroits de la France. Comme la Haute Cour n'a pas donné d'ordre spécifique pour le cas de Caillaux, les règles ordinaires s'appliquent. Ces règlements défendent au coupable de vivre dans le département de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-Marne et dans certaines grandes villes de France.

La mise en liberté de Caillaux a été décidée ce matin, parce qu'on a jugé qu'il avait purgé sa sentence avant qu'elle eût été prononcée. On a compté le temps qu'il a passé en prison depuis que l'accusation d'intelligence avec l'ennemi a été portée et l'on a conclu que ces 27 mois de détention équivalaient aux trois ans d'emprisonnement édictés par le Sénat. M. Caillaux a été mis en liberté à 12 heures aujourd'hui.

POUR LE FRANÇAIS

ENERGIQUES RECLAMATIONS DE L'ASSOCIATION CATHOLIQUE DES VOYAGEURS DE COMMERCE.

On nous communique la pièce suivante:

Montréal, le 21 avril 1920.

Aux Honorables Messieurs de la Chambre des Communes et du Sénat du Canada,

L'Association Catholique des Voyageurs de Commerce du Canada, qui compte des cercles dans plusieurs villes de Québec et d'Ontario et plus de six cents membres, à la réunion de son Comité général du samedi 17 avril, votait unanimement les résolutions suivantes sur le respect des droits de la langue française au Canada.

Considérant que l'Acte de l'Amérique britannique du Nord garantit les mêmes droits à l'anglais et au français dans tous les services ressortissant au domaine fédéral;

Considérant que, suivant la belle parole de sir John A. McDonald, "il ne saurait être question au Canada de vainqueurs ni de vaincus", de race inférieure écrasée par une majorité tyrannique;

Considérant que plusieurs pays d'Europe s'accommodent fort bien du système officiel bilingue et même trilingue, comme la Belgique et la Suisse;

Considérant que tout récemment encore les représentants du Canada aux différents traités de paix ont garanti la protection de la langue des minorités ennemies, chez nos alliés Polonais, Italiens, Tchèques et Yougoslaves;

Considérant que l'harmonie entre les deux grandes races du Canada ne peut régner que sur la justice, la bonne entente et le respect mutuel;

L'Association Catholique des Voyageurs de Commerce du Canada demande aux honorables ministres et membres du Sénat et de la Chambre d'Ottawa, de vouloir bien reconnaître franchement le principe de l'égalité des races en ce pays, de faire passer dans la pratique cette règle essentielle de bon gouvernement, et donc de donner à la langue française la même place qu'à la langue anglaise, dans la correspondance, dans les publications officielles, dans l'impression des timbres-postes et des billets de banque, dans la frappe des monnaies, dans les circulaires de tous les départements, services et ministères; en un mot, de fournir toujours et immédiatement un double français à toute édition anglaise qui émane du gouvernement de ce pays anglo-français.

Espérant que nos justes réclamations trouveront bon accueil dans votre sens profond de l'égalité des droits et du proverbial fair-play britannique, nous nous soussignons humblement, Honorables Messieurs,

Vos dévoués et respectueux,

Les membres de l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce du Canada,

Par le secrétaire général,

(Vraie copie) A.-L. ROLLAND.

BOURSE DE MONTRÉAL

Les affaires ont été on ne peut plus ternes au cours des quelques heures que la Bourse locale a siégé samedi matin. Seules quelques valeurs de pulpe et de papier ont réussi à se traiter en plus grandes quantités que le reste de la liste.

Les Spanish River de priorité se sont placées en premier lieu en se vendant à 136 1-2 au début pour passer ensuite à 137; suivent les Brompton Paper qui s'enlèvent à 50 1-2; les National Breweries s'améliorent un peu à 59; les Iron gagnent un point à 69; les Laurentide sont faibles à 94 7-8; les Brazilian Traction sont immobiles à 44; les Canada Cement se placent à 65 1-2; les Montreal Power languissent encore à 81 1-2; les Canada Steamship trouvent preneur à 75 ; les Abitibi Pulp se traitent à 3-5 ; les Peter Lyall Construction sont peu considérés à 70; les Quebec Railway déclinent encore à 23 1-4; les Riordon Paper font 154; les Shawinigan cotent 106 1-2; les Smelters sont inchangées à 27; les Wayagamack sont au taux de la veille à 85; les Carriage Factories se vendent à 35 et les Price Bros s'échangent à 290 1-2.

Dans le compartiment des actions de priorité, outre les Spanish River, on note les Ames-Holden à 104 1-2, les Canada Car à 100, les Canada Cement à 93, les Iron à 78, les Canada Steamship à 61 1-2 et les Dominion Textile à 103.

Hines démissionne

Washington, 24 ((S. P. A.)—M. Walter Hines, directeur-général des chemins de fer américains, a donné sa démission et cette démission a été acceptée par le président Wilson. M. Hines quittera son poste le 15 mai prochain.